

Christian Bonah · Reinhard Johler · Hans-Joachim Lang · Jeanne Teboul (dir.)

86 numéros en héritage

Mémoires publiques et privées
d'un crime nazi en Alsace





Dépasser les frontières, faire dialoguer la diversité, s'aventurer sur de nouveaux rivages : un groupe d'étudiants de Tübingen a traversé le Rhin près de Kehl, le 12 juin 2023, en éprouvant le poids de la mémoire et de fortes émotions. Ils étaient en route pour rencontrer des étudiants de Strasbourg et participer à une rencontre avec des membres des familles de victimes du génocide perpétré par les nazis.

Photogramme tiré du film de Shuai Zhang, étudiant à Tübingen : *Nous nous souvenons. Un projet franco-allemand à Strasbourg par des étudiants, des enseignants et des membres des familles de 86 personnes tuées dans le camp de concentration de Natzweiler-Struthof* (Ludwig-Uhland-Institut für Empirische Kulturwissenschaft, Tübingen 2023).

86 numéros
en héritage

86 numéros en héritage

Mémoires publiques et privées
d'un crime nazi en Alsace

Christian Bonah

Reinhard Johler

Hans-Joachim Lang

Jeanne Teboul

(dir.)

Sommaire

II Préfaces

- 13 Nous souvenir ensemble, pour notre avenir

Michael Blume

- 16 « Je me souviens »

Mathieu Schneider

21 De quoi voulons-nous nous souvenir ?

- 23 Introduction

Jeanne Teboul, Christian Bonah, Hans-Joachim Lang et Reinhard Jobler

- 32 Se souvenir aujourd'hui. De quelques motifs contemporains de la mémoire

Jeanne Teboul

- 46 Des meurtres pour enrichir la collection d'un institut

Hans-Joachim Lang

- 57 Entretien avec Robert Steegmann

Jeanne Teboul et Christian Bonah

- 63 Les 86 personnes assassinées et leurs familles

Hans-Joachim Lang

- 72 Entretien avec Frédérique Neau-Dufour

Jeanne Teboul et Christian Bonah

- 79 L'université de Strasbourg. Témoignages, mémoire, oubli et retour vers le passé/futur

Christian Bonah

- 95 Entretien avec Georges Federmann

Jeanne Teboul et Christian Bonah

- 103 Trous de mémoire. La fin de la *Reichsuniversität Straßburg* à Tübingen

Hans-Joachim Lang

- 109 Pourquoi la commémoration ? Le nécessaire sursaut

Freddy Raphaël

115 Les séminaires de Strasbourg et Tübingen

119 Le séminaire de Strasbourg
Jeanne Teboul

121 Le séminaire de Tübingen
Reinhard Jobler

124 Quatre journées de juin

128 Comptes-rendus journaliers

130 Lundi soir - Première rencontre

132 Mardi

133 Réunion préliminaire commune
Arno Schmidt

137 Visite de l'institut d'anatomie de l'université
Franziska Schmid

144 Exposition au Parlement européen
Maren Kolb

148 Mercredi

149 Visite du mémorial de Natzweiler-Struthof
Paris Siaperas

152 La sculpture *Le Gisant*
Anna Devlamynck

157 Suite de la visite du mémorial
Paris Siaperas

159 Débat autour de l'exposition installée dans le
bâtiment de la chambre à gaz
Marie-Christelle Laré

166 Entretien avec Guillaume d'Andlau
Jeanne Teboul et Christian Bonah

174 Entretien avec Clarisse Garcia
Jeanne Teboul

178 Visite du cimetière juif
Ariel-Harev Segev

182 Projection du film *Le Nom des 86*

187	Entretien avec Emmanuel Heyd <i>Jeanne Teboul et Christian Bonah</i>
194	Jeudi
195	Entretiens avec les familles des 86 <i>Teresa-Annalena Pohl</i>
200	Entretien avec Laurent Gradwohl <i>Jeanne Teboul</i>
205	Conclusion et bilan <i>Simon Zauner</i>
208	Entretiens avec les proches des victimes
210	Le guide d'entretien <i>Jeanne Teboul</i>
213	Entretien avec Sara et Shai Bell <i>Teresa-Annalena Pohl et Simon Zauner</i>
219	Entretien avec Henri Bober <i>Maren Kolb et Franziska Schmid</i>
223	Entretien avec Erika Kates <i>Reinhard Jobler</i>
228	Entretien avec Béatrice et Philippe Saltiel <i>Arno Schmidt et Paris Siaperas</i>
232	Entretien avec Christine Simon Halverson, John Simon et Elizabeth Simon <i>Reinhard Jobler</i>
239	Entretien avec Deborah Simon Konkol et Joanne Simon Weinberg <i>Hans-Joachim Lang</i>
245	Après la rencontre
246	Réflexions des membres des familles
247	Henri Bober
248	Erika Kates
251	Elizabeth Simon
254	Christine Simon Halverson

- 257 Deborah Simon Konkol
262 Joanne Simon Weinberg
264 John Simon

265 Écho médiatique

- 266 *Badische Zeitung*, 23.06.2023. « Il y a aussi de la colère. Se souvenir et vivre avec la vérité : une rencontre avec les membres des familles des victimes du médecin nazi August Hirt »
Bärbel Nückles
- 270 *Tribune juive*, n° 1694, 22.06.2023. « Quatre journées autour des 86 juifs gazés au Struthof »
Nathan Katz

273 Perspectives

- 274 Le projet CIERA et une rencontre à Tübingen pour commencer
Jeanne Teboul
- 277 Entretien avec Michaël Landolt
Jeanne Teboul et Christian Bonah

283 Épilogue

Reinhard Johler

287 Notes

303 Présentation des auteurs

307 Remerciements



Vue panoramique des terrains de l'ancien camp de concentration de Natzweiler-Struthof.



Cimetière juif de Strasbourg-Cronenbourg. Au premier plan, la pierre tombale marquant la fosse commune où sont enterrées les 86 victimes de l'Holocauste.



Les étudiants Paris Siaperas, Marie-Christelle Laré et Arno Schmidt en conversation avec Erika Kates.

Préfaces

Nous souvenir ensemble, pour notre avenir

Dans le texte qu'il a écrit pour le présent ouvrage, le sociologue strasbourgeois Freddy Raphaël pose la question : « Pourquoi la commémoration ? » Il remarque que nombre de nos contemporains sont las des commémorations des horreurs nazies et que nous nous sommes habitués aux récits d'atrocités commises dans un passé de plus en plus lointain. Même la déportation, la souffrance des victimes et la Shoah se transforment quelquefois en clichés que nous croyons trop bien connaître.

Mais ce ne sont pas ces clichés qui définissent le souvenir. Il s'agit bien davantage de se représenter les détails et les spécificités du passé, ainsi que les histoires d'êtres humains qui, jadis, ont vécu et agi. Le souvenir consiste à aller à l'encontre des clichés, à revenir sans cesse vers le passé pour le considérer et le comprendre d'un œil neuf. Comme l'écrit l'anthropologue Jeanne Teboul, notre mission reste la même et consiste à faire du passé une réalité présente.

Cet ouvrage se saisit de cette mission de façon stimulante. Au lieu de privilégier les grands mouvements de l'histoire, il met en avant des destins individuels. Ses directeurs d'édition abordent de manière très concrète la mémoire des 86 personnes juives assassinées à des fins supposées scientifiques dans le camp de concentration de Natzweiler-Struthof. En retraçant l'histoire de ces personnes, ils leur permettent de recouvrer la dignité que leurs assassins ont tenté de leur arracher.

Christian Bonah, Reinhard Johler, Hans-Joachim Lang, Jeanne Teboul, leurs étudiants français et allemands et d'autres chercheurs se sont engagés dans un échange avec l'histoire dans le cadre d'un séminaire. Dans ce livre, nous suivons les participants pas à pas dans leur découverte du destin des 86, leurs visites de lieux de mémoire et enfin leurs échanges avec les proches des victimes. Le projet montre ainsi clairement comment la culture mémorielle peut se vivre de façon active.

En ma qualité de délégué du gouvernement du Land de Bade-Wurtemberg auprès de la communauté juive et contre l'antisémitisme, je considère ce projet et cet ouvrage comme des

signes d'espoir forts. En effet, des étudiants et des chercheurs y font appel à la science contre l'indifférence à l'égard de la persécution.

Or c'est bien au nom de la science que les criminels ont agi. Malgré leur savoir, malgré leur formation, ces hommes titulaires de doctorats et de postes universitaires n'ont pas réussi à s'en tenir à une ligne morale et à traiter leurs prochains avec respect. Le savoir dont ils étaient dépositaires ne les a pas empêchés de commettre des meurtres. Dans le cadre de mes fonctions, on me demande souvent si l'éducation permet de lutter contre l'antisémitisme et la haine. Je pense que la réponse est oui, mais seulement si elle s'accompagne d'une éducation du cœur.

C'est précisément une éducation du cœur qui est à l'œuvre dans le projet qui nous est présenté ici. Les connaissances historiques, la réflexion et la mesure y sont associées à la rencontre avec d'autres êtres humains. Comme c'est souvent le cas, la rencontre peut me toucher, et ce que je perçois de la présence de l'autre m'enrichir. Je raconte et j'écoute des histoires, j'assimile une partie des pensées de mon interlocuteur, je me découvre et je découvre l'autre en agissant. Il est d'autant plus important de cultiver cette forme d'interaction humaine que notre culture est toujours plus médiatique et numérisée.

J'éprouve également une grande joie à constater que des étudiants et des scientifiques français et allemands collaborent. Ils travaillent sur l'indicible pour représenter ce qui fut. Ils font advenir le passé dans notre présent et ouvrent des possibilités de faire mieux et plus humain à l'avenir. Cette pratique mémorielle a un effet européen transfrontalier – c'est sa seule chance de réussite dans le futur. Dans une société en pleine mutation, alors que l'histoire familiale d'une grande part des jeunes générations de notre pays n'a aucun lien avec la domination nazie et la Shoah, il est nécessaire de repenser la culture mémorielle. Ce genre d'échange européen a le potentiel de susciter de nouvelles idées sur la manière de s'adresser à des groupes plus larges et plus divers pour commémorer les souffrances des Juifs et des autres personnes persécutées par les nazis. L'Europe se vit aussi lorsque nous retraçons notre histoire commune, avec ses douleurs et ses bouleversements, et que nous la préservons pour demain.

Je remercie l'équipe éditoriale composée de Christian Bonah, Hans-Joachim Lang, Reinhard Johler et Jeanne Teboul, ainsi que les scientifiques, les étudiants et les proches des 86, de nous permettre de vivre ce projet important à leurs côtés, à travers cet ouvrage. Je souhaite que les réflexions qu'ils expriment et les rencontres qu'ils y décrivent amènent de très nombreuses personnes à se souvenir. Rendre leur dignité aux personnes qui ont été persécutées et assassinées, ce n'est pas seulement l'affaire de quelques-uns. Cela dépend de chacune et chacun d'entre nous.

Michael Blume

Délégué du gouvernement du Land de Bade-Wurtemberg auprès de la communauté juive et contre l'antisémitisme

« Je me souviens »

Ces trois mots, gravés sur la façade de l'hôtel du Parlement du Québec, ont été choisis par l'architecte Eugène-Étienne Taché pour rappeler aux citoyens de la Belle Province les luttes et les victoires qui ont présidé à l'édification du parlement québécois. En 1895, l'historien Thomas Chapais, contemporain de Taché, a commenté cette devise de la façon suivante : « Ces trois mots, dans leur simple laconisme, valent le plus éloquent discours. Oui, nous nous souvenons. Nous nous souvenons du passé et de ses leçons, du passé et de ses malheurs, du passé et de ses gloires¹. »

Si cette devise aurait pu être, au XIX^e siècle, celle de nombreuses provinces ou pays, elle résonne aujourd'hui avec une force et une acuité particulières aux oreilles de nos contemporains. Car se souvenir des leçons du passé, c'est d'abord ne pas les oublier. La mémoire humaine est courte. Elle survit d'ailleurs difficilement à la succession des générations, tant l'on sait bien que rien n'est plus poignant et marquant qu'un témoin encore vivant. Dès lors, conserver les témoignages, sous forme écrite ou dans le format plus réaliste encore d'un enregistrement audio ou vidéo, est primordial si l'on veut que la mémoire s'incarne et se transmette. Nous avons donc un *devoir de transmission*, bien plus qu'un « devoir de mémoire », expression trompeuse, comme le rappelait très justement Simone Veil, car la mémoire est une faculté sur laquelle l'individu n'a que peu de prise. Dans cette transmission de la mémoire, l'histoire n'est plus seulement comprise comme un récit historique global – celui d'une nation, d'un peuple, d'une civilisation – ; elle devient une histoire vécue d'abord, dans leur chair, par des êtres humains. La devise québécoise, en optant pour le pronom à la première personne du singulier (« je »), implique le citoyen dans le processus de mémoire : ce n'est pas la nation qui doit se souvenir, c'est chaque individu à travers sa propre histoire. Dès lors, c'est la conscientisation du processus mémoriel, plutôt que la mémoire elle-même, qui devient déterminante.

Se souvenir serait donc aussi s'inscrire soi-même dans le processus historique. D'où viens-je ? Quelle est *mon* histoire ? Comment ma propre histoire participe-t-elle de l'histoire collective ? Le mouvement épistémologique qui, depuis l'École des

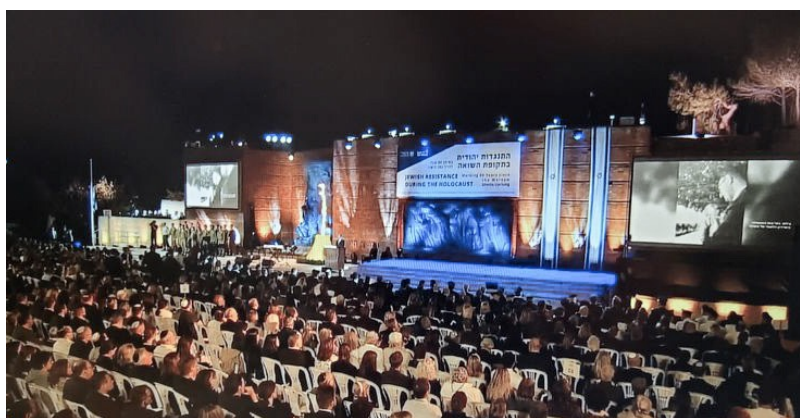
Annales, tend à remettre l'individu au centre de l'histoire et à écrire l'histoire des gens plutôt que celle des héros ou des institutions a transformé l'histoire comme récit en histoire comme *trace*. La trace a cela de moins que le récit qu'elle n'est que partielle, lacunaire, « discrète » (au sens philosophique et mathématique du terme). Elle a cela de plus de posséder cette force tellurique propre à tout fragment, ce pouvoir de l'incarnation qui, comme le rappelait très justement Schlegel à travers la métaphore du hérisson, pointe vers un tout que chaque fragment représente à la fois partiellement et essentiellement. Témoigner, c'est donc écrire l'histoire dans la fulgurance de l'instant et dans l'essentialité de chaque être.

Cette longue introduction n'a pour but que de rendre plus légitimes et plus essentielles les pages qui vont suivre. Elles s'intéressent à un fragment de notre histoire qui fut parmi les plus douloureux, pour ne pas dire les plus odieux. Les crimes perpétrés par August Hirt, Otto Bickenbach et Eugen Haagen dans le cadre des expérimentations médicales auxquelles ils se sont livrés entre 1941 et 1944 au sein de la *Reichsuniversität* de Strasbourg, sont inqualifiables. Au prix d'une science dévoyée par les idéaux nauséabonds du système national-socialiste et au prix des vies que l'on jugeait superflues, 86 femmes et hommes de confession juive ont été choisis dans les camps de concentration, puis gazés pour être livrés à la science. D'autres victimes périrent des expérimentations sur l'usage des gaz de combat dans des circonstances tout aussi inhumaines. Les travaux de Hans-Joachim Lang ont été déterminants en ce qu'ils permirent de retrouver le nom et de réécrire l'histoire des 86 Juifs. Mais il fallait aller plus loin : comprendre ce qu'il s'était passé dans la faculté de médecine nazie de Strasbourg entre 1941 et 1944 – tel fut le travail mené de 2016 à 2022 par la Commission historique missionnée sur ce sujet² –, mais surtout, écrire patiemment les biographies des victimes de ces exactions, autant que celles de leurs bourreaux. Le projet Rus-Med³ a permis de mettre à jour plusieurs centaines de biographies. Son caractère ouvert et participatif permet d'enrichir la « grande histoire » de ces nombreux fragments biographiques qui la nourrissent, la complètent et la corrigent. Ces biographies nous montrent des destins singuliers, qui rectifient notre lecture souvent trop globalisante de l'histoire. Dire que tous les personnels de la *Reichsuniversität* étaient des nazis zélés est aussi faux que

d'affirmer que tous les Alsaciens repliés à Clermont étaient des résistants. Ni blanche ni noire, l'histoire est souvent grise. Et c'est dans ces zones grises que se cache une part (au moins) de la vérité. Associer les familles des victimes, leurs descendants – enfants ou petits-enfants – au processus de recherche, c'est non seulement donner une humanité au récit historique, mais c'est aussi et surtout raviver des souvenirs et incarner l'histoire dans les souvenirs, non plus le souvenir vécu, mais le souvenir transmis. N'est-on pas alors légitime à dire : « Je me souviens » ?

Prof. Mathieu Schneider

Vice-président de l'université de Strasbourg (2015-2025)



Journée de commémoration de l'Holocauste, Yom HaShoah, 17 avril 2023 : un événement public à Yad Vashem à Jérusalem, au cours duquel a été projetée une photo de Siegbert Rosenthal avec son fils, Denny.



Siegbert Rosenthal, l'un des 86, avec son fils, Denny.

De quoi voulons-nous nous souvenir ?

Introduction

Jérusalem, 17 avril 2023. Dans la Vallée des Communautés de Yad Vashem, le Mémorial international de la Shoah, le président israélien Yitzchak Herzog évoque devant les invités un « musée de l'horreur qu'un monstre nazi avait planifié à la *Reichsuniversität Straßburg* en France ». À l'occasion de Yom HaShoah, la journée de commémoration de la Shoah, Y. Herzog rappelle ainsi dans son discours, également diffusé à la télévision, le meurtre de 86 personnes juives commandité par le professeur d'anatomie allemand August Hirt dans le but d'enrichir la collection anatomique de son institut en fonction de critères racistes : « Quatre-vingt-six mondes, mondes d'amour, de joie et de rêves, réduits à des corps démembrés. » Derrière le président, la photo de Siegbert Rosenthal, né le 11 juillet 1899 à Berlin et assassiné le 18 août 1943 dans la chambre à gaz du camp de concentration de Natzweiler-Struthof, est projetée sur grand écran pour représenter l'ensemble des 86 victimes. Il est debout, le visage tourné vers son petit garçon qu'il porte dans ses bras. Y. Herzog est visiblement ému : « On peut vraiment voir, entendre, ressentir la douceur du visage du père. Le rire du bébé. »

Seule la photo a « survécu ». C'est une collaboratrice du président israélien qui l'a découverte lors de ses recherches sur le site 86names.com. Hans-Joachim Lang y documente et y présente en détail la biographie des 86 personnes assassinées qu'il a identifiées, souvent avec l'aide de membres de leur famille. Siegbert Rosenthal est l'une de ces victimes. Sa petite-nièce, Magna Henny Pétursdóttir, qui vit en Islande, a aidé H.-J. Lang dans ses recherches en lui transmettant des documents ayant appartenu à des membres de la famille qui ont réussi à fuir Berlin à temps. Ce n'est donc pas un hasard si, pendant leurs vacances, son mari et elle se sont arrêtés à Tübingen, deux jours après le discours de Yitzchak Herzog à Jérusalem. Bien qu'ils n'aient pas eu la possibilité de participer au séminaire de Strasbourg à la mi-juin, Hans-Joachim Lang a pu leur montrer à Tübingen des lieux liés à leur tragique histoire familiale. Ils ont vu la tour est du château où se trouvait le poste de travail de Hans Fleischhacker, l'un des deux anthropologues ayant procédé à la sélection de ces 86 personnes juives à Auschwitz en juin 1943, avant qu'elles ne soient transportées au camp de concentration

alsacien de Natzweiler-Struthof pour y être assassinées. Depuis le château, le couple a pu apercevoir en contrebas la *Neckarhalde*, la rue où August Hirt a vécu dans une chambre mansardée pendant deux mois, lors de son séjour à Tübingen en 1944-1945.

Ce sont des moments comme ceux-ci – grands et officiels, comme à Jérusalem, petits et privés, comme à Tübingen – qui gardent le passé en vie. Ils rappellent la Shoah, non pas de manière générale, mais très concrètement. Ce faisant, ils remettent au premier plan des êtres humains et leur univers. Néanmoins, il n'est pas facile de trouver les mots justes pour évoquer la vie, la souffrance et la mort de personnes juives à cette époque. Il est extrêmement tentant de faire appel à des phrases éculées et à des clichés dégoulinants d'émotion, mais en réalité vides de sens. Pour faire comprendre aux hommes et aux femmes d'aujourd'hui la dimension presque inimaginable de ces crimes, il est nécessaire de renouveler constamment ses efforts, ses méthodes et ses points de vue. Voilà pourquoi cet ouvrage repose sur trois axes : la mémoire d'un crime nazi commis « au service de la science » d'une part, les cultures mémorielles transnationales et en forte évolution qui y sont associées d'autre part, et enfin, la médiation didactique et pédagogique nécessaire, par exemple dans les sites commémoratifs.

Nous, enseignants et étudiants des universités de Strasbourg et de Tübingen, nous avons voulu étudier ces questions ensemble dans ce projet mémoriel. C'est la raison pour laquelle notre démarche implique la France et l'Allemagne. Ce crime commis par un professeur d'université avec un certain nombre de collaborateurs (scientifiques et autres) a d'emblée dépassé les frontières. Avant d'arriver au camp de concentration de Natzweiler-Struthof en Alsace, ces 86 personnes avaient été déportées à Auschwitz, en provenance majoritairement de divers pays européens occupés par les nazis depuis le début de la guerre. La perspective transnationale s'est d'autant plus imposée à nous que les membres des familles des personnes assassinées qui ont fait le voyage jusqu'à Strasbourg venaient elles-mêmes de nombreux pays différents.

Dans son discours, le président israélien Yitzhak Herzog a souligné à maintes reprises son souhait que les 86 personnes juives soient considérées comme bien plus que des victimes arrachées à l'anonymat. Il a parlé par exemple de Sara Bomberg, dont la fille,

Hadassah, a appris, soixante ans après les faits, le sort dévolu à sa mère pendant la Shoah. Hadassah a survécu, cachée dans un orphelinat belge. Elle a émigré en Israël en 1949 et s'est mariée. Y. Herzog explique : « Hadassah a donné à sa fille aînée le prénom de sa mère assassinée avec les autres victimes de cet horrible musée : Sara. » La même Sara Bell était assise avec sa famille dans le public qui assistait à ce discours. Six semaines plus tard, elle faisait partie, avec son fils Shai, des quinze membres des familles qui ont fait le voyage jusqu'à Strasbourg pour participer au séminaire à l'origine de cet ouvrage.

Cette rencontre qui s'est déroulée en Alsace du 12 au 15 juin 2023 a été précédée de plusieurs initiatives importantes de particuliers et d'associations dans la première décennie du XXI^e siècle. Par exemple, le 21 septembre 2003, lors d'un colloque à Strasbourg et après de longues recherches, Hans-Joachim Lang, l'un des directeurs d'édition de ce livre, a pu rendre public le nom des personnes assassinées. En 2004, il a publié un livre très détaillé à ce sujet : *Die Namen der Nummern* [*Des noms derrière des numéros*]. Le 11 décembre 2005, la communauté juive de Strasbourg a dévoilé une stèle commémorative sur la tombe des 86 personnes juives assassinées sur laquelle sont gravés leurs noms à tous. Des membres des familles venues de Belgique, d'Allemagne, de France, de Grande-Bretagne, d'Israël et de Suisse, ainsi qu'un représentant de la communauté juive de Thessalonique, étaient présents lors de cette cérémonie officielle. D'autres proches, dont certains sont revenus en 2023, se sont rendus à Strasbourg dans les années qui ont suivi pour évoquer la mémoire de leurs parents sur les lieux du crime – le camp de concentration de Natzweiler-Struthof et l'institut d'anatomie – et pour se recueillir sur leur tombe au cimetière israélite de Strasbourg-Cronenbourg.

Pendant longtemps et pour diverses raisons, que ce soit en France ou en Allemagne, personne n'a voulu se souvenir de la *Reichsuniversität Straßburg*. Ce n'est qu'après de longues hésitations que l'université de Strasbourg a décidé de se confronter aux crimes commis par les médecins nazis « entre ses murs ». En 2016, elle a nommé une Commission historique internationale indépendante pour l'histoire de la *Reichsuniversität Straßburg*, dont l'une des missions était de faire la lumière sur les recherches menées

à l'époque à la faculté de médecine et à l'hôpital civil. Christian Bonah, l'un des directeurs d'édition de ce volume, a également joué un rôle important dans sa mise en place. Les 500 pages du rapport publié par cette Commission le 2 mai 2022 détaillent également les crimes de l'anatomiste August Hirt⁴.

Dans le prolongement des recherches biographiques de Hans-Joachim Lang sur les 86 personnes juives assassinées, le rapport de la Commission souligne l'individualité et l'humanité des victimes et témoigne de l'obligation d'« honorer leur mémoire et [de] reconnaître les injustices et crimes commis [contre elles]⁵ ». Intitulé « Politiques mémorielles, préconisations en matière de commémoration, conduite à tenir concernant les collections de préparations humaines », le chapitre qui conclut le rapport appelle à la mise en œuvre d'une politique de commémoration durable et engagée, pour garder vivante la mémoire des victimes de crimes médicaux nationaux-socialistes.

Le travail de mémoire qui est demandé de cette façon à l'université de Strasbourg s'inscrit dans une sensibilisation croissante aux questions de culture mémorielle. La Shoah ayant une dimension universelle, c'est une « mémoire européenne » qui est requise, des deux côtés du Rhin. Du côté français, cela s'est traduit en avril 2015 par le fait qu'un président de la République, en l'occurrence François Hollande, se rende pour la première fois dans le bâtiment de la chambre à gaz lors d'une visite au Mémorial de Natzweiler-Struthof – cette démarche étant d'ailleurs amplifiée par la présence à ses côtés de personnalités politiques européennes de premier plan⁶. Quelques années plus tard, lors de la cérémonie du 75^e anniversaire du Conseil de l'Europe, le 17 mai 2024 à Strasbourg, la ministre allemande des Affaires étrangères, Annalena Baerbock, a commencé son discours par un détour en pensée par « le petit village de Natzwiller », précisant qu'on ne peut « célébrer ensemble » sans se souvenir de ce lieu, distant d'à peine 50 kilomètres, où, en 1943⁷, 86 personnes juives en provenance d'Auschwitz ont été transférées « d'un enfer à l'autre ». Elle a poursuivi en expliquant qu'ils y ont été assassinés « parce que les nazis voulaient prouver leurs atroces théories raciales⁸ ». Le « devoir de mémoire » a beau être incontesté dans ces sociétés, les modalités concrètes d'une pratique mémorielle pour le temps présent sont encore loin d'être fixées. Comment la

mémoire doit-elle être transmise de nos jours ? Par qui ? Quelles mémoires transmettre (et quelles mémoires faudrait-il s'abstenir de transmettre) ? Par quelles institutions ? À qui les transmettre et pourquoi ?

Ces questions de politique et de culture mémorielle d'une part, de didactique et de médiation d'autre part, ont occupé les enseignants et les étudiants de deux instituts universitaires de diverses manières au printemps 2023. Sous la direction de Jeanne Teboul à l'institut d'ethnologie de l'université de Strasbourg et de Reinhard Johler au *Ludwig-Uhland-Institut für Empirische Kulturwissenschaft* (institut Ludwig Uhland d'anthropologie historique et culturelle) de l'université de Tübingen – tous deux étant également directrice et directeur d'édition de cet ouvrage – douze étudiants⁹ se sont préparés sur le plan théorique et méthodologique à rencontrer à Strasbourg des membres des familles des 86 personnes juives assassinées. Les missions qui leur ont été confiées étaient exigeantes et parfois pesantes. Les étudiants devaient échanger entre eux de façon intensive dans des groupes mixtes franco-allemands. Surtout, ils devaient interagir avec les familles en faisant preuve à la fois d'ouverture, de curiosité, de sensibilité et de retenue. Enfin, il leur incombait de contribuer à cet ouvrage en rédigeant deux parties importantes : des comptes-rendus par demi-journée et les entretiens à la fin de notre rencontre.

Depuis la longue collaboration nouée par Freddy Raphaël et Utz Jeggle, il est de tradition pour l'institut de Strasbourg et celui de Tübingen de coopérer. Comme les questions de pratiques culturelles juives dans la vie quotidienne et d'antisémitisme étaient au cœur de leurs sujets d'étude, nous avons pu directement y raccrocher notre projet. En revanche, le projet de rencontrer des proches des 86 était nouveau et constituait un véritable défi pour toutes les personnes impliquées. Cette idée est le fruit d'un travail commun. L'ancienne directrice du Centre européen du résident déporté, Frédérique Neau-Dufour, a joué un rôle tout aussi essentiel pour sa mise en œuvre que Laurent Gradwohl, le directeur général du Fonds social juif unifié qui a financé les voyages et les hébergements nécessaires. Mais notre rencontre n'a été possible que grâce à tous les contacts établis par Hans-Joachim Lang au cours de ses nombreuses années de recherche. Tous les membres des familles dont il possédait les coordonnées

ont été invités. Les réponses ont été nombreuses et extrêmement positives, même si toutes les personnes intéressées n'ont pas été en mesure de venir à Strasbourg pour des raisons d'emploi du temps ou de santé. Lorsque nous nous sommes réunis, cela faisait presque 80 ans jour pour jour que deux anthropologues avaient sélectionné ces Juifs à Auschwitz en fonction de critères apparemment scientifiques, mais en réalité totalement arbitraires. Ces personnes ont ensuite été transférées au camp de concentration de Natzweiler-Struthof pour y être assassinées en août 1943, avant que leurs corps ne soient transportés à l'institut d'anatomie de la *Reichsuniversität Straßburg*. Finalement, ce sont quinze membres de leurs familles – Sara et Shai Bell, Henri Bober, Erika et Sheira Kates, Béatrice et Philippe Saltiel, Deborah Simon Konkol et Ron Konkol, Joanne Simon Weinberg et Don Weinberg, Christine Simon Halverson et James Halverson, Elizabeth Simon et John Simon – qui sont arrivés des États-Unis, d'Israël, de France et de Suisse pour honorer leur mémoire, échanger avec des enseignants et des étudiants, et prendre part à un programme ambitieux et fertile en émotions.

Toutes ces personnes savaient en arrivant que ni la visite de la superbe vieille ville de Strasbourg ni aucune autre activité touristique n'étaient prévues au cours de la semaine. Au lieu de cela, le programme était centré sur les lieux directement liés au crime nazi commis contre leurs ancêtres. Leur séjour a donc principalement été marqué par l'émotion et le deuil, mais aussi par la formation progressive d'un groupe uni qui s'est trouvé un point commun malgré toutes les différences qui pouvaient exister entre les parcours de vie de ses membres : ils sont les descendants de 86 personnes qui ont perdu la vie ici d'une manière atroce. Sur les lieux mêmes, ils ont pu mieux appréhender et comprendre cette tragédie. Le programme du séminaire comprenait, en rapide succession, la visite du camp de concentration de Natzweiler-Struthof et de la petite chambre à gaz où les 86 personnes juives ont été assassinées, celle de l'institut d'anatomie où leurs corps ont été conservés dans des cuves au sous-sol, entre août 1943 et décembre 1944, et, enfin, une commémoration au cimetière israélite de Strasbourg-Cronembourg où leurs restes ont été enterrés après la Seconde Guerre mondiale.

Ces trois sites relèvent de cultures mémorielles officielles : nationale, universitaire, municipale et confessionnelle. Le camp

de concentration de Natzweiler-Struthof est aujourd'hui un site commémoratif géré par l'Office national des combattants et victimes de guerre (ONaCVG). Il est connu sous le nom de Centre européen du résistant déporté (CERD). Sur le mur de l'entrée principale de l'institut d'anatomie, une plaque apposée par la faculté de médecine de l'université de Strasbourg le 11 décembre 2005 commémore les 86 assassinats par gazage commandités par August Hirt. Le même jour, comme nous l'avons déjà mentionné, une stèle commémorative portant les 86 noms a été inaugurée au cimetière israélite. Dès lors il n'y a rien d'étonnant à ce que l'aménagement concret de ces sites commémoratifs ait suscité des débats animés. Certains descendants ont critiqué le fait que les cuves du sous-sol de l'institut d'anatomie soient toujours utilisées de nos jours. Et pour la plupart des participants, la conception de l'exposition de la chambre à gaz était beaucoup trop distanciée, impersonnelle et, surtout, ne permettait pas d'établir le moindre lien émotionnel avec les personnes qui y ont été assassinées.

Lors de la rencontre de Strasbourg, diverses personnes ont participé à ces discussions récurrentes : les membres des familles, les étudiants français et allemands, les enseignants, ainsi que les représentants de l'université, des sites commémoratifs et des médias. En d'autres termes, ces débats ont transcendé les générations, les disciplines et les nationalités, tout en se centrant toujours sur la culture mémorielle. Comment ce passé criminel reste-t-il ancré dans le présent ? Comment est-il transmis et à qui ? Comment les sites commémoratifs chargés de ce passé peuvent-ils également présenter dans leurs expositions les souvenirs privés des victimes de ces crimes ?

Dans ce livre, des personnes très différentes répondent à plusieurs reprises et de diverses manières à ces questions. C'est un ouvrage polyphonique qui reflète délibérément le processus de recherche et de discussion que nous avons vécu au cours des quatre journées que nous avons passées ensemble à Strasbourg. Après cette introduction, une deuxième partie retrace l'histoire de ce crime et de ses victimes, tout en posant la question de leur importance en ces termes : « Pourquoi la commémoration ? » La troisième partie présente les séminaires de Strasbourg et de Tübingen, ainsi que les étudiants qui y ont participé. La quatrième est composée de

comptes-rendus rédigés par les étudiants qui décrivent, sous forme de courts reportages, le déroulement quotidien de la rencontre de Strasbourg avec une approche ethnographique et participative. La cinquième partie s'inscrit dans la même démarche. Elle est composée de sept entretiens menés par les étudiants et les enseignants avec des membres des familles au sujet de leurs parcours de vie et de leurs souvenirs de famille. La sixième partie propose les réflexions critiques des membres des familles. Leurs nombreux éloges et leurs critiques s'adressent à la fois aux universités et aux sites mémoriels impliqués dans notre projet. Néanmoins, ils regrettent tous de ne pas avoir eu davantage de temps pour échanger les uns avec les autres à Strasbourg. Enfin, la septième partie évoque la possibilité de projets de recherche franco-allemands.

L'idée de cet ouvrage est née dès le début de la préparation du séminaire. L'objectif était de permettre aux membres des familles qui n'auraient pas pu se rendre à Strasbourg en personne d'être informés de ce qui avait été vécu au cours de la rencontre. En outre, le tournage par l'un de nos étudiants du film *We Remember*, pendant les quatre journées de juin 2023, avait pour objectif de fournir des images de notre séminaire à un cercle plus large. Mais en fin de compte, c'est le désir exprimé lors de notre dernière réunion par les proches des victimes de publier un livre destiné à un public plus large qui a été décisif pour nous. Nous étions convaincus qu'il devait établir une documentation concrète d'un projet de recherche commun qui souhaite contribuer à la fois au débat actuel sur la culture mémorielle et à la compréhension de la présence persistante d'un « passé violent » dans les sociétés européennes contemporaines. En outre, au moment où les derniers témoins de la Seconde Guerre mondiale et donc de la Shoah disparaissent, une question resurgit sous une nouvelle forme : comment transmettre des expériences en l'absence des personnes qui les ont vécues et racontées ?

Au vu de ce que nous-mêmes avons récemment vécu à Strasbourg, nous voudrions préconiser des initiatives innovantes et une participation citoyenne multiforme aux processus mémoriels. Bien que les descendants des victimes ou la « jeune génération » soient souvent considérés comme les destinataires privilégiés de la politique mémorielle, ils sont rarement invités à participer à

sa conception et à son élaboration. À cet égard, ce livre s'adresse à un large public : aux chercheurs et aux étudiants qui travaillent sur la culture mémorielle, aux institutions, telles que les sites commémoratifs et les musées chargés de politique mémorielle, aux organisations issues de la société civile et aux écoles qui s'occupent de commémoration sur le terrain, mais surtout, à tous ceux qui se soucient de « l'avenir du passé ».

Cet ouvrage est le fruit d'un large projet collectif. Il est publié simultanément en français, en allemand et en anglais, sans que les trois versions soient strictement identiques.

Se souvenir aujourd'hui. De quelques motifs contemporains de la mémoire

Ce lundi 12 juin 2023, la soirée est douce, pratiquement estivale. Au cœur de la Neustadt à Strasbourg, la place de la République est en fleurs. Quelques familles profitent des derniers rayons du soleil sur les pelouses, un enfant joue autour du monument aux morts, tandis que les terrasses se remplissent d'étudiants venus boire un verre dans le ronflement familial du tram. J'arrive avenue de la Marseillaise et me poste devant le Rouget de l'Isle, guettant fébrilement des visages que je ne connais pas encore. La perspective de cette rencontre avec des personnes venues de toutes les régions du monde, qui ne se sont jamais vues, mais qui ont en commun d'être les descendants des 86 Juifs et Juives assassinés à Natzweiler est intimidante. Je m'interroge : qu'attendent ces familles de leur venue en Alsace ? Comment réagiront-elles en foulant les lieux de mise à mort de leurs ancêtres et comment se tenir à leurs côtés dans ces moments ? Finalement, que représente ce voyage pour elles ? Un homme âgé s'avance vers moi, se présente et s'assure d'avoir à faire à la bonne personne. Nous échangeons quelques mots polis avant d'être rejoints par un petit groupe : « *Here for the eighty-six?* »

Au fil de la soirée, les langues se délient et les conversations s'animent. Hans-Joachim Lang, dont le travail a permis à toutes ces personnes d'être rassemblées, fait le lien entre les uns et les autres. Il me présente Elizabeth Simon, qui m'invite à l'appeler Betsy. Venue du Wisconsin avec son frère et ses trois sœurs, la petite-fille d'Alice Simon, l'une des 86 victimes, m'explique les sentiments ambivalents qui la traversent depuis quelques jours. « Super excitée » à la perspective de ce voyage en Europe, elle reconnaît aussi sa « crainte » à l'idée de se confronter à ce « sujet lourd et difficile ». Nos voisins de table, descendants de Sara Bomberg, partagent ces sentiments mêlés ; nous échangeons sur leur histoire dans un anglais régulièrement entrecoupé d'hébreu.

Le séminaire qui s'est tenu à Strasbourg en juin 2023 a donné lieu à des rencontres inattendues, entre des personnes de langues et de cultures diverses, vivant sur plusieurs continents et entretenant avec la mémoire du crime contre les 86 comme avec

celle de la Shoah des rapports extrêmement variés – une pluralité que cet ouvrage, dans sa nature et sa composition, espère restituer. Pourtant, et en dépit de sa singularité, ce séminaire n'a rien d'une initiative isolée ou d'une démarche parfaitement inédite. Il fait écho à de nombreux autres dispositifs pédagogiques et mémoriels qui fleurissent partout en Europe depuis une trentaine d'années et s'inscrit dans le champ prolifique des réflexions sur les mémoires de la Shoah, leur actualité et leur transmission au XXI^e siècle.

Depuis les années 1990-2000, le souvenir de la Shoah a pris une place centrale dans les sociétés européennes ; ayant initié une « véritable révolution culturelle, juridique et morale », ce souvenir est devenu un « élément essentiel de la culture occidentale contemporaine¹⁰ ». Si l'importance de maintenir vivant ce souvenir et de le transmettre semble aujourd'hui susciter une large adhésion, au point d'aller de soi, la question des modalités de cette transmission et de son devenir se pose avec une acuité toute particulière depuis quelques années. Depuis une quinzaine d'années, les questionnements se multiplient sur les manières d'enseigner et de diffuser cette mémoire, en particulier aux « jeunes générations », régulièrement désignées comme les destinataires privilégiées des commémorations et autres politiques de mémoire. Venus du monde académique, associatif, enseignant, des institutions mémorielles et de leurs ministères de tutelle, ces questionnements inquiets pointent fréquemment l'enjeu de la transmission dans un contexte d'éloignement temporel croissant avec les faits, impliquant notamment la disparition progressive des derniers survivants et « grands témoins¹¹ ». Les travaux de l'historienne Annette Wieviorka ont bien montré le rôle central acquis par le témoignage dans la période récente, qu'elle désigne comme « l'ère du témoin¹² ». Le procès Eichmann en 1961 a en effet marqué un tournant important, dans l'émergence de la mémoire du génocide comme dans la consécration de la figure du témoin. Depuis lors, le témoignage s'est imposé comme un impératif social et moral majeur et comme un mode de transmission essentiel – les innombrables collectes organisées par diverses institutions et fondations en attestent¹³. Dans ce contexte, la question de la transmission se pose à nouveaux frais : « Qu'allons-nous faire du vide laissé par les témoins¹⁴ ? »

Comment transmettre, quatre-vingts ans après les faits et en l'absence des personnes ayant directement vécu les événements ?

S'il ne prétend pas répondre à ces questions vertigineuses, le présent ouvrage souhaite néanmoins apporter une contribution aux réflexions en cours sur la transmission des mémoires de la Shoah post-ère du témoin. Il présente pour cela les fruits d'une expérience initiée par quatre enseignants-chercheurs des universités de Tübingen et de Strasbourg. Le séminaire franco-allemand qui s'est tenu en juin 2023, rassemblant des étudiants et des descendants de victimes, visait un double objectif, mémoriel et pédagogique. Il s'agissait d'une part de permettre aux descendants des 86 victimes d'honorer *in situ* la mémoire de leur proche disparu quatre-vingts ans plus tôt ; d'autre part, d'ouvrir un espace de réflexion et d'échanges sur la présence de ce passé et les modalités de sa transmission, dans une perspective pluridisciplinaire et franco-allemande. Les intentions au cœur de ce projet, qui seront développées plus avant dans ce texte, nous semblent caractéristiques des manières contemporaines de penser la mémoire de la Shoah et sa diffusion. Dans un premier temps et en guise de contextualisation, nous reviendrons brièvement sur l'histoire de la mémoire de la Shoah depuis la fin de la guerre. Ceci nous permettra de réinscrire le séminaire de Strasbourg dans une généalogie plus vaste et d'identifier les motifs caractéristiques de la mémoire du génocide dans le contemporain. Si, dans une perspective anthropologique, la mémoire peut être appréhendée comme une « reconstruction du passé¹⁵ », s'adaptant continuellement aux besoins et aux réalités du présent, reste à mieux décrire les manières actuelles de façonner et de re-présenter la mémoire de la Shoah. Quelles sont les spécificités et les enjeux de ce souvenir aujourd'hui ? Trois motifs forts, au cœur du séminaire et qui nous paraissent caractéristiques des conceptions contemporaines de la mémoire, seront ici développés : l'importance accordée aux victimes et à leurs parcours biographiques singuliers (la mémoire incarnée), la « force des lieux » (la mémoire située) et l'inscription du souvenir dans un cadre transnational (la mémoire partagée). Ces trois motifs seront successivement abordés pour éclairer les intentions ayant présidé à l'organisation du séminaire de juin 2023.

Dans la plupart des pays d'Europe, la Shoah fait aujourd'hui partie du paysage mémoriel, de façon incontestable¹⁶. La mémoire du génocide scande le temps – à travers les commémorations régulières – et l'espace, marqué par des plaques, des musées, des œuvres ou des monuments, en hommage aux disparus. Si cette présence semble aujourd'hui aller de soi, il n'en a pas toujours été ainsi.

Dans un article paru en 2007, l'anthropologue Nicole Lapierre se penche sur l'histoire de la mémoire de la Shoah¹⁷. À l'instar d'autres chercheurs – comme Henry Rousso au sujet de Vichy¹⁸ –, elle s'attache à retracer le processus historique ayant conduit à la visibilisation puis à la reconnaissance de la mémoire du génocide, en Europe comme ailleurs. Elle montre comment le combat juif pour cette mémoire s'est imposé au fil du temps, jusqu'à devenir un « cadre référentiel » pour d'autres populations persécutées. Très progressif depuis la fin de la guerre, ce processus s'est réalisé en « quatre temps », identifiés par la chercheuse et qui permettent de mieux caractériser le rapport contemporain à la mémoire de la Shoah. Comment s'est construit ce souvenir et à quel régime mémoriel a-t-il donné naissance dans le contemporain ?

Les deux ou trois décennies qui suivent la Seconde Guerre mondiale correspondent au « temps du silence¹⁹ ». L'expression, publique comme privée, du génocide se trouve limitée pour des raisons intimes et sociales, qui varient suivant les contextes nationaux. En France, le mythe du « résistancialisme²⁰ », faisant de la Résistance l'objet central de la mémoire nationale du conflit, domine après-guerre et contribue à invisibiliser la spécificité des persécutions raciales vécues par les populations juives et leur extermination de masse. Ce n'est que progressivement, à partir des années soixante-dix et sous l'impulsion des descendants de victimes, que se produit un « réveil mémoriel²¹ ». S'ouvre alors le temps de la prise de parole et de l'écoute, amplifiées par divers événements internationaux – qu'ils soient de nature judiciaire, comme le procès Eichmann qui s'est tenu en Israël en 1961, ou encore culturelle, à l'instar du succès rencontré par la série nord-

américaine *Holocauste* en 1978, faisant entrer le génocide dans la culture de masse. Dans les années quatre-vingt-dix, cette place croissante conduit de nombreux pays occidentaux à reconnaître le génocide et à l'inscrire dans leurs mémoires nationales. En France, le discours prononcé par le Président Jacques Chirac en 1995 à l'occasion du 53^e anniversaire de la rafle du Vélodrome d'Hiver, qui reconnaît pour la première fois la « faute collective » et la responsabilité de la France dans la déportation des Juifs, constitue un tournant majeur, donnant lieu à une institutionnalisation de la mémoire – à travers l'instauration de journées commémoratives ou l'érection de dispositifs mémoriels. Le dernier temps, qui débute dans les années 2000, voit le souvenir de la Shoah se mondialiser²², à travers une prise de conscience de grande envergure, adossée à de nombreuses actions éducatives, artistiques, cinématographiques, éditoriales, etc. Cette place croissante accordée à la mémoire de la Shoah a joué un rôle matriciel, devenant une référence pour d'autres revendications sociopolitiques et mémorielles :

« Il n'est pas d'engagements politiques ou éthiques sur les diverses scènes des persécutions et massacres récents ou anciens qui ne se réfèrent au génocide des Juifs. Ce passé est invoqué, sollicité, enrôlé pour soutenir la cause de victimes dont le préjudice et l'identité ne sont pas, ou pas assez reconnus. Le combat juif pour la mémoire du génocide et la reconnaissance finalement obtenue sont devenus un modèle et un cadre référentiel pour d'autres populations persécutées²³. »

Pour de nombreux chercheurs, l'affirmation du souvenir de la Shoah aurait en outre entraîné une transformation profonde des pratiques et rituels commémoratifs et ainsi conduit à l'émergence de nouveaux « régimes mémoriels ». Dans l'ouvrage qu'il consacre aux politiques mémorielles en France, Johann Michel²⁴ revient sur le passage d'un régime mémoriel dit « d'unité nationale » – dominant jusqu'à la Seconde Guerre mondiale – à un paradigme qualifié de « victimo-mémoriel », directement issu de la Shoah. Tandis que le premier reposerait sur une célébration des héros « morts pour la France » et viserait à construire un récit national unifié et glorieux, le régime « victimo-mémoriel » se centrerait quant à lui sur les victimes, les individus « morts à cause de la France », et quitterait le cadre national pour se référer

à l'idéologie des droits de l'homme. La thèse défendue par Johann Michel, si elle a fait l'objet de critiques, souligne la place croissante prise par les victimes dans les pratiques et les rituels commémoratifs contemporains²⁵. Au fil du temps, l'objet du souvenir semble s'être déplacé, des faits vers les personnes les ayant subis. Quels sont les enjeux de cette mémoire incarnée ?

La mémoire incarnée

« L'histoire s'incarne dans des lieux et des noms. » Cette phrase qui sert de titre à l'introduction de l'ouvrage d'Hans-Joachim Lang, *Des noms derrière des numéros*²⁶, synthétise bien la démarche de son auteur. Des décennies durant, Hans-Joachim Lang s'est efforcé de rechercher l'identité nominative, puis le parcours biographique de chacune des quatre-vingt-six personnes assassinées à l'été 1943 dans la chambre à gaz du KL-Natzweiler. Dans cette introduction, le chercheur écrit :

« Je m'y suis [...] employé avec la conviction que l'histoire s'incarne dans des lieux et des noms et qu'elle ne devient humaine qu'à partir du moment où l'on ne limite pas une enquête aux crimes, aux lieux où ils ont été commis, à l'identité des coupables et à leurs motivations. Toute personne occultant les victimes se fait indirectement la complice de la campagne d'extermination des Juifs menée par les nazis dans toute l'Europe. La décimation des victimes est en effet parachevée par l'oubli. La commémoration n'a pas le pouvoir de ressusciter qui que ce soit, mais, au moins, préserve-t-elle un souvenir vivant des personnes assassinées²⁷. »

Au-delà de la ténacité personnelle du chercheur, cette volonté d'identifier les victimes – à travers le dévoilement de leurs noms, le récit de leurs parcours biographiques, la mise au jour de leurs visages sur des photographies – s'inscrit dans une tendance contemporaine plus générale d'incarnation de la mémoire de la Shoah.

Dès la fin de la guerre, la préoccupation relative à l'identification des victimes s'exprime au sein des mondes juifs où sont dressées des listes nominatives destinées à honorer et garder en mémoire les disparus. Cette préoccupation se trouve notamment au cœur du projet de mémorial israélien qui voit le jour au début des années 1950. *Yad Vashem*, qui signifie « Un

monument et un nom », se consacre en effet à recueillir les noms des victimes de la Shoah, le nom constituant l'« ultime représentation de leur identité », particulièrement en l'absence de corps et de sépultures²⁸ :

« [L'objectif de *Yad Vashem*] est de présenter les Juifs comme des êtres humains incarnant des identités visibles, que les Allemands projetaient de détruire au nom d'une idéologie raciste et meurtrière. [...]

Les nazis ont cherché à déshumaniser les Juifs, à les réduire à des numéros, à les exterminer et à effacer de manière systématique toute trace de leur existence. La nature de ce projet a influencé l'étendue et la portée du massacre, mais appelle aussi à une commémoration d'un genre nouveau. Dès les premières années de ce travail de commémoration de la Shoah, parallèlement à la nécessité de documenter l'événement lui-même, *Yad Vashem* a reconnu l'importance de la collecte et de l'enregistrement des noms des victimes afin de perpétuer le souvenir de chacune des personnes assassinées, ainsi que la mémoire des quelques rares survivants²⁹. »

Par la mise en avant des noms³⁰ et des destins singuliers des victimes, il s'agit de restaurer leur identité personnelle pour faire échec au projet nazi d'effacement des traces de l'existence juive. Dans une optique mémorielle, il s'agit également de rendre sensible la Shoah, de l'incarner à travers des individus pour permettre le développement d'une identification empathique, au-delà de la masse vertigineuse et difficilement concevable – près de six millions de vies juives anéanties.

Depuis une vingtaine d'années, ce mouvement d'incarnation semble s'être accentué et accéléré, au point de devenir un motif fort des pratiques commémoratives liées à la Shoah. De plus en plus d'initiatives – pédagogiques, littéraires, scientifiques ou encore artistiques – se centrent sur des individus ou des petits groupes afin de retracer leurs trajectoires de vie, brisées par les persécutions. Ici, on encourage des collégiens à reconstruire, à partir de documents d'archives et de témoignages, la vie d'anciens élèves de leur établissement, déportés pendant la Seconde Guerre mondiale³¹ ; là, une journaliste retrace l'histoire d'un immeuble parisien marqué par la déportation de ses

occupants en cherchant à le « peupler de noms³² » ; des historiens offrent à leurs ancêtres assassinés des sépultures de papier, à l'instar d'Annette Wiewiorka³³ ou d'Ivan Jablonka³⁴, tandis que d'autres encore tentent de « retrouver » une voisine inconnue, déportée à Auschwitz en octobre 1943³⁵. Aussi différentes qu'elles soient, toutes ces initiatives ont en commun d'adopter une perspective micro-historique³⁶, « au ras du sol³⁷ ». Elles se focalisent sur des individus ou des petits groupes d'interconnaissance pour retracer leurs trajectoires. Elles conçoivent en outre les victimes au-delà de leur statut et de leur rencontre avec les événements tragiques ; ce ne sont plus véritablement les morts qui sont au cœur de la mémoire, mais les personnes vivantes qu'ils ont été : des mères, des fils, des épouses ou des sœurs dont il s'agit de restituer les rêves, les expériences ordinaires ; en somme, l'épaisseur de la vie.

Ce changement récent de perspective – d'une commémoration tournée vers les morts à une mémoire des vivants qu'ils ont été – irrigue le travail d'Hans-Joachim Lang et a fortement imprégné le séminaire de juin 2023. À travers la présence des descendants des victimes, nous cherchions à accéder à une mémoire vivante et intime des personnes assassinées, à comprendre ce qu'avaient pu être leurs vies et les traces laissées par cette dernière dans le souvenir de leurs proches. Les échanges encouragés entre les étudiants et les descendants visaient aussi à privilégier une approche interpersonnelle et empathique des événements historiques, pour les appréhender à hauteur d'homme. La présence sur les derniers lieux de vie des victimes devait enfin favoriser cette proximité avec les événements et leurs victimes, suivant le motif de la mémoire située.

La mémoire située

Dans plusieurs de ses ouvrages, l'historien Nicolas Offenstadt encourage et défend « l'histoire en plein air³⁸ ». Pratiquer l'histoire en plein air, c'est se rendre sur les lieux où se sont déroulés les événements historiques, quels qu'ils soient. Mais la formule traduit aussi une démarche sociale et politique : il s'agit d'inciter à sortir des murs de l'université pour s'aventurer dans l'espace public et tisser des liens entre les débats scientifiques et les questions qui agitent les sociétés. À ce double titre, le séminaire de juin 2023 répond à l'invitation de Nicolas Offenstadt. Durant ce

séminaire, il s'agissait en effet de se rendre sur les principaux lieux liés au crime contre les 86 : dans la chambre à gaz du KL-Natzweiler, à l'institut d'anatomie de Strasbourg, où les corps des victimes furent entreposés et au cimetière israélite de Cronembourg, où ils sont inhumés. Dans son intention même, ce séminaire – comme nombre d'autres initiatives – attribuait donc aux lieux une valeur et une signification particulières, dans les processus de remémoration, de commémoration et de transmission. À quoi tient cette « force des lieux » et que produit-elle ?

La « problématique des lieux » a été soulevée dès les années 1980 dans l'ouvrage majeur consacré par Pierre Nora aux *Lieux de mémoire*³⁹. Cette expression de « lieu de mémoire », qui s'est depuis imposée dans le débat public, met l'accent sur le lien supposé étroit entre la mémoire et des espaces (qu'ils soient géographiques ou symboliques). Les politiques de mémoire ont fortement investi cette idée, en inaugurant ces dernières années de nombreux lieux dédiés à la commémoration et en encourageant par exemple les visites des « hauts lieux de la mémoire nationale⁴⁰ ».

Dans le cas spécifique de la Shoah, de sa commémoration comme de sa transmission, les lieux occupent une place centrale, sans doute croissante à mesure que disparaissent les derniers témoins des événements. Ces lieux ont suscité d'intenses débats entre les descendants de victimes, les associations et les différents acteurs politiques concernés. L'une des questions majeures a concerné l'emplacement des lieux à mémorialiser. Où faut-il commémorer ? Sur les lieux mêmes de l'assassinat ? Sur le lieu de vie des victimes⁴¹, les murs des établissements scolaires qu'ils fréquentaient, les lieux de culte⁴² ou encore dans des mémoriaux spécifiquement bâtis à cet effet – pensons par exemple à *Yad Vashem* à Jérusalem ou à l'*United States Holocaust Museum* de Washington ?

Il semble que les lieux liés aux événements historiques soient investis d'une charge particulière, tant sur le plan mémoriel que pédagogique. Le développement du « tourisme mémoriel » et des « voyages de mémoire » notamment organisés à destination des publics scolaires témoigne d'une croyance partagée par de nombreux acteurs (enseignants, personnels des musées mémoriaux, acteurs institutionnels et politiques) dans la

« force des lieux » pour ressentir, comprendre et tirer des leçons du passé⁴³. Piotr Cywinski, le directeur du musée d'Auschwitz, déclarait ainsi :

« Des cours sur la période du nazisme, sur la Shoah, on peut les faire partout. Si les gens viennent ici, c'est pour voir, pour imaginer, pour agrandir leur conscience de la réalité⁴⁴. »

Les lieux auraient ainsi un pouvoir spécifique : celui de présentifier le passé, de rendre l'histoire accessible, praticable, sensible, comme si elle se déroulait sous nos yeux. Venir « sur place », voir « de ses propres yeux », pouvoir « toucher du doigt » les lieux – suivant les expressions employées par les étudiants comme par les descendants des 86 victimes – semble avoir constitué une expérience forte, marquante et irremplaçable pour eux. Tout se passe comme si les lieux permettaient non seulement d'établir la vérité passée, et ce, de façon incontestable (cela s'est passé *ici*), mais aussi de tisser un lien privilégié, plus direct et plus étroit avec l'histoire et ses protagonistes. Les discussions très vives qui se sont tenues durant le séminaire de juin 2023 au sujet des cuves de l'institut d'anatomie où les corps des 86 victimes furent stockés d'août 1943 à décembre 1944 témoignent bien de cet attachement à la matérialité des lieux, porteurs d'une forme de vérité historique et mémorielle. Si commémorer et enseigner *sur les lieux* s'est donc imposé comme un motif central du rapport contemporain à la mémoire de la Shoah, c'est aussi la dimension transnationale de cette mémoire et des pratiques auxquelles elle donne lieu qui doit être soulignée.

La mémoire partagée

Il y a trente ans déjà, dans la lignée des travaux de Pierre Nora, l'historien Jacques Le Goff s'interrogeait sur l'existence de « lieux de mémoire » européens : « Y a-t-il des lieux de mémoire européens ? Y réfléchir, ne serait-ce pas une contribution essentielle à la construction européenne⁴⁵ ? » Ce questionnement, qui a depuis donné lieu à des travaux de recherche⁴⁶, est sous-tendu par un présupposé : l'idée que le partage d'une mémoire commune, et son inscription dans des lieux favoriseraient l'émergence d'une identité collective et d'une citoyenneté européenne. Cette idée est au cœur des politiques de mémoire. Les travaux de Sarah Gensburger et

Sandrine Lafranc, comme d'autres, ont bien montré les attentes politiques et civiques qui pèsent sur les dispositifs d'évocation publique du passé :

« Le développement des politiques de mémoire prend largement appui sur la réaffirmation constante de ce qui s'apparente à une conviction : connaître les violences et les tragédies du passé permettrait de construire au présent des sociétés pacifiées et tolérantes et de prévenir, ainsi, demain, la répétition du conflit violent. Toute politique publique prétend remplir une fonction simple (réduire les inégalités, lutter contre le chômage, éduquer les citoyens) et en tire sa légitimité. Les politiques de mémoire sont toutefois plus ambitieuses. Elles ont "le pire" pour horizon, en ce sens qu'elles prétendent éviter que la violence extrême ne se reproduise. Elles revendiquent, d'autre part, un effet direct sur le comportement des individus, tous les individus, et sur les relations entre eux. Lorsqu'on aspire à accroître la tolérance des sociétés démocratiques ou à rendre possible la coexistence entre ennemis au lendemain des guerres, on leur prête le pouvoir d'informer les esprits, de toucher les cœurs et de fabriquer du lien social. Cette conviction selon laquelle le rappel des passés violents prévient leur retour fait consensus au sein de la société française, des élites dirigeantes aux simples citoyens, de l'État aux collectivités locales. On la retrouve à l'identique dans d'autres pays, ainsi qu'au sein d'organisations internationales⁴⁷. »

À l'échelle nationale, européenne ou internationale, les politiques de mémoire sont ainsi investies d'un rôle majeur ; il ne s'agit pas uniquement de transmettre des savoirs historiques, mais d'éduquer à la citoyenneté et de diffuser des valeurs et des comportements qui varient suivant les époques et les discours qui accompagnent le récit du passé. Dans le contemporain, les dispositifs commémoratifs ou d'enseignement du passé ne visent plus prioritairement la création d'un sentiment national ou le développement du patriotisme, mais davantage l'éducation au vivre-ensemble, à la tolérance et à la paix, le tout dans un cadre transnational⁴⁸.

Dans le cas du crime contre les 86, et plus largement de la Shoah, le cadre mémoriel national semble dépassé, obsolète : il ne fait pas/plus sens. Le crime porte intrinsèquement une dimension européenne, qui tient tout à la fois aux identités des victimes

(originaires de Thessalonique, Vienne, Berlin, Amsterdam, Paris, Larvik ou encore Bruxelles), à leurs trajectoires avant et pendant la guerre, marquées par des déplacements, et au contexte historique des faits : celui de l'annexion, par le III^e Reich, d'une portion de territoire ballotté depuis des décennies entre France et Allemagne. Le destin des communautés juives après-guerre, disséminées sur plusieurs continents, redouble cette dimension transnationale des mémoires de la Shoah, fondamentalement diasporiques. Lors du séminaire de juin 2023, nous avons accueilli des étudiants venus d'Allemagne et de France et quinze descendants vivant sur plusieurs continents. Cette pluralité rendait indispensable la prise en compte de la diversité des cultures mémorielles en présence, et des spécificités de chacune – une diversité accentuée par la singularité de chaque mémoire familiale et personnelle.

Dans ce contexte, commémorer le crime contre les 86 revient à se souvenir ensemble, avec d'autres, non pas pour aplanir la mémoire, la réduire au plus petit dénominateur commun, mais au contraire, pour l'enrichir de pratiques et de points de vue variés et ainsi inscrire le souvenir dans un espace large, ouvert et résolument pluriel. De ce point de vue, la visite au cimetière israélite de Cronembourg au cours de laquelle deux descendants de Sara Bomberg récitèrent le *kaddish* avant que les membres de la famille Simon ne chantent une bénédiction issue de la tradition protestante constitua un moment de partage particulièrement mémorable.

Conclusion

Sans être formalisés en amont, ces trois motifs – celui de la mémoire incarnée, de la mémoire située et de la mémoire partagée – ont inspiré de façon diffuse l'organisation du séminaire qui s'est tenu en Alsace en juin 2023. Au-delà, ils nous paraissent caractériser les manières récentes de re-présenter, de commémorer et de transmettre les mémoires de la Shoah dans un moment critique, marqué par de nombreux défis et notamment par la disparition des derniers témoins de la Guerre. Si ces motifs éclairent les intentions à l'œuvre dans la mise en place de ce projet mémoriel et pédagogique, ils ne disent rien des expériences suscitées par ce séminaire pour ses participants. C'est pourquoi cet ouvrage a été pensé comme un ouvrage résolument polyphonique ; il rassemble

les impressions, témoignages, expériences des participants au séminaire, étudiants comme descendants des victimes et donne aussi une place à d'autres acteurs engagés dans la diffusion de la mémoire de ce crime, à différentes échelles. Il souhaite proposer un regard ouvert et pluriel sur le caractère vivant de la mémoire de ces disparus.



Pour la première fois dans l'histoire du mémorial, des personnalités politiques ont visité le bâtiment de la chambre à gaz le 27 avril 2015. Pour cet événement, le président français François Hollande (au centre) est apparu aux côtés de personnalités politiques européennes de premier plan (à sa droite, dans l'ordre) : Donald Tusk, président du Conseil européen, Laimdota Straujuma, Premier ministre letton (dont le pays assurait alors la présidence du Conseil de l'UE), Martin Schulz, président du Parlement européen, et Thorbjørn Jagland, secrétaire général du Conseil de l'Europe.



Plaque commémorative située à l'entrée principale de l'institut d'anatomie de l'université de Strasbourg inaugurée le 11 décembre 2005.

Les 86 assassinats perpétrés dans le cadre d'un projet « scientifique » comptent parmi les crimes les plus odieux à avoir été jugés dès 1946-1947 lors du procès des médecins de Nuremberg. En juin 1943, les anthropologues Bruno Beger et Hans Fleischhacker sélectionnent des détenus juifs au camp de concentration d'Auschwitz. Ces derniers sont ensuite déportés au camp de concentration de Natzweiler-Struthof où ils sont assassinés par le chef du camp, Josef Kramer, dans une chambre à gaz improvisée. Des soldats SS transportent les corps à l'institut d'anatomie de la *Reichsuniversität Straßburg*. Les employés de l'institut procèdent à la conservation de ces corps qui doivent être transformés en squelettes à une date ultérieure pour enrichir la collection de l'institut du point de vue de la biologie raciale. Quelles sont les prémices de ce crime scientifique ? Comment s'est-il déroulé ? Que sont devenus les corps ? Et d'ailleurs, qui étaient les victimes⁴⁹ ?

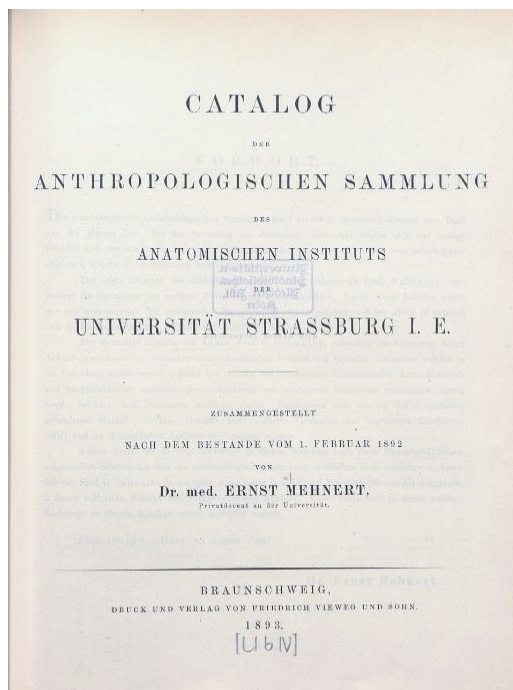
Des meurtres pour enrichir la collection d'un institut

En juin 1943, Bruno Beger et Hans Fleischhacker se donnent rendez-vous au camp de concentration d'Auschwitz pour procéder à des mesures anthropologiques sur les détenus. Les deux hommes font partie de la SS et sont missionnés par l'*Ahnenerbe*, son organisation scientifique. Depuis avril 1942, cette organisation vouée à la recherche dépend de l'état-major personnel du chef de la SS, Heinrich Himmler. Elle soutient des recherches archéologiques, anthropologiques et historiques et participe au vol systématique d'œuvres d'art, ainsi qu'à des expérimentations humaines. Les universités de Munich et de Strasbourg, entre autres, font partie des têtes de pont de l'*Ahnenerbe*.

Le professeur d'anatomie August Hirt est en poste à la *Reichsuniversität Straßburg*, en Alsace annexée. Il mène des recherches sur des sujets utiles à l'effort de guerre pour le compte de l'*Ahnenerbe*, et c'est dans ce cadre qu'il effectue des expérimentations humaines au camp de concentration de Natzweiler-Struthof. Comme il l'explique dans une lettre écrite à Tübingen en janvier 1945, l'intention de A. Hirt est de compléter, « sur la base de principes modernes », la collection de crânes de Schwalbe conservée à l'université de Strasbourg depuis le XIX^e siècle. Les « principes modernes » de l'époque incluent l'affirmation des idéologues nazis selon laquelle les Juifs constitueraient une race à part, d'où la nécessité d'agrandir la collection anatomique de Strasbourg en y ajoutant des crânes de personnes juives. Dès le départ, Hirt prévoit de s'en procurer par des moyens criminels. Le projet originel, conçu au printemps 1942, est modifié sous l'influence de l'*Ahnenerbe*. C'est ainsi qu'est planifiée la constitution d'une collection de squelettes juifs. Contrairement à ce qui était prévu au départ, les victimes ne doivent plus être choisies parmi des prisonniers de guerre soviétiques, mais parmi les détenus d'Auschwitz. Cependant, la mise en œuvre de ce plan doit être temporairement reportée à cause d'une épidémie de typhus qui se déclare dans le camp de concentration. Le 28 avril 1943, Adolf Eichmann informe le directeur général de l'*Ahnenerbe*, Wolfram Sievers, que, d'après le *Judenreferat* du *Reichssicherheitshauptamt* (service des affaires juives du bureau de la sécurité du *Reich*), « du matériel particulièrement approprié » est disponible à Auschwitz et

que « le moment serait particulièrement favorable pour procéder à ces examens. »

Depuis janvier 1943, l'*Ahnenerbe* gère à l'université de Munich un centre d'enseignement et de recherche sur l'Asie centrale et les expéditions connu sous le nom de *Sven-Hedin-Institut*. À l'origine, il sert exclusivement à l'analyse et au bilan de l'expédition au Tibet de 1938-1939. Le directeur de l'institut, qui a le grade de *Hauptsturmführer* au sein de la SS et a dirigé l'expédition en question, est le zoologiste Ernst Schäfer. Son adjoint, l'anthropologue Bruno Beger, a pris part à la même expédition. À l'institut, il continue à travailler sur des questions d'anthropologie raciale relatives à de prétendus « types raciaux d'Asie centrale » et à leurs « chaînons manquants ». C'est à lui que Wolfram Sievers, le directeur de l'*Ahnenerbe*, confie la mission de sélectionner 150 Juifs à Auschwitz et de procéder sur eux à des mesures anthropologiques en prévision de la collection de Hirt. Selon l'usage, cette mission porte le nom de la personne à qui elle est confiée : *Auftrag Beger* (« Mission Beger »).



Comme beaucoup d'autres universités allemandes à l'époque wilhelminienne, l'institut d'anatomie de l'université du Reich de Strasbourg possédait une collection anthropologique dont les fonds ont été publiés dans un catalogue en 1893 (publié par Vieweg et Sohn, Braunschweig). À l'époque, le directeur de l'institut était le professeur Gustav Schwalbe.



August Hirt
(1898-1945)



Wolfram Sievers
(1905-1948)



Bruno Beger
(1911-2009)



Hans Fleischhacker
(1912-1992)



Josef Kramer
(1906-1945)

En mai 1943, W. Sievers commence à constituer une équipe d'anthropologues qui doit compter à l'origine, outre Bruno Beger, Hans Endres (Tübingen), Hans Fleischhacker (Tübingen) et Heinrich Rübel. Mais l'*Unterscharführer*-SS Endres et le *Hauptsturmführer*-SS Rübel ne sont pas disponibles. Pour la « mission Beger », il reste donc le *Hauptsturmführer*-SS Bruno Beger et l'*Obersturmführer*-SS Hans Fleischhacker auxquels s'adjoint le préparateur Willi Gabel de Munich, qui est détaché pour réaliser des « moulages d'habitants d'Asie centrale ».

Les nationaux-socialistes définissant les Juifs comme une race distincte, ils veulent mettre en évidence des caractéristiques leur permettant de justifier ces affirmations. À Vienne, des anthropologues profitent de la destruction de cimetières juifs pour déterrer des squelettes et les transporter dans leurs instituts. Quand c'est possible, ils associent les indications portées sur les pierres tombales à d'autres informations à leur disposition. Dès 1939,

le département d'anthropologie du musée d'Histoire naturelle de Vienne se vante de posséder 22 crânes de personnes juives, ce qui constitue la plus grande collection de crânes juifs du *Reich* à l'époque. Cependant, il s'agit là uniquement de crânes historiques. Personne n'a été assassiné à cet effet. La méthode consistant à déterrer des cadavres pour alimenter des collections anatomiques et anthropologiques n'est pas neuve. Des pratiques similaires ont récemment été attestées dans des contextes coloniaux.

Le 8 novembre 1937, une exposition de propagande de 3 500 mètres carrés intitulée « Le Juif éternel » et préparée entre autres par des anthropologues s'ouvre à la bibliothèque du *Deutscher Museum* (Musée allemand) de Munich. Plus de 400 000 personnes la visitent en seulement deux mois. Des moulages de têtes de Juifs présentées comme « typiques » font partie des objets exposés. L'un de ces moulages a été réalisé sur Werner Scholem, un communiste juif emprisonné en février 1937 à Dachau où des anthropologues ont pris l'empreinte de son visage.

À Vienne, l'exposition reçoit également 350 000 visiteurs. Elle est suivie en septembre 1939 d'une autre exposition préparée par des anthropologues viennois et intitulée : « L'aspect physique et mental des Juifs. » Le commissaire de l'exposition, Josef Wastl, veut prouver, selon ses propres termes, que les Juifs « se différencie[nt] fortement de la population allemande, tant sur le plan physique que sur le plan intellectuel et spirituel⁵⁰ ». Pour son exposition, J. Wastl utilise également des portraits d'identité qu'il s'est procurés auprès de la direction de la police viennoise.

À la fin des années 1990, des employés du musée d'Histoire naturelle de Vienne trouvent dans les réserves plusieurs centaines de masques moulés sur sujet vivant, ainsi que des formulaires d'examen anthropologique de personnes juives remplis par l'anthropologue Wastl et sa « commission historique ». C'est entre autres dans ce but que ces personnes avaient été retenues dans le stade de Vienne à l'automne 1939, avant d'être déportées au camp de concentration de Buchenwald. Sur le plan méthodologique, J. Wastl peut, lui aussi, se référer à des modèles. Son prédécesseur, le professeur Rudolf Pösch, dont il a suivi les cours à l'université, avait procédé à des examens anthropologiques en 1915, essentiellement sur des prisonniers de guerre russes, avec le soutien du ministère de la Guerre autrichien.

Par ailleurs, nous disposons de la correspondance de Josef Wastl avec le préparateur en chef de l'institut d'anatomie de la *Reichsuniversität Posen* (Poznań, en Pologne). Cet homme produisait des préparations sur commande à partir du corps de victimes des camps de concentration transportés au crématorium local pour y être incinérés. Le 4 mars 1942, il écrit à J. Wastl, qui se trouve à Vienne : « Je peux vous proposer des crânes juifs M./ 20 – 50 ans [...] avec indication de l'âge et du lieu de naissance exacts au prix de RM 25.-. [...] Je peux également vous fournir, en plus des crânes juifs, les masques mortuaires en plâtre des individus concernés au prix de RM 15.-. Je pourrais aussi vous confectionner des bustes en plâtre de Juifs de l'Est particulièrement typiques, de sorte que l'on puisse voir la forme de la tête et les oreilles, qui sont souvent assez singulières. Le prix de ces bustes se situerait entre 30.- et 35.- RM⁵¹. » Deux jours plus tard, la commande était passée et le montant de la facture comptabilisé au poste : « Entretien et agrandissement des collections⁵². »

C'est dans ce contexte qu'il faut considérer le projet de collection de squelettes juifs de la *Reichsuniversität Straßburg*. Elle doit venir compléter les collections qui datent de la fin du XVII^e siècle et sont installées dans plusieurs salles du bâtiment construit au début des années 1870 pour héberger l'institut d'anatomie. (Les médecins strasbourgeois mentionnent explicitement un Musée anatomique depuis le début du XIX^e siècle.) C'est d'ailleurs exactement dans ces termes que l'assistant-anatomiste Henri Henrypierre a rapporté les faits après la guerre. Comme dans d'autres universités allemandes, l'une des salles abritait une collection anthropologique.

Dans la semaine qui précède la Pentecôte 1943, les scientifiques désignés pour la « mission Beger » arrivent à Auschwitz les uns après les autres : Wilhelm Gabel le 6 juin 1943, Bruno Beger le 7 et Hans Fleischhacker le 11, c'est-à-dire trois jours après avoir obtenu son habilitation à diriger des recherches à l'université de Tübingen. Dans le camp principal d'Auschwitz qui, à l'exception du bloc 10, est un camp d'hommes, ces spécialistes de l'étude des races s'installent dans une salle de travail de l'infirmerie, dans le bloc 28.

Le bloc 10, où plusieurs médecins ont effectué des expérimentations humaines, et le bloc 21 sont très proches l'un de

l'autre. Les deux anthropologues sélectionnent des femmes juives au bloc 10, et des hommes juifs au bloc 21. Ils mettent en œuvre tout leur protocole anthropologique sur ces personnes. Après la guerre, Fleischhacker a tenu les propos suivants : « Ces examens comprenaient des mesures de la tête et du visage, d'importantes mesures corporelles, telles que la taille et l'envergure, etc., mais aussi la détermination de la couleur de la peau, des cheveux et des yeux au moyen de nuanciers, ainsi que la détermination de nombreuses caractéristiques morphologiques, telles que la forme de la tête, du front, de l'occiput, du nez, de la bouche, de l'oreille, etc. » Il a ajouté qu'il avait également pris des photographies et tourné des films parce que « la photographie anthropologique exacte l'intéress[ait] particulièrement ».

La commission interrompt prématurément ses mesures, apparemment par crainte d'une infection par le typhus. Le séjour des anthropologues n'a duré que quelques jours. Après leur départ, 29 femmes et 60 hommes sont placés en quarantaine en attendant d'être transférés. Le 30 juillet, ils quittent Auschwitz dans un wagon de chemin de fer en direction de l'Alsace. Ils arrivent en gare de Rothau le 2 août 1943. Le même jour, ce sont 29 femmes juives et 57 hommes juifs qui franchissent la porte du camp de concentration de Natzweiler-Struthof. Ces chiffres précis sont consignés dans des documents d'époque qui sont parvenus jusqu'à nous. On ignore ce que sont devenus les trois autres hommes qui ont subi une analyse sanguine à Auschwitz. Ils s'appelaient Hans Israelski, Erich Markt et Günter Stamm.

Peu avant l'arrivée de ces 86 hommes et femmes en Alsace, August Hirt ordonne au chef du camp, Joseph Kramer, « que ces personnes soient tuées avec des gaz mortels dans la chambre à gaz du camp de Natzweiler-Struthof, puis que leurs corps soient amenés à l'institut d'anatomie pour qu'il puisse en disposer⁵³ ». Tel est le témoignage que J. Kramer a donné ultérieurement devant le tribunal. La chambre à gaz se trouvait à l'extérieur du camp, dans un bâtiment annexe de l'hôtel de tourisme appelé *Struthof*. Il s'agissait probablement d'une ancienne chambre froide. Elle avait déjà été détournée pour y effectuer des expérimentations aux gaz toxiques sur des détenus et avait été spécialement adaptée pour y commettre ces meurtres.

Le mercredi 11 août 1943, à 21 heures, des soldats SS amènent les quinze premiers détenus venus d'Auschwitz à la chambre à gaz. Il s'agit uniquement de femmes. La pièce fait 2,40 mètres de large, 3,60 mètres de profondeur et 2,60 mètres de haut. Kramer a donné des détails à ce sujet lors de deux interrogatoires. « Avec l'aide de quelques SS, j'ai complètement déshabillé [les 15 femmes] et les ai poussées dans la chambre à gaz. [...] une fois la porte fermée, elles ont commencé à hurler. »

Puis il envoie de l'eau par un tuyau attaché en haut à droite d'un regard qui donne dans la petite pièce. À l'intérieur, cette eau coule goutte à goutte dans un trou scellé par une grille qui contient une poignée de cyanure de calcium. L'effet mortel est immédiat. Le témoignage de J. Kramer se poursuit : « J'ai éclairé l'intérieur de la pièce [...] et observé ce qui se passait [...] par le regard. J'ai vu ces femmes respirer pendant encore une demi-minute environ avant qu'elles ne tombent par terre. Après avoir démarré la ventilation à l'intérieur de la cheminée, j'ai ouvert les portes. J'ai trouvé les femmes au sol, sans vie⁵⁴. »

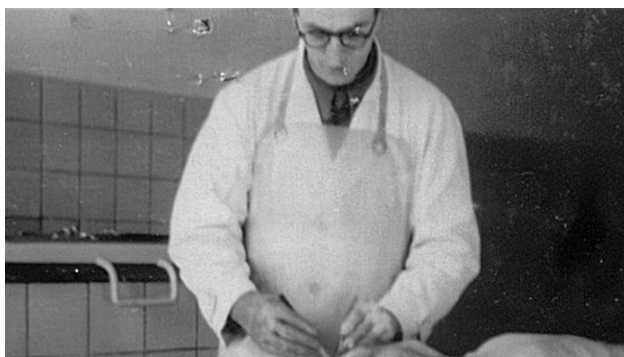
Ayant répété la même procédure au cours de trois autres soirées, J. Kramer finalise l'assassinat de ces 86 personnes le 18 août 1943. Des SS transportent les corps à l'institut d'anatomie de la *Reichsuniversität Straßburg*. Les assistants de A. Hirt procèdent à leur conservation dans des cuves au sous-sol. En l'absence de dispositif de macération, Hirt reporte le montage des squelettes à l'après-guerre.

Juste avant la libération de Strasbourg, le 23 novembre 1944, Hirt fait détruire les corps sur ordre de Berlin – mais cette opération ne peut pas être entièrement menée à bien par manque de temps. Les libérateurs trouvent au sous-sol du bâtiment d'anatomie 17 corps entiers et 69 autres corps décapités et coupés en quatre. Les têtes manquantes ont été incinérées au crématorium municipal. Après les autopsies pratiquées par des médecins légistes français en juillet 1945, les corps complets sont enterrés au cimetière israélite de Strasbourg-Cronenbourg en octobre de la même année, et les morceaux de corps au cimetière municipal de la Robertsau. Ce n'est qu'en septembre 1951 que ces derniers sont transférés dans la fosse commune de Cronenbourg. Une stèle commémorative y est érigée quatre ans plus tard, jour pour jour.

À ce moment-là, on ignore le nom des personnes décédées. Il est donc impossible de les faire graver sur la pierre. Henri Henrypierre, l'employé alsacien de l'institut d'anatomie qui avait réceptionné les corps, avait remarqué des numéros sur leur avant-bras gauche. Il les avait inscrits sur le registre des corps et recopiés en secret peu avant la libération de Strasbourg. Il en a parlé à plusieurs reprises lors de ses auditions de témoin d'après-guerre, notamment au tribunal militaire de Nuremberg. Les médecins légistes ont également relevé ces numéros sur treize des dix-sept corps complets et sur trois morceaux de corps, mais ils n'ont pas plus réussi à les interpréter qu'Henrypierre. Quand on a su que ces numéros provenaient du camp de concentration d'Auschwitz, il a encore fallu attendre jusqu'en 1970 pour pouvoir identifier au moins l'une des 86 victimes : Max Menachem Taffel. Le numéro est visible sur une photo prise lors des examens médico-légaux.

M. Taffel a été identifié par Hermann Langbein, président du Comité international d'Auschwitz, avec l'aide du Service international de recherche de Bad Arolsen. Hermann Langbein est le premier à qui j'ai annoncé par courrier, le 14 janvier 1995, que j'étais déterminé à identifier les 85 autres victimes de l'*Ahnenerbe*. Après plusieurs années de recherche, j'ai pu lire, publiquement et pour la première fois, les 86 noms, lors d'un colloque public du Cercle Menachem Taffel, le 21 octobre 2003 à Strasbourg. Le 5 décembre 2005, une stèle commémorative portant ces 86 noms a été dévoilée sur leur tombe lors d'une grande cérémonie au cimetière juif de Cronenbourg.

Depuis que j'ai trouvé les matricules de camp de concentration de ces 86 hommes et femmes et que j'ai pu les identifier, je consacre toutes mes recherches à la reconstitution de leurs biographies respectives et à leur mémoire au sein de leurs familles.



Henri Henrypierre (1905-1982) à la table de dissection de l'institut d'anatomie de la *Reichsuniversität Straßburg*.

FEMMES :

43357-45242- 42329
42619641937-42145
38790-41547-42670
42571-42600-42685
42617-42658-38774
45177-44056-32801
39339-38976-39333
39358-45263-
40436-41670-41377
41545/3167 -40939
11846-

HOMMES :

111846 - 98869-97927-119801
119818- 119804-119927-116496
119537-119859-109469-119874
119964-119891-117245-119980
119872-101089-104744-119859
105757-119803-107801-119858
105737-117295-99573 -119970
10097119974 -105527-119963
103648-115218-107933-115983
105894-98991 -105786-116126
79238 -119853-104058-105611
119628-117045-109671-105703
104852-107969-107796-106569
105838-100614-106894-105598
104423-

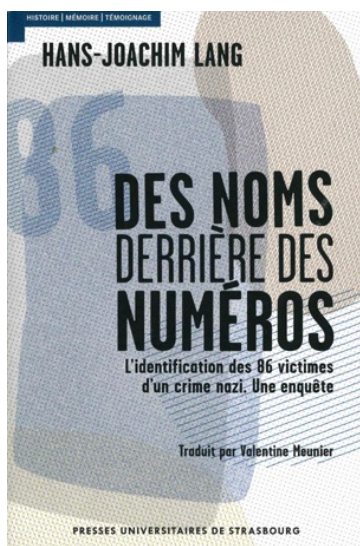
Extrait du rapport du *Bureau de Sécurité militaire Strasbourg*.



La photographie du bras (et torse) a été prise peu après la découverte, à la morgue de l'institut d'anatomie de la *Reichsuniversität Straßburg*. En 1970, Hermann Langbein, président du Comité international d'Auschwitz, a pu déchiffrer le numéro de camp de concentration 107969 figurant sur la photographie. Avec le soutien des archives d'Arolsen, il a découvert qu'il s'agissait du numéro attribué à Menachem Taffel de Berlin. Taffel est ainsi devenue la première – et jusqu'en 2003, la seule – des 86 victimes à être identifiée par son nom.



Page de titre de la première édition de *Die Namen der Nummern*, publiée par Hoffmann und Campe en 2004.



Page de titre de la traduction française de 2018 publiée par les Presses universitaires de Strasbourg.



Site internet : die-namen-der-nummern.de

Robert Steegmann est historien et président du conseil scientifique du Centre européen du Résistant déporté depuis 2017. Entre le début des années 1990 et 2003, il a préparé la première thèse d'histoire contemporaine au sujet du KL Natzweiler. Il a conçu en grande partie l'exposition de la baraque-musée au moment de l'ouverture du CERD et il continue à constituer une base de données des noms et des biographies de près de 50 000 détenus du KL Natzweiler. L'entretien qui suit a été réalisé en décembre 2024 par Jeanne Teboul et Christian Bonah.

Entretien avec Robert Steegmann

Pourriez-vous vous présenter et présenter votre parcours ?

Je m'appelle Robert Steegmann, je suis historien et professeur d'histoire, c'est-à-dire transmetteur. Mon parcours est assez simple. J'ai fait mes études d'histoire à la faculté de Strasbourg, à partir du début des années 1970, puis j'ai gravi tous les échelons de l'éducation nationale. J'ai enseigné un petit peu en primaire, en collège, en lycée, dans les classes préparatoires et comme chargé de cours à l'université. Ma maîtrise portait sur les étudiants en médecine au XVIII^e siècle à Strasbourg. Ensuite, j'ai passé le CAPES, l'agrégation et j'ai soutenu mon doctorat dans l'université qui m'avait formé.

*Comment êtes-vous passé du sujet de votre maîtrise à celui de votre doctorat, intitulé *Le KL Natzweiler et ses kommandos : 1941-1945* ?*

C'est lié au hasard des rencontres. J'étais moderniste au départ, spécialisé dans le XVII^e et le XVIII^e siècle. Je travaillais beaucoup avec le doyen Livet [Georges Livet, spécialiste de l'histoire moderne de l'Alsace et doyen de la faculté des lettres]. Parallèlement, je connaissais bien Pierre Ayçoberry [historien spécialiste de l'Allemagne contemporaine et du national-socialisme] qui m'a débauché ! Il m'a proposé de travailler sur le KL Natzweiler et m'a clairement dit : « Je cherche un kamikaze », je lui ai dit : « Je crois que vous l'avez trouvé ! ». Je suis donc passé de moderniste à contemporaniste au début des années 1990.

Comment vous êtes-vous engagé dans cette thèse ? À partir de quoi et comment avez-vous travaillé ?

À partir de cette proposition, d'abord, qui a suscité un intérêt de ma part. À partir de là, il fallait bâtir sur rien. Dans les années 1990, il y avait très peu de choses écrites sur les camps de concentration ; il fallait tout construire, tout rechercher. Je me suis engagé intensément, même si j'enseignais en classes préparatoires au lycée des Pontonniers [puis à Fustel de Coulanges] en parallèle. À cette époque, les recherches n'étaient pas informatisées. Il n'y avait pas d'accès libre aux archives qui m'intéressaient. Il fallait donc

d'abord savoir où étaient les fonds, tisser des réseaux, demander des dérogations, aller sur place, en France comme en Allemagne ; c'était très compliqué. C'étaient surtout les archives allemandes qui m'intéressaient, mais j'ai brassé beaucoup d'archives sur pratiquement tous les camps. Et je me suis aperçu qu'il y avait proportionnellement beaucoup d'archives pour Natzweiler, par rapport à d'autres camps. C'est à la fois une chance et une montagne. Grâce à des réseaux, j'ai pu faire venir des archives de Moscou, de Norvège, des fonds néerlandais, belges et luxembourgeois également. Tout cela s'est fait pendant au moins dix ans et j'ai continué. Je n'ai toujours pas fini, et je ne terminerai jamais.

Au départ donc, vous n'aviez pas précisé votre objet de recherche ? La thèse portait sur le camp dans son ensemble ? Quelle était votre approche ?

Il y avait très peu de recherches sur les camps en France. Michel Fabréguet avait soutenu sa thèse sur Mauthausen avant moi [en 1990 : *Dépérir et travailler : production et extermination à l'intérieur du camp de concentration de Mauthausen : 1938-1945*] et c'est à peu près tout⁵⁵. Il y avait des travaux allemands, mais c'était toujours la même chose : le camp était mis au premier plan et on oubliait que, dans le camp, il y avait des hommes. C'est peut-être ma déformation de moderniste et l'apport de Marc Bloch à l'Histoire : je voulais mettre les hommes au milieu, en évidence. Parce que le camp est une structure qui se répète d'un endroit à un autre. Les hommes en revanche, eux, sont particuliers. Et ce qui m'intéressait, c'était de comprendre qui ils étaient. Le principal sujet, ce sont les hommes, pas le camp. Donc dès que je trouvais quelque chose sur un détenu, je le reportais dans ma base de données, qui s'est amplifiée. J'en ai fait une première version pour ma thèse, puis une deuxième, suivie d'une troisième et j'en suis maintenant à la quatrième qui – je l'espère – sera la dernière. Elle comporte près de 50 000 individus et je peux retracer le parcours de tous ces hommes depuis leur arrestation, les camps par lesquels ils sont passés, les fonctions qu'ils ont occupées... J'ai même l'adresse où ils habitaient.

J'ai toujours pensé qu'on n'avait pas le droit de mourir plusieurs fois. Beaucoup de détenus sont morts trois fois. La première mort, c'est de ne plus avoir de nom ; la deuxième, c'est

celle du matricule dans le camp ; la troisième, c'est lorsque l'on a la chance de revenir et que l'on n'est pas reconnu. Je me suis toujours demandé : « Pourquoi on n'en parle pas ? » et c'est tout à fait à propos pour le crime contre les 86. C'est une histoire de silence.

Vous évoquez les 86 victimes du professeur Hirt. Comment avez-vous abordé ce crime et plus largement la question des expérimentations médicales dans vos recherches ?

Ce n'était pas l'objet principal de mon travail. J'avais trouvé la liste des numéros matricules [des 86] à Ludwigsburg, je l'ai publiée⁵⁶ – il y avait d'ailleurs des erreurs dans cette liste –, mais je n'en ai rien fait. Ce n'était pas mon travail. C'est Hans-Joachim Lang, que je ne connaissais pas, qui est allé chercher les numéros matricules ailleurs, concomitamment. C'est une bonne chose. Cela a relancé l'intérêt pour le Struthof, même s'il ne faudrait pas réduire le camp à ce crime. Les autres détenus méritent également d'exister ; ils ont souffert autant que tout le monde, même s'ils n'ont pas eu la même fin tragique.

Comment la thèse a-t-elle été reçue ? Puisque c'était un sujet très neuf à cette époque...

J'ai soutenu le 13 décembre 2003 et j'ai été surpris de la bonne réception de la thèse. Il y avait des journalistes dans la salle et il y a eu quelques articles dans les DNA, un article dans *Le Monde* aussi à l'époque. Ensuite, il y a eu l'ouvrage, des conférences... J'ai toujours été un peu seul sur ce sujet. Maintenant, des chercheurs s'intéressent à ce sujet-là et c'est une très bonne chose.

Parallèlement à vos travaux de recherche et d'enseignement, vous êtes Président du conseil scientifique du Centre européen du résistant déporté. Comment en êtes-vous venu à présider ce conseil et en quoi consiste votre mission ?

Cela m'a été proposé il y a sept ou huit ans, à l'époque où Frédérique Neau-Dufour dirigeait le CERD et j'ai accepté avec plaisir. Il y a plusieurs façons de concevoir cette fonction. Pour ma part, j'aime être sollicité et m'engager. Depuis des années, je pense par exemple qu'il faudrait refaire la baraque-musée du Struthof. Je le dis d'autant plus volontiers que c'est en grande partie moi

qui l'ai conçue, au départ, avec Valérie Drechsler [la première directrice du CERD de 2005 à 2011]. Mais à mon avis, le musée ne correspond plus aux attentes des visiteurs. Il faudrait repenser la muséographie, la manière de présenter les contenus. J'ai participé à la création du musée de la Résistance et de la Déportation de Besançon récemment et nous avons par exemple réussi à faire quelque chose que j'ai toujours voulu faire : une carte évolutive du système concentrationnaire. Année après année, on voit les camps s'installer, apparaître, disparaître... C'est un travail colossal, mais le résultat est passionnant.

Nous n'avons pas encore évoqué la chambre à gaz, dont la muséographie a été refaite récemment, pour rouvrir au public en 2022. Quelle est la place de ce lieu dans l'histoire et l'historiographie du camp ?

Dans l'historiographie du camp, la chambre à gaz est souvent oubliée. Il faut reconnaître que la chambre à gaz n'a pas une place centrale dans l'histoire du camp, mais c'est un élément important et caractéristique qui fait de Natzweiler un camp à part dans le système concentrationnaire. En réalité, la chambre à gaz est une greffe sur le camp. Dire cela est compliqué, car on risque de se le faire reprocher, comme si on niait la réalité. Les gens peuvent mal percevoir le fait que l'on ne mette pas en évidence la chambre à gaz. Mais le camp n'a pas été bâti pour cela. Ce n'est pas simple de faire comprendre que Natzweiler n'est pas un camp d'extermination : c'est un camp de concentration avec une chambre à gaz. J'insiste toujours sur ces deux éléments, car il faut aborder les deux.

Cela faisait longtemps qu'on évoquait le projet de refaire la muséographie de la chambre à gaz. Durant des années, je me suis indigné que ce lieu ne soit pas ouvert à la visite. Je comprends qu'il y ait des questions de sécurité, mais j'ai toujours insisté sur l'importance de le faire visiter. Raphaël Toledano a été chargé de refaire la muséographie, il était le plus apte à le faire. Il y a malheureusement eu une somme de maladresses qui n'ont pas pu être évitées. Pour moi, c'est une déception, on aurait pu faire autrement.

J'ai découvert la nouvelle muséographie le jour de l'inauguration [en novembre 2022]. J'avais lu les textes en amont, mais je n'avais pas vu la muséographie et je pense que certaines

choses pourraient être repensées, pour mettre les contenus et les textes mieux en valeur...

Vous savez peut-être que les familles des 86 victimes ont visité la chambre à gaz et émis certaines critiques à l'égard de sa muséographie. Comment ces critiques peuvent-elles être prises en compte d'après vous ?

Je pense pour ma part qu'ils ont un droit. C'est un avis qui mérite, qui exige même, d'être pris en considération. Je pense qu'il y aurait vraiment des choses à repenser. Le bâtiment de la chambre à gaz est très étroit. Il n'est pas fait pour les visites nombreuses. Je m'en suis notamment aperçu lors d'une visite dans le cadre de la conférence des doyens. Il y avait une soixantaine de visiteurs, et c'était très compliqué de faire visiter. On pourrait envisager d'utiliser l'auberge en face, pour faire une exposition sur la chambre à gaz et les liens avec la faculté de médecine, par exemple. Ce serait à repenser, les idées ne manquent pas.

La question de l'identité des personnes assassinées dépasse celle de leur nom et prénom. Pour Hans-Joachim Lang il s'agit de s'intéresser aux personnes elles-mêmes et de mettre l'accent sur leur vie dans leur diversité. C'est une enquête ardue, mais qui en vaut la peine et qui va bien au-delà des circonstances du crime.

Les 86 personnes assassinées et leurs familles

Dès le début de mes recherches, j'ai également correspondu avec Freddy Raphaël. À cette époque, F. Raphaël était professeur de sociologie à l'université Marc Bloch de Strasbourg. Il était fréquemment invité par le *Ludwig-Uhland-Institut für Empirische Kulturwissenschaft* de Tübingen. Lorsque je lui ai parlé de mon souhait d'identifier les 86 victimes d'un crime initié par le professeur d'anatomie August Hirt, il m'a donné une réponse pleine d'empathie : « Pouvoir donner un nom à quelqu'un, commémorer son existence est un devoir sacré⁵⁷. »

Non seulement August Hirt est responsable de la mort de 86 personnes, mais il a également voulu empêcher que quiconque ne puisse jamais reconstruire leur identité. Lorsque ces femmes et ces hommes sont arrivés à Auschwitz dans des wagons à bestiaux, les SS du camp ont franchi une étape supplémentaire dans leur déshumanisation en les dépossédant de leur nom et en leur tatouant des numéros sur l'avant-bras. Leur route ultime vers Natzweiler-Struthof ne devait pas laisser de trace. En effet, il n'était pas prévu qu'ils soient enregistrés sur le registre du camp avant d'être assassinés⁵⁸. Après avoir réceptionné les corps à l'institut d'anatomie de Strasbourg, et en l'absence des documents d'accompagnement habituels, l'assistant d'anatomie Henri Henrypierre a inscrit non pas des noms, mais des numéros sur le registre des corps. Il ignorait qu'il s'agissait de matricules du camp de concentration d'Auschwitz⁵⁹. Le plan de Hirt qui consistait à préparer des squelettes à partir de ces corps pour enrichir la collection anthropologique de l'institut n'a pas pu être mené à bien parce que la guerre a empêché la livraison du dispositif de macération nécessaire⁶⁰.

Les corps ont été stockés dans des cuves pendant plus d'un an avant que Hirt n'ordonne qu'on les rende méconnaissables et qu'on les incinère au crématorium municipal. Cependant, lorsque les Alliés sont arrivés à Strasbourg (plus rapidement que Hirt ne l'avait imaginé), les corps, bien qu'ils ne fussent plus intacts, se trouvaient encore au sous-sol de l'institut d'anatomie. Depuis leurs funérailles, ils reposaient, anonymes, dans une fosse commune du cimetière juif de Strasbourg-Cronenbourg.

En réalité, ces personnes ont bel et bien disparu de la mémoire collective pendant de nombreuses décennies. Jusqu'à une époque très récente, nul n'avait apparemment eu l'idée d'étudier de façon systématique les documents qui subsistent afin d'identifier les victimes enterrées au cimetière juif de Strasbourg. Il y a toutefois une exception : le Cercle Menachem Taffel, fondé à Strasbourg en 1997. Créé en souvenir du procès médical de Nuremberg, qui avait pris fin 50 ans plus tôt et qui avait également pris en compte la collection de crânes projetée à la *Reichsuniversität Straßburg*, ce Cercle a pris le nom de la seule victime identifiée jusque-là et a concentré son travail de mémoire sur les victimes de ce crime. Une action au service de la dignité humaine.

Le Cercle n'avait pas connaissance des recherches que j'avais commencées deux ans auparavant, car, contrairement aux militants de Strasbourg qui ont d'emblée fait part de leurs préoccupations au grand public, mes travaux sont restés discrets. Au départ, je n'ai impliqué que Hermann Langbein, le secrétaire viennois du Comité international d'Auschwitz, qui avait identifié Menachem Taffel avec le soutien des Archives Arolsen. Je voulais poursuivre son travail.

Après des recherches approfondies, j'ai pu identifier ces 86 femmes et hommes, exactement 60 ans après leur assassinat dans le camp de concentration de Natzweiler-Struthof. Il n'y a nul endroit au monde autre que Strasbourg où j'aurais voulu annoncer publiquement le résultat de ce travail. Le Cercle Menachem Taffel m'a permis de le faire le 21 septembre 2003 au Pavillon Joséphine, le bâtiment principal du parc de l'Orangerie à Strasbourg. Comme je commençais à lire le nom de ces 86 personnes à la fin de ma conférence, les auditeurs se sont levés pour honorer leur mémoire.

Mais à quoi peuvent bien servir des noms isolés ? Même si vous savez d'où ces 29 femmes et 57 hommes ont été déportés avant d'arriver à Auschwitz, il est impossible de retrouver instantanément la personne correspondant à chaque nom. À certains endroits, les documents ont disparu tandis qu'ailleurs, plusieurs personnes portent le même nom. J'ai rencontré encore bien d'autres obstacles. Par exemple, onze hommes du nom d'Alberto Saltiel ont été déportés de Thessalonique vers Auschwitz⁶¹. Qui était celui que je cherchais ? Seules des informations supplémentaires, telles que les

dates et lieux de naissance, et éventuellement d'autres données sur les familles des victimes, ont permis – et permettent encore – d'avoir des certitudes⁶².

Les 86 Juifs et Juives assassinées

Nom, prénom

Date de naissance

Lieu de naissance

Lieu de déportation

Date d'arrivée à Auschwitz

Date de décès

	Akouni, David 00.00.1895 Thessalonique (Grèce) Thessalonique 04.05.1943 16.08.1943	Alaluf, Bella 00.00.1923 Thessalonique (Grèce) Thessalonique 20.03.1943 11.08.1943
Albert, Israel ? Grèce* Thessalonique 04.05.1943 16.08.1943	Amar, Elvira 00.00.1915 Thessalonique (Grèce) Thessalonique 17.04.1943 11.08.1943	Amar, Emma 04.06.1925 Thessalonique (Grèce) Thessalonique 28.04.1943 13.08.1943
Arnades, Palomba 00.00.1923 Thessalonique (Grèce) Thessalonique 17.04.1943 13.08.1943	Aron, Aron ? Grèce* Thessalonique 04.05.1943 16.08.1943	Aruch, Nety 00.00.1919 Thessalonique (Grèce) Thessalonique 17.04.1943 11.08.1943
Ascher, Martin 04.05.1910 Berlin (Allemagne) Berlin 02.03.1943 16.08.1943	Asser, Esra ? Grèce* Thessalonique 04.05.1943 16.08.1943	Attas, Allegra 00.00.1923 Thessalonique (Grèce) Thessalonique 24.03.1943 13.08.1943
Bahar, Nissim (Buchar, Nisin) 00.00.1893 Istanbul (Turquie) Thessalonique 13.04.1943 18.08.1943	Barouh, Ernestine (Baruch, Ernestine) 00.00.1918 Thessalonique (Grèce) Thessalonique 13.04.1943 13.08.1943	Basch, Joachim 03.12.1922 Swinemünde (Allemagne) (Świnoujście [Pologne]) Berlin 13.03.1943 18.08.1943

Behrendt, Joachim

09.12.1922
 Bischofswerder (Allemagne)
 (Biskupiec [Pologne])
 Berlin
 04.03.1943
 18.08.1943

Benjamin, Günter

20.12.1919
 Berlin (Allemagne)
 Berlin
 03.03.1943
 18.08.1943

Beracha, Allegre

00.00.1922
 Thessalonique (Grèce)
 Thessalonique
 17.04.1943
 13.08.1943

Bezsmiertny, Kalman

?
 Pologne
 Bialystok
 07.02.1943
 18.08.1943

Bluosilio, Samuel

12.02.1902
 Thessalonique (Grèce)
 Thessalonique
 22.04.1943
 16.08.1943

Bober, Harri Samuel

29.06.1922
 Berlin (Allemagne)
 Berlin
 13.03.1943
 16.08.1943

Bomberg, Sara

16.07.1904
 Varsovie (Pologne)
 Malines (Belgique)
 22.04.1943
 11.08.1943

Boroschek, Sophie

29.01.1910
 Moschin (Allemagne)
 (Mosina [Pologne])
 Berlin
 19.05.1943
 13.08.1943

Cambeli, Rebeca

00.00.1912
 Thessalonique (Grèce)
 Thessalonique
 22.04.1943
 11.08.1943

Cambeli, Sarica

02.11.1923
 Thessalonique (Grèce)
 Thessalonique
 18.04.1943
 13.08.1943

Cohen, Elei

15.03.1907
 Thessalonique (Grèce)
 Thessalonique
 18.04.1943
 16.08.1943

Cohen, Juli

00.00.1927
 Thessalonique (Grèce)
 Thessalonique
 20.03.1943
 13.08.1943

Cohn, Hugo

16.01.1895
 Berlin (Allemagne)
 Berlin
 04.03.1943
 18.08.1943

Dannenberg, Günter

08.10.1922
 Berlin (Allemagne)
 Berlin
 20.04.1943
 18.08.1943

Dekalo, Sabi

14.05.1925
 Thessalonique (Grèce)
 Thessalonique
 17.04.1943
 18.08.1943

Driesen, Kurt

27.03.1914
 Berlin (Allemagne)
 Berlin
 04.03.1943
 16.08.1943

Esformes, Aron

?
 Grèce*
 Thessalonique
 04.05.1943
 16.08.1943

Eskaloni, Aron

00.00.1918
 Thessalonique (Grèce)
 Thessalonique
 04.05.1943
 18.08.1943

Eskenazi, Ester

00.00.1924
 Thessalonique (Grèce)
 Thessalonique
 20.03.1943
 13.08.1943

Frances, Moshe

(Francés, Maurice)
 00.00.1908
 Thessalonique (Grèce)
 Thessalonique
 04.05.1943
 16.08.1943

Franco, Avraam

(Franco, Abraham)
 30.10.1926
 Thessalonique (Grèce)
 Thessalonique
 20.03.1943
 16.08.1943

Frischler, Heinz

18.04.1917
 Breslau (Allemagne)
 (Wrocław [Pologne])
 Breslau
 06.03.1943
 18.08.1943

Grub, Brandel

29.09.1922
 Düsseldorf (Allemagne)
 Malines (Belgique)
 22.04.1943
 11.08.1943

Hayum, Alfred

22.10.1903
 Kirf (Allemagne)
 Trèves
 03.03.1943
 16.08.1943

Isaak, Alberto

(Isaak, Albert)
 ?
 Thessalonique (Grèce)
 Thessalonique
 04.05.1943
 16.08.1943

Kempner, Marjem

(Kempner, Maria)
 16.02.1891
 Pabianice (Pologne)
 Malines (Belgique)
 22.04.1943
 11.08.1943

Kotz, Jean

09.02.1912
 Paris (France)
 Drancy
 30.04.1943
 18.08.1943

Geger, Benjamin

?
 Pologne
 Oranczyce
 31.01.1943
 16.08.1943

Haarzopf, Hugo

20.08.1896
 Grätz (Allemagne)
 (Grodzisk Wielkopolski
 [Pologne])
 Berlin
 27.02.1943
 18.08.1943

Herrmann, Rudolf

02.01.1924
 Berlin (Allemagne)
 Berlin
 04.02.1943
 16.08.1943

Isak, Israel

?
 Grèce*
 Thessalonique
 22.04.1943
 16.08.1943

Khan, Levie

25.05.1922
 Brunssum (Pays-Bas)
 Westerbork
 25.02.1943
 18.08.1943

Krotoschiner, Paul

13.05.1894
 Berlin (Allemagne)
 Berlin
 03.03.1943
 18.08.1943

Gichman, Fajsch

?
 Pologne
 Oranczyce
 30.01.1943
 16.08.1943

Hassan, Charles

?
 Grèce*
 Thessalonique
 04.05.1943
 16.08.1943

Herschfeld, Jacob

03.05.1897
 Bendzin
 (Będzin [Pologne])
 Berlin
 04.03.1943
 18.08.1943

Kapon, Sabetajj

?
 Grèce*
 Thessalonique
 04.05.1943
 16.08.1943

Klein, Elisabeth

29.05.1901
 Vienne (Autriche)
 Malines (Belgique)
 22.04.1943
 11.08.1943

Leibholz, Else

20.07.1889
 Glowitz (Allemagne)
 (Głowczyce [Pologne])
 Berlin
 19.05.1943
 11.08.1943

Lewy, Kurt

05.10.1925
 Berlin (Allemagne)
 Berlin
 02.03.1943
 18.08.1943

Litchi, Ichay

13.07.1911
 Thessalonique (Grèce)
 Drancy (France)
 11.02.1943
 16.08.1943

Markos, Michael

(Marcus, Michael)
 00.09.1897
 Thessalonique (Grèce)
 Thessalonique
 17.04.1943
 18.08.1943

Matalon, Maria

00.00.1923
 Thessalonique (Grèce)
 Thessalonique
 25.03.1943
 13.08.1943

Matarasso, Abraham

?
 Grèce*
 Thessalonique
 20.03.1943
 16.08.1943

Menashe, Lazar

(Menache, Lazas)
 00.00.1903
 Thessalonique (Grèce)
 Thessalonique
 04.05.1943
 16.08.1943

Mosche, Katerina

(Mosche, Esterina)
 00.00.1928
 Thessalonique (Grèce)
 Thessalonique
 25.03.1943
 13.08.1943

Nachman, Regina

00.00.1923
 Thessalonique (Grèce)
 Thessalonique
 25.03.1943
 13.08.1943

Nachmias, Siniora

25.03.1926
 Thessalonique (Grèce)
 Thessalonique
 22.04.1943
 11.08.1943

Nathan, Dario

?
 Grèce*
 Thessalonique
 04.05.1943
 16.08.1943

Nissim, Sarina

00.00.1906
 Thessalonique (Grèce)
 Thessalonique
 28.04.1943
 11.08.1943

Osepowitz, Heinrich

?
 Pologne
 Oranczyce
 31.01.1943
 18.08.1943

Passmann, Jeanette

28.02.1878
 Gelsenkirchen (Allemagne)
 Malines (Belgique)
 22.04.1943
 11.08.1943

Pinkus, Hermann

16.01.1903
 Mrotschen (Allemagne)
 (Mrocza [Pologne])
 Berlin
 02.03.1943
 18.08.1943

Polak, Jacob

24.03.1911
 Amsterdam (Pays-Bas)
 Westerbork
 18.02.1943
 18.08.1943

Rafael, Izrael

?
 Grèce*
 Thessalonique
 04.05.1943
 18.08.1943

Rafael, Samuel

?
 Grèce*
 Thessalonique
 04.05.1943
 16.08.1943

Rosenthal, Siegbert

11.07.1899
 Berlin (Allemagne)
 Berlin
 13.03.1943
 18.08.1943

Sachnowitz, Frank

08.02.1925
 Larvik (Norvège)
 Oslo
 01.12.1943
 18.08.1943

Sainerichin, Marie

04.06.1881
 Kischinev (Russie)
 (Chişinău [Moldavie])
 Thessalonique
 22.04.1943
 11.08.1943

Saltiel, Alberto

(Saltiel, Albert)
 (Hasday, Alberto)
 00.00.1905
 Thessalonique (Grèce)
 Thessalonique
 04.05.1943
 16.08.1943

Saltiel, Maurice

24.11.1920
 Thessalonique (Grèce)
 Thessalonique
 04.05.1943
 16.08.1943

Saporta, Mouse

00.00.1920
 Thessalonique (Grèce)
 Thessalonique
 04.05.1943
 16.08.1943

Saul, Mordochai

00.00.1906
 Thessalonique (Grèce)
 Thessalonique
 04.05.1943
 16.08.1943

Seelig, Gustav

14.11.1878
 Bandsechow (Allemagne)
 (Będziechowo [Pologne])
 Berlin
 06.03.1943
 18.08.1943

Simon, Alice

30.08.1887
 Posen (Allemagne)
 (Poznań [Pologne])
 Berlin
 19.05.1943
 13.08.1943

Sondheim, Emil

24.06.1886
 Dejwitz (Rép. tchèque)
 (Dejvice)
 Berlin
 06.03.1943
 18.08.1943

Steinberg, Sigurd

04.11.1890
 Berlin (Allemagne)
 Berlin
 04.03.1943
 16.08.1943

Sustil, Nina

14.07.1920
 Thessalonique (Grèce)
 Thessalonique
 04.05.1943
 13.08.1943

Taffel, Menachem

21.07.1900
 Sędziszów (Pologne)
 Berlin
 13.03.1943
 18.08.1943

Testa, Martha

00.06.1923
 Thessalonique (Grèce)
 Thessalonique
 09.04.1943
 13.08.1943

Urstein, Marie

06.01.1892
 Grzymałów (Pologne)
 (Hrymajliw [Ukraine])
 Malines (Belgique)
 22.04.1943
 11.08.1943

Wollinski, Walter

21.10.1925
 Züllichau (Allemagne)
 (Sulechów [Pologne])
 Berlin
 04.03.1943
 18.08.1943

*Lieu inconnu en Grèce ou dans une région de l'empire ottoman devenue grecque après le 8 novembre 1912.

Lorsque de nouvelles recherches ont montré que l'orthographe des noms grecs différait de celle qui a été utilisée sur la pierre tombale du cimetière juif à Strasbourg, nous avons indiqué les noms tels qu'ils sont inscrits sur la pierre tombale entre parenthèses. Dans le cas où le nom des lieux de naissance diffère de celui qui était utilisé le jour de la naissance de la personne concernée, nous avons indiqué le nom actuel entre parenthèses.

Ce sont souvent les membres de la famille qui possèdent des informations biographiques complémentaires sur les 86 personnes assassinées. Or, leurs descendants vivent rarement aux endroits où se trouvent les fonds d'archives où je fais mes

recherches. Il est parfois possible de retrouver leur trace à partir de bases de données. Le plus souvent, il faut mener de complexes recherches généalogiques. Et si elles mènent effectivement au but, vos questions seront-elles les bienvenues ? Pire encore, ne risquez-vous pas de rouvrir de vieilles blessures ?

J'avais toutes ces interrogations à l'esprit la première fois que j'ai osé rencontrer des membres de la famille d'une victime, le 7 novembre 1999. Anneliese Klawonn, nièce de Hugo Haarzopf, a apaisé mes craintes : « Vous ne rouvrez pas nos blessures, elles ne se sont jamais refermées. » Son frère, Robert Lehmann, qui s'est assis avec nous au salon pour prendre une tranche de gâteau et une tasse de café, m'a envoyé un peu plus tard des notes intitulées *La Maison de mes parents*, écrites spécialement pour moi. Ces nouvelles expériences m'ont encouragé et incité à prendre davantage contact avec les proches à partir de ce moment-là, à les impliquer dans mes recherches et, s'ils le désiraient, à mener ces recherches avec eux. Ce n'est qu'ainsi qu'il a été possible, grâce à des documents familiaux soigneusement conservés en de nombreux endroits, d'associer un visage à certaines des 86 biographies.

Le 11 septembre 2005, lorsqu'une nouvelle stèle portant tous les noms a été solennellement dévoilée sur la tombe des 86, des membres des familles des victimes venues de plusieurs pays européens et d'Israël étaient présents parmi les invités. De nombreuses autres rencontres ont eu lieu dans les années qui ont suivi, certaines sur la tombe, beaucoup d'autres lors d'événements publics ou de réunions privées. Comme j'ai repris et intensifié mes recherches ces dernières années, j'ai lancé une lettre d'information destinée aux proches des victimes pour les tenir informés des résultats importants.

Pour la première fois depuis 2005, un séminaire de quatre jours organisé à Strasbourg en juin 2023 nous a donné l'occasion d'un nouveau rendez-vous qui a permis aux proches des victimes d'échanger entre eux. Cette rencontre, qui à la fois a créé des liens et nous a imposé des devoirs, a donné une nouvelle impulsion à nos travaux.

La liste des 86 victimes est également accessible sur la base de données Rus-Med : https://rus-med.unistra.fr/w/index.php/Victimes/Collection_Hirt



Frédérique Neau-Dufour a été directrice du Centre européen du résistant déporté (CERD) de 2011 à 2019. Dans une collaboration transfrontalière franco-allemande, elle a notamment eu la charge de l'obtention du label « Patrimoine européen » pour une meilleure reconnaissance de l'histoire des camps annexes du KL-Natzweiler. Puis, elle s'est engagée pour faire aboutir le dossier déjà en cours du classement aux Monuments historiques de toute l'enceinte autour du camp, incluant l'auberge et la carrière, et pour qu'une muséographie soit conçue afin de mieux expliquer la place de la chambre à gaz au sein du site. L'entretien qui suit a été réalisé en décembre 2024 par Jeanne Teboul et Christian Bonah.

Entretien avec Frédérique Neau-Dufour

Pourriez-vous vous présenter et retracer brièvement votre parcours ?

Je suis Frédérique Neau-Dufour, je suis historienne de formation. Très rapidement dans mon parcours, je me suis occupée de la mémoire tout autant que de l'histoire, puisque j'ai travaillé aux côtés du secrétaire d'État aux anciens combattants, comme conseiller mémoire en 2009-2010. Par la suite, j'ai travaillé pour la Direction de la mémoire du patrimoine et des archives au ministère des Armées. En 2011, j'ai pris la direction du Centre européen du résistant déporté, sur le site de l'ancien camp de concentration de Natzweiler. Depuis mon départ du site en 2019, je travaille pour la région Grand Est à bâtir une stratégie mémorielle à l'échelle régionale.

Pourriez-vous nous parler de vos travaux d'historienne et nous raconter votre intérêt pour le camp de Natzweiler ?

Mes travaux d'historienne ne me prédestinaient pas à m'occuper d'un ancien camp de concentration. Dans le cadre de ma thèse, j'ai travaillé sur le début du ^{xx}e siècle, sur l'histoire intellectuelle, coloniale et militaire. Par la suite, en 1998, je suis entrée à la Fondation Charles de Gaulle et je me suis davantage intéressée à l'histoire de la Seconde Guerre mondiale. J'ai publié plusieurs travaux autour de Charles de Gaulle et notamment un ouvrage consacré à sa nièce, Geneviève de Gaulle, déportée résistante à Ravensbrück. Cela a été mon premier contact avec la déportation.

Comment s'est passée votre arrivée au CERD ?

J'étais conseiller mémoire du secrétaire d'État aux anciens combattants dans le cadre des commémorations du 70^e anniversaire de l'appel du 18 juin. C'est dans le cadre de ces fonctions que j'ai découvert le camp de Natzweiler, que je ne connaissais pas. Je n'y étais jamais allée et n'avais aucune idée de ce qu'était la réalité de ce camp. Ma première visite a été un choc, avec ce paysage qui était magnifique et ce lieu qui incarne l'horreur absolue. Je me souviens très bien, cela m'a beaucoup marquée.

Au moment où cette période ministérielle s'est terminée, la directrice du CERD a quitté ses fonctions et il m'est apparu assez évident que je souhaitais m'occuper de ce lieu. Je me suis dit : « J'y vais. » J'avais une famille, des enfants, et il a fallu en quelques mois prendre la décision de déménager en Alsace, trouver un logement et réinventer une vie ailleurs pour ce camp.

Lorsque vous avez pris vos fonctions, en 2011, à quoi ressemblait le CERD ?

Le bâtiment du CERD a été inauguré en 2005 et il y avait eu un gros travail de mise en récit et de mise en mémoire. L'exposition permanente dans la *Kartoffelkeller* (cave à pommes de terre) et l'exposition de la baraque-musée n'ont pas changé. Cela montre que les choses ont été bien faites, car ces expositions sont encore d'actualité, même si certains points sont aujourd'hui un peu datés sur le plan historiographique. Les expositions sont vraiment axées sur la souffrance des déportés et sur la résistance.

La différence importante que je note est qu'au moment de ma prise de fonction, l'auberge située en face du bâtiment annexe abritant la chambre à gaz fonctionnait encore en tant qu'auberge. J'ai connu l'époque où les gens allaient manger à l'auberge le midi, les parasols *Coca-Cola* en face de la chambre à gaz... Cela paraît inimaginable aujourd'hui et c'était très troublant, même si cela peut se comprendre du point de vue des locaux qui avaient toujours connu cette auberge et qui retrouvaient donc une forme de normalité après-guerre. Et puis dans la chambre à gaz, il n'y avait pas d'exposition, pas d'éléments muséographiques. Il y avait seulement la plaque en plexiglas, avec les noms des 86 [victimes d'August Hirt].

Quelles ont été vos premières missions lors de votre prise de fonction ? Comment avez-vous investi les lieux ?

Au moment de ma prise de fonction aboutissait un dossier que je n'ai pas porté : le classement aux Monuments historiques de toute l'enceinte autour du camp, incluant l'auberge et la carrière. Cela a produit une forme d'unicité du périmètre mémoriel. J'ai pris en compte un ensemble beaucoup plus vaste que la simple enceinte de barbelés avec les baraques, qui n'est en fait qu'une toute petite

partie du camp. J'ai donc réfléchi pour agrandir l'échelle du camp, ce que j'ai notamment fait par le biais du projet de signalétique extérieure, permettant aux visiteurs d'être autonomes dans leur visite et de disposer des informations historiques essentielles via des panneaux.

L'auberge m'a également beaucoup occupée. Au moment de mon arrivée, le propriétaire de l'auberge a pris sa retraite et m'a sollicitée pour que l'État la rachète. Le processus a pris deux ans. Finalement, l'auberge a été rachetée par l'État en 2016. Le camp prenait donc une autre envergure et cela permettait aussi de donner des explications sur l'auberge et sur la chambre à gaz. Un panneau a été installé à l'extérieur avec des explications sur ce qu'avait été ce bâtiment. Cela a été une première étape dans la mise en récit de cette chambre à gaz.

L'autre jeu d'échelles qui m'a beaucoup intéressée concerne l'échelle transfrontalière du camp et la dimension franco-allemande. Je peinais à admettre que les camps annexes soient absents de la réalité de Natzweiler. Entre 2016 et 2018, on a donc travaillé pour l'obtention du label « Patrimoine européen » avec quinze sites (le camp principal, deux camps annexes situés en France et d'autres camps annexes situés en Allemagne). Le dossier était lourd, mais cela avait du sens. On a obtenu ce label en 2018 et cela a amené de la complexité dans l'histoire du camp.

On connaît bien l'histoire de la mémoire en France, qui a longtemps été axée sur la mémoire résistante. L'histoire des camps annexes faisait apparaître autre chose puisque beaucoup de personnes juives ont été internées dans ces camps. Prendre en compte les camps annexes impliquait donc de réintroduire cette dimension juive de la population des déportés du camp de Natzweiler, ce qui amenait à s'interroger sur la place de la chambre à gaz. L'idée a donc germé de mettre une exposition dans la chambre à gaz.

À quelle époque ce projet muséographique pour la chambre à gaz a-t-il émergé ?

Je dirais que ça coïncide à peu près avec la découverte des boccas par Raphaël Toledano en 2015⁶³, et la mise en place de la commission historique pour l'histoire de la *Reichsuniversität*

l'année suivante. Tous ces éléments se sont nourris les uns les autres pour renouveler la vision que l'on avait de ce camp.

Il y a eu plusieurs tournants. Le premier, c'est l'inauguration du CERD en 2005. Puis, dix ans plus tard, autour de 2015, il y a eu ce travail d'inclusion de la dimension européenne – et notamment franco-allemande – et d'intégration de la mémoire juive.

Ce travail d'intégration de la mémoire juive a-t-il suscité un nouvel intérêt pour le camp de la part de la communauté juive locale ?

À mon arrivée, j'ai été immédiatement frappée par la coupure totale entre ce lieu de mémoire et la communauté juive. J'ai développé rapidement beaucoup de liens avec des membres de la communauté juive et j'étais vraiment interloquée par le fait que très peu d'entre eux avaient visité le Struthof, très peu étaient au courant de l'histoire des 86. Cela montre bien que la dimension – certes marginale sur le plan numérique, mais néanmoins essentielle – de la Shoah dans ce lieu avait peu été mise en avant. Elle est passée totalement inaperçue.

La découverte des restes de Menachem Taffel en 2015 a progressivement permis de changer cela, mais à mes yeux, la communauté juive ne s'est pas encore emparée de ce lieu de mémoire. À ma connaissance, ce n'est que très récemment, en novembre 2024, lors de la visite du Président de la République au camp de Natzweiler qu'un grand rabbin a assisté à une cérémonie officielle dans la chambre à gaz. C'était un moment important.

Le bâtiment abritant la chambre à gaz a rouvert au public en novembre 2022. Pourriez-vous nous raconter le travail muséographique réalisé en amont ?

Faire cette exposition n'a pas été simple. À cette époque-là, pour l'Office national des combattants et victimes de guerre [qui gère le site], il y avait beaucoup de choses à financer dans le camp. Il y avait la baraque-crématoire, le bunker, les miradors et ensuite se profilait la cuisine... Pour eux, la chambre à gaz n'était qu'un des éléments de leur investissement. Rajouter la chambre à gaz aux autres projets n'était pas évident. Il fallait convaincre que c'était fondamental et je crois que la découverte de Raphaël Toledano

et son écho médiatique ont constitué des arguments importants, car le sujet arrivait sur la place publique et il fallait que l'on puisse donner des informations aux visiteurs.

Pour préparer ce projet, on a posé un certain nombre de bases. Avant tout, il nous semblait absolument évident que le lieu réclamait une très grande sobriété. On avait également défini les thèmes à aborder : l'avant-chambre à gaz, les différentes expériences, l'expérience de Hirt évidemment, qui est centrale et puis les biographies d'un certain nombre de victimes. Pour ma part, je me suis battue pour qu'on ait des objets donnés par les descendants. Hans-Joachim Lang a travaillé pour que l'on obtienne de très belles pièces. Dès le départ, on avait aussi envisagé de faire une dernière pièce « hommage » avec un geste artistique, pour lequel j'avais consulté une artiste. Cela ne s'est finalement pas fait.

L'exposition a été ouverte après votre départ du site, sous la direction de Guillaume d'Andlau. Quelles ont été vos impressions en découvrant la nouvelle muséographie ?

Quand j'ai découvert l'exposition, j'ai trouvé qu'elle correspondait à ce que nous avions imaginé. Les lames de verre, le côté un peu nébuleux de la muséographie rappellent l'opacité des fenêtres de la chambre à gaz. Il y a ce côté très cotonneux, très renfermé. Un lieu comme celui-ci ne pouvait de toute façon pas donner lieu à une scénographie plus expressive, donc cela me convient bien. Je trouve que c'est peut-être écrit un peu petit à mon goût et je regrette qu'il n'y ait pas tous les objets, notamment une nappe qui devait être présentée et qui ne l'est pas. Je sais qu'il y a eu quelques problèmes et que certains descendants des victimes ont été un peu déçus...

Les descendants des victimes ont formulé quelques critiques concernant la muséographie de la chambre à gaz. Cela pose la question des personnes auxquelles s'adresse ce lieu. Pour vous, est-ce un lieu pédagogique, à destination des scolaires par exemple, ou un lieu d'hommage pour les proches ?

Il est vrai que ce lieu n'a pas été pensé pour les descendants. Il a vraiment été pensé pour les 200 000 visiteurs qui viennent chaque année, qui entraient dans la chambre à gaz et en ressortaient

sans information. Il fallait que les gens qui ne connaissent pas nécessairement la Seconde Guerre mondiale ressortent avec un minimum vital. Donc le lieu a vraiment été pensé pour le grand public et les scolaires. Mais j'avais prévu cette salle d'hommage, car je trouvais qu'il fallait également un lieu de recueillement, où l'on puisse être non pas seulement dans la connaissance, mais aussi dans une autre dimension. Un lieu pour souffler, réfléchir, pleurer, comme un sas avant de ressortir. Car la chambre à gaz est un lieu d'une violence inouïe. C'est la raison pour laquelle j'avais pensé à une œuvre d'art, quelque chose d'universel, une autre forme de langage dans laquelle chacun puisse se retrouver. Pour moi, ce lieu d'hommage était aussi pour les descendants.

Pour vous, aujourd'hui, la chambre à gaz prend-elle une place trop importante dans la représentation du camp de Natzweiler ?

Je n'ai pas l'impression. Lorsque les visiteurs parlent du camp, ils ne parlent pas de la chambre à gaz. J'ai au contraire l'impression qu'elle est encore finalement assez sous-estimée. En regard du crime qui a été commis là, et puis de son caractère exceptionnel. Non, sa place n'est pas exagérée. Certainement pas. On peut encore en parler largement.

Christian Bonah travaille sur les crimes perpétrés par des médecins de la *Reichsuniversität Straßburg* depuis plus de 20 ans. Il est l'un des instigateurs de la Commission historique internationale sur la *Reichsuniversität Straßburg* mise en place par l'université de Strasbourg et l'un des directeurs de publication du rapport final de la Commission intitulé « La Faculté de médecine de la *Reichsuniversität Straßburg* et l'hôpital civil sous l'annexion de fait nationale-socialiste 1940-1945 ». Son texte évoque de façon chronologique les différentes façons dont l'université de Strasbourg a assumé le poids de son histoire, de la fin de la Seconde Guerre mondiale à nos jours, quand elle a témoigné de son implication, quand elle s'est abstenue et pourquoi un travail critique s'imposait.

L'université de Strasbourg. Témoignages, mémoire, oubli et retour vers le passé/futur

Je me suis souvent demandé quelle pouvait bien être l'ambiance lors du premier conseil de la faculté de médecine de l'université de Strasbourg revenue de Clermont-Ferrand, le 6 septembre 1945⁶⁴. Le premier procès-verbal n'aborde le sujet que de façon très fugace, à travers la phrase suivante : « [Le doyen] exprime l'espoir que toutes les difficultés précédentes seront surmontées par une large entente et la bonne volonté de tous⁶⁵. » Quels sujets les membres présents ont-ils abordés sans en faire état dans le compte-rendu ? Quels sentiments (qu'ils les aient exprimés ou pas) éprouvaient-ils ?

Des médecins et professeurs qui ont vécu les cinq années qui viennent de s'écouler (1939-1945) de façon diamétralement opposée sont assis face à face à la longue table de bois. Le conseil de faculté, qui réunit les professeurs de la faculté de médecine, comprend, entre autres, des personnalités telles que Robert Waitz (1900-1978) qui, en tant que médecin juif, a été destitué de son poste et emprisonné pendant deux ans à Auschwitz-Monowitz et Buchenwald ; Camille Simonin, professeur de médecine légale, qui a d'abord fui à Alger pendant deux ans, puis a travaillé pendant encore deux ans à la faculté de médecine évacuée à Clermont-Ferrand et a été le premier à être convoqué à Strasbourg en janvier 1945 pour procéder à l'expertise médico-légale des 86 victimes juives d'August Hirt dans le cadre des poursuites juridiques françaises contre les criminels de guerre ; René Fontaine, professeur agrégé de chirurgie, qui a dirigé pendant quatre ans la partie de l'hôpital civil de Strasbourg qui est restée à Clairvivre (Dordogne) sous le nom d'« hôpital des réfugiés alsaciens et lorrains » et y a été nommé professeur titulaire ; mais aussi des enseignants comme Frédéric-Auguste Schaaff (1884-1952), qui sont rentrés à Strasbourg en 1940 et n'ont pas pris part à l'« université de la résistance⁶⁶ », mais ont participé d'abord à la réouverture du *Bürgerspital Straßburg* (hôpital civil de Strasbourg) à partir de septembre 1940⁶⁷, puis à l'ouverture de la *Reichsuniversität Straßburg* le 23 novembre 1941. Ces médecins ont fait partie du personnel de la *Reichsuniversität* et ont donc travaillé, au moins officiellement, pour l'occupant.

Les quatre courtes biographies qui suivent illustrent combien les notions de témoignage et de mémoire peuvent relever de cheminements, de situations et de prises de position divergentes. Elles interrogent sur le bagage personnel, les statuts, les expériences de la guerre ou encore l'avancement de carrière qui font différer les vécus et les positionnements. Dans un deuxième temps, le texte esquisse trois périodes distinctes entre mémoire et oubli, une période de témoignage d'abord, d'oubli ensuite, puis une nouvelle forme de mémorialisation.

Robert Élie Waitz naît à Neuvy-sur-Barangeon (Cher) le 20 mai 1900. Il est le fils d'un médecin russe et d'une professeure de biologie qui travaille à Paris. À la fin de ses études de médecine à Paris, il rejoint son mentor, Prosper Merklen, à Strasbourg en 1931. En janvier 1934, il y est nommé professeur agrégé pour une durée de neuf ans, comme il est d'usage en France. Au début du mois de septembre 1939, Robert Waitz est évacué vers Clermont-Ferrand avec toute la faculté de médecine, ses patients, ses livres et ses laboratoires⁶⁸. Un an plus tard, son dossier administratif personnel comporte ces quelques mots soulignés : « Concerné par la loi du 30 octobre 1940. Statut de juif. A quitté son emploi le 20 décembre 1940. » L'entrée suivante est datée du 29 novembre 1944, soit six jours après la libération de Strasbourg. Elle indique que Robert Waitz a été réintégré à son poste avec effet rétroactif au 16 septembre 1944 et, dans un deuxième temps, au 21 décembre 1940⁶⁹. Pendant les quatre années qui s'écoulent après son renvoi, R. Waitz rejoint d'abord le réseau Gallia-Kasanga de la France combattante, un mouvement de résistance franc-tireur. Le 3 juillet 1943, il est arrêté par la Gestapo alors qu'il détient le grade de sous-lieutenant. Le 7 octobre 1943, il est déporté dans le convoi n° 60 vers Auschwitz via Moulins et Drancy, et interné au camp de Monowitz. Le 18 janvier 1945, il fait partie des prisonniers contraints à la marche de la mort d'Auschwitz à Gliwice. Ayant survécu, il est transféré à Buchenwald en train. Il y est affecté au bloc 10 (bloc des expérimentations). Après la libération de Buchenwald par les troupes américaines le 11 avril 1945, Robert Waitz rentre à Strasbourg le 18 avril suivant⁷⁰. Une semaine plus tard, il accompagne en tant que médecin lieutenant-colonel d'autres convois de malades en provenance des camps de

concentration allemands. C'est dans ce cadre qu'il se rend, par exemple, le 29 mai 1945, au camp de concentration de Bergen-Belsen libéré⁷¹.

Camille Simonin (1891-1961) étudie la médecine à Lyon. En 1927, il suit son mentor, Paul Chavigny, à Strasbourg, où il obtient un poste de chargé de cours en médecine légale et médecine sociale⁷². En 1938, il succède au professeur Chavigny à la chaire de médecine légale et médecine sociale. Entre 1940 et 1942, il dirige l'institut de médecine légale de la faculté de médecine d'Alger. En 1942, il revient à la faculté de médecine de l'université de Strasbourg, alors repliée à Clermont-Ferrand. Début 1945, Camille Simonin et les médecins légistes Jean Fourcade et René Piédelièvre sont désignés comme experts dans le cadre de l'enquête menée par la justice militaire française sur les crimes de guerre scientifiques et médicaux, en particulier concernant les 150 corps entiers et parties de corps retrouvés au sous-sol de l'institut d'anatomie. Il remet son rapport d'expertise le 15 janvier 1946⁷³.

René-Louis Fontaine (1899-1978) naît à Bischtroff-sur-Sarre (Alsace). Son père est un commerçant lorrain. Il commence ses études de médecine en 1917 à l'université allemande Kaiser-Wilhelm de Strasbourg. Il les poursuit à la faculté de médecine française, devient l'élève de René Leriche et est nommé professeur agrégé en 1933 pour une durée de neuf ans. Après avoir participé à la guerre en tant que médecin d'un service d'urgence, il dirige, à partir de septembre 1940, l'hôpital des réfugiés alsaciens et lorrains de Clairvivre. L'hôpital devient en même temps un centre de prise en charge médicale pour le mouvement de résistance français de la région⁷⁴. Après la guerre, René Fontaine dirige d'abord la clinique chirurgicale A avant de devenir doyen de la faculté de médecine en 1953. Il occupe ce poste pendant douze ans et, pour l'essentiel, pilote la construction de la nouvelle faculté de médecine (rue Kirschleger et rue Humann).

Frédéric-Auguste Schaaff (1884-1952) travaille pendant près de 40 ans comme médecin radiologue à la clinique médicale de l'hôpital civil de Strasbourg. Fils d'un libraire strasbourgeois d'origine française, il naît au cœur de l'Alsace devenue allemande après la guerre franco-prussienne de 1870-1871. En 1903, il obtient

son *Abitur* (diplôme de fin d'études secondaires) au Gymnase Jean Sturm, un établissement d'enseignement protestant de Strasbourg, puis débute une formation universitaire en génie civil (1903-1909) à la *technische Hochschule* de Berlin-Charlottenburg avant de décider d'étudier la médecine. Il commence ses études de médecine à l'université de Munich en Bavière (1909-1910), puis retourne en Alsace où il termine ses études à l'université Kaiser-Wilhelm de Strasbourg (1911-1914). Il travaille au service de radiologie de l'hôpital civil de Strasbourg, puis le dirige pendant la période d'annexion de l'Alsace qui va jusqu'en 1918, dans l'entre-deux-guerres, pendant l'annexion de fait par les nationaux-socialistes et enfin, après la Seconde Guerre mondiale. Germanophile, il revient en Alsace dès janvier 1940 et dirige le service de radiologie de la partie de l'hôpital civil qui est restée au Hohwald, un petit village de montagne situé à 50 km à l'ouest de Strasbourg, non loin de Natzweiler, pour prendre en charge les patients qui n'auraient pas supporté le voyage jusqu'en Dordogne. À l'été 1940, il se met immédiatement à la disposition des autorités nationales-socialistes pour participer à la remise en service du *Bürgerspital* de Strasbourg. Initialement considéré par la *Gauleitung* (direction du *Gau*) comme politiquement « peu fiable », Frédéric-Auguste Schaaff est d'abord écarté des listes de nominations possibles à la *Reichsuniversität*⁷⁵. Après de nombreuses vérifications par les services du parti concernant son aptitude à travailler dans le futur établissement universitaire nazi, Frédéric-Auguste Schaaff obtient finalement un poste de radiologue à la *medizinische Abteilung II* (clinique médicale A) de la *Reichsuniversität Straßburg*. Il occupe ce poste de novembre 1941 à 1944. Il s'y distingue particulièrement par sa « résistance médicale », puisqu'il réalise des centaines de faux examens radiologiques qui permettent à de nombreux jeunes alsaciens enrôlés dans la *Wehrmacht* d'échapper au front. Le jour de la libération de Strasbourg, Frédéric-Auguste Schaaff décide de rester en Alsace et de ne pas suivre les médecins allemands à Tübingen. Après la libération de l'hôpital civil, le général Jacques-Fernand Schwartz, commandant français à Strasbourg, nomme F.-A. Schaaff directeur des hospices civils et médecin-chef de l'hôpital. Après sa procédure d'épuration, Frédéric-Auguste Schaaff reste médecin-chef en radiologie à la clinique médicale A jusqu'à son départ à la retraite en 1951.

Il va de soi que ces quatre biographies ne reflètent que de manière succincte et limitée le vécu des enseignants des facultés de médecine de la *Reichsuniversität* et de l'université de Strasbourg. Ce qui nous intéresse ici, c'est de savoir s'ils sont intervenus publiquement après la Libération pour raconter ce qu'ils avaient vécu. Pour ce qui est des étudiants, nous les mentionnerons, mais une étude plus approfondie devrait leur être réservée.

1945-1965. Témoins et témoignages

La première phase de confrontation des vécus est marquée par les témoignages, les récits et les comptes-rendus, à partir de multiples points de vue, des personnes directement concernées, ainsi que par la prise en compte et les poursuites judiciaires des crimes de guerre. Ces témoignages commencent simplement par prendre la forme d'un travail scientifique mené par les professeurs après 1945. Par exemple, dans l'année qui suit son retour de Buchenwald, Robert Waitz commence à rédiger une série d'observations médicales qui s'appuient sur les notes qu'il a prises à Auschwitz III-Monowitz, et qui vont jusqu'aux examens de suivi d'anciens détenus du camp de concentration, entre 1946 et 1961⁷⁶.

Les cours représentent une deuxième forme de témoignage au sein du milieu universitaire. En juin et juillet 1945, Camille Simonin est chargé de l'autopsie et de l'expertise médico-légale des restes des 86 Juifs assassinés à la demande d'August Hirt. Au cours de ce travail, il ne cesse de murmurer : « Ces pauvres gens. Ces pauvres gens. » C'est précisément cet examen médico-légal traumatisant que Camille Simonin choisit comme premier sujet de son cours magistral de médecine légale en novembre de la même année. Après l'introduction, le plan manuscrit de son cours mentionne comme premier chapitre : « Expertise Struthof ». Il y consacre trois heures en tout les 14, 21 et 28 novembre 1945⁷⁷.

Par ailleurs, Camille Simonin dirige des thèses de doctorat sur la médecine en Alsace sous la tyrannie nationale-socialiste, comme celle de Léon Alfred Kieffer sur la stérilisation forcée en Alsace entre 1940 et 1944⁷⁸.

Eugen Haagen, l'ancien professeur de bactériologie et d'hygiène de la *Reichsuniversität*, dont le point de vue et les convictions sont complètement différents, puisque ce dernier produit un témoignage à décharge devant le même tribunal entre le 17 et le 20 juin 1947⁸⁰. Les dépositions de témoins se poursuivent jusqu'aux années 1960. Robert Waitz témoigne de nouveau en 1952 dans le procès Norbert Wollheim contre IG Farben, et enfin le 26 juin 1962 dans le cadre du second procès d'Auschwitz à Francfort (octobre 1963-août 1965⁸¹). Tant les procédures individuelles de dénazification conduites dans les zones d'occupation créées par les Alliés en Allemagne que le procès « Struthof médical » devant le tribunal militaire français qui se tient à Metz en 1952, et en appel à Lyon en 1954, contiennent des témoignages de membres de la faculté de médecine qui sont relayés au grand public par des comptes-rendus dans la presse.

Dès la fin de la guerre et tout au long de la décennie suivante, la presse quotidienne et des livres rendent publics des témoignages directs. Ainsi, le livre *De l'université aux camps de concentration, témoignages strasbourgeois* paraît dès 1946. Sur 598 pages, Robert Waitz et nombre de ses camarades de résistance et de déportation livrent au public leurs premiers souvenirs d'Auschwitz-Monowitz, Clermont-Ferrand, Buchenwald, ainsi que d'autres situations de violence et de persécution⁸².

Des événements commémoratifs recourent aux témoignages de Robert Waitz, comme celui dont les journaux rendent compte sous le titre « La Faculté de médecine de Strasbourg honore la mémoire de ses héros⁸³ ». Lors de ce rassemblement, R. Waitz cite le nom des résistants tombés au combat et des médecins et membres alsaciens déportés de la faculté, et leur rend hommage. La deuxième partie de matinée de cette « journée médicale d'Alsace » est consacrée à un « réquisitoire médico-légal implacable » dans lequel Camille Simonin accuse de manière saisissante et détaillée les « assassins nazis de la *Reichsuniversität Straßburg* », et en particulier August Hirt, d'avoir délibérément commis des meurtres. Son plaidoyer est accompagné de la projection d'un film sur le camp de concentration de Natzweiler-Struthof⁸⁴.

quittent la vie professionnelle vingt ans plus tard et les poursuites judiciaires sont reléguées au second plan après le procès de Metz/Lyon en France et celui d'Auschwitz (1963-1965) en Allemagne⁸⁶.

*1960-1990. Oubli et refoulement : Redde m'r nimm devun*⁸⁷!

À partir des années 1960, la culture des témoignages directs se déplace petit à petit vers un autre type de culture mémorielle, une politique mémorielle étatique plus centralisée en France. En Allemagne, après une dénazification rapide et une couverture difficile des procès de Nuremberg, c'est à la fin des années 1950 que la création du Service central d'enquêtes sur les crimes nationaux-socialistes (*Zentrale Stelle der Landesjustizverwaltungen zur Aufklärung nationalsozialistischer Verbrechen Ludwigsburg*), le procès Eichmann (1961) en Israël et finalement le procès d'Auschwitz (1963-1965) à Francfort ouvrent une nouvelle période de politique mémorielle. Elle sera amplifiée à partir des années 1980 par une nouvelle génération d'historiens qui élargit les questionnements et enquêtes au-delà de la sphère strictement juridique. La normalisation des relations franco-allemandes dans le contexte de la construction européenne des années 1960, un premier changement de génération parmi les responsables universitaires, le désir d'une grande partie de la population alsacienne de laisser derrière elle les dures années de guerre, et surtout, la culture mémorielle nationale du « résistancialisme » (selon laquelle la France et sa population auraient largement résisté à l'occupation allemande, avec sa variante alsacienne des « Malgré-nous », qui implique que tous les Alsaciens seraient des victimes⁸⁸), tous ces éléments conduisent à ce que la question soit largement exclue du débat public. Il n'y a quasiment plus d'enseignement ni de recherche sur « l'Alsace sous le national-socialisme » ; les cours ne traitent plus le sujet. Le silence, l'oubli et le refoulement sont les éléments essentiels de la culture du souvenir de ces trente années⁸⁹.

C'est également au cours de cette période que commencent à circuler des rumeurs qui persistent jusque dans les années 1990 et 2000. Au moins quatre récits cohérents, concordants et émanant de témoins directs du début des années 1960 font état de visites informelles de la collection d'anatomie de Strasbourg au cours desquelles l'ancien assistant d'anatomie Roland Sublon (1934-

2023) montre aux personnes présentes des préparations issues des réserves de l'institut. Il s'agit de parties de corps de personnes juives qui proviendraient des 86 personnes assassinées pour la « collection de squelettes » de A. Hirt⁹⁰. La Commission historique indépendante mise en place en 2016 avait notamment pour mission de déterminer si la collection d'anatomie de la faculté de médecine de Strasbourg comprenait toujours des préparations de restes humains issus de crimes médicaux de guerre commis entre 1940 et 1944. Après des recherches approfondies, la Commission a conclu par la négative⁹¹.

Bien qu'il y ait eu une autre génération de témoins directs de l'annexion *de facto* de l'Alsace, à savoir des étudiants ayant fréquenté la *Reichsuniversität* dans les années 1940 ou ayant pris part en tant que jeunes assistants à l'expertise médico-légale des 86 victimes juives de Hirt, ces derniers ont adopté une attitude publique diamétralement opposée à celle de leurs maîtres : pour la plus grande part, ils sont restés silencieux.

Pierre Karli (1926-2016), qui devint par la suite professeur de neurophysiologie et membre de l'Académie des sciences à Paris, a 13 ans lorsque les habitants de la ville de Strasbourg, les malades de l'hôpital civil et les membres de la faculté sont évacués vers Clermont-Ferrand et la Dordogne le 3 septembre 1939. Après son retour dans sa ville natale à l'été 1940, il passe le *Notabitur* (une version adaptée et accélérée du diplôme de fin d'études secondaires qui a cours en temps de guerre) et s'inscrit en 1943 à la faculté de médecine. Ses souvenirs personnels de cette époque, pénibles et poignants, restent vivaces tout au long de sa vie. Cependant, ses mémoires et ses notes demeurent inaccessibles pendant longtemps. Ce n'est qu'à l'âge de 72 ans, en 1998, que Pierre Karli écrit une courte autobiographie intitulée *Souvenirs de guerre*, dans laquelle il revient sur sa rencontre avec August Hirt, sur les mois qu'il a passés au *Reichsarbeitsdienst* (service de travail du *Reich*) et sur son incorporation forcée dans la *Wehrmacht*⁹². L'ancien étudiant devenu professeur est resté silencieux pendant plus de trente ans.

Le futur professeur de psychiatrie Léonard Singer connaît un parcours de vie similaire. À l'âge de 22 ans, alors qu'il est étudiant en médecine, il assiste à l'autopsie des victimes d'August

Hirt et à la rédaction du rapport médico-légal correspondant⁹³. Il travaille alors comme collaborateur scientifique pour la commission d'experts en médecine légale. À la fin de sa mission, le 24 août 1945, le jeune homme occulte cette expérience. Ce n'est que cinquante ans plus tard qu'il parle pour la première fois en public de sa participation à l'examen des victimes de Hirt, au cours d'une conférence qu'il donne lors de la session d'ouverture du Congrès de psychiatrie et de neurologie de langue française à Saint-Malo le 12 juin 1995⁹⁴. Ce n'est finalement que lors d'un colloque organisé en 2005 que Léonard Singer donne un témoignage public détaillé et rend compte de sa collaboration au rapport d'expertise dans la période 1945-1946. Ayant refoulé ses souvenirs, Léonard Singer s'est, lui aussi, tu pendant cinquante ans.

Le point de vue des personnes touchées ou des victimes est largement absent des grandes lignes que nous avons esquissées ici. Il faudrait notamment proposer une vue d'ensemble des publications de témoignages de détenus des camps de concentration ou d'employés subalternes entre 1945 et 1990, témoignages qui ont été pour la plupart publiés à titre privé ou peu pris en compte. Un travail d'inventaire de ces textes reste à réaliser ; ses résultats devront être réservés à une publication ultérieure plus détaillée.

1990-2015. Le long et difficile chemin du « traitement historique des événements »

Au milieu des années 1980, trois ouvrages voient le jour qui, bien qu'un peu décalés dans le temps les uns par rapport aux autres, abordent de nouveau le sujet de la *Reichsuniversität Straßburg* et, en particulier, de sa faculté de médecine. Un jeune étudiant en médecine allemand au parcours peu conventionnel, Patrick Wechsler, avait d'abord travaillé comme manœuvre et laveur de vitres dans la Ruhr avant de faire ses études de médecine à Strasbourg. Sous la direction de Georges Schaaff, il commence à rédiger une thèse de médecine portant sur la faculté de médecine de la *Reichsuniversität*. Le manque d'intérêt et de compréhension de son directeur de thèse conduit à une codirection officieuse de ce travail par l'historien de la médecine Eduard Seidler de Fribourg, ce dernier préparant à l'époque une histoire de la pédiatrie allemande sous le national-socialisme et se trouvant régulièrement

à Strasbourg pour des raisons personnelles (son fils, ancien membre de la Fraction armée rouge, s'était réfugié à Strasbourg à l'époque). En 1991, Patrick Wechsler écrit et soutient une thèse pionnière intitulée *La Faculté de Médecine de la Reichsuniversität Straßburg (1941-1945) à l'heure nationale-socialiste* qui, selon Eduard Seidler, a été acceptée uniquement en raison de sa présence⁹⁵.

À la même époque, Jacques Héran (1925-2000), professeur de physiologie pathologique, prépare un ouvrage (dont il assume la direction éditoriale) sur l'histoire de la médecine à Strasbourg. Cette somme vise à retracer toute l'histoire de la médecine à Strasbourg, depuis ses débuts jusqu'à nos jours. Sur ce sujet, Jacques Héran a une vision particulière qu'il poursuit avec persévérance et fermeté : l'ouvrage ne doit pas faire l'impasse sur la période et l'histoire de l'annexion de fait de l'Alsace⁹⁶, bien au contraire. Il entreprend lui-même de nombreuses recherches au sein des archives de la faculté, ce qui donne un cadre à son travail, même si son livre est malheureusement dépourvu de notes de bas de page. Pendant plus de dix ans, Jacques Héran examine des vestiges et des pièces demeurées dans de nombreux instituts médicaux et cliniques, dont les bâtiments ont peu changé depuis 1945. Ce travail de fond aboutit finalement à l'inclusion dans le livre publié en 1997 d'un chapitre de 50 pages richement illustré⁹⁷.

Entre 1985 et 1990, le professeur de sociologie strasbourgeois Freddy Raphaël dirige une troisième étude sur le transfert à Hadamar (Hesse), le 5 janvier 1944, de 100 patients hospitalisés dans les asiles psychiatriques alsaciens de Hoerdtd et Stephansfeld, et sur leur persécution⁹⁸.

Simultanément, mais totalement indépendamment les uns des autres, ces trois ouvrages changent la culture mémorielle de la médecine et des crimes médicaux en Alsace au commencement des années 1990. Pourtant, le début du traitement historico-scientifique de la période nazie en Alsace n'est ni facile ni évident. La population et l'université font preuve d'une résistance importante et persistante devant la nécessité de retravailler et d'affronter un « passé qui ne passe pas ».

En effet, les membres du Cercle Menachem Taffel, association fondée en 1997 sous l'impulsion du médecin psychiatre

Georges Federmann et du chercheur strasbourgeois Jacques Morel, prennent contact avec les responsables de la faculté de médecine et de l'université de Strasbourg à cinq reprises entre 1992 à 1997, pour attirer leur attention sur la nécessité de se saisir à la fois de l'histoire de la faculté de médecine sous le national-socialisme et de la commémoration de ses victimes⁹⁹. Le 21 septembre 2003, le Cercle Menachem Taffel organise un colloque au cours duquel Hans-Joachim Lang présente publiquement pour la première fois son travail d'identification des 86 victimes juives d'August Hirt dans le cadre de son projet de recherche intitulé « Les Noms des numéros ». De longues et intenses recherches historiques lui ont permis de découvrir l'identité de ces 86 personnes¹⁰⁰. Le combat du Cercle Menachem Taffel pour que l'on se souvienne des personnes assassinées et des victimes a finalement mené à la pose d'une petite plaque commémorative sur le mur extérieur du bâtiment de l'institut d'anatomie de la faculté de médecine en 2005. Cette plaque rend hommage aux 86 victimes juives d'August Hirt, mais ne mentionne pas leurs noms.

Une série de symposiums et de publications, comme le colloque international « Science, médecine, nazisme. Témoignages et recherches récentes » organisé à la faculté de médecine du 17 au 19 novembre 2005, et le livre qui en a résulté¹⁰¹, poursuivent ce travail au cours des dix années qui suivent. En 2010, Raphaël Toledano soutient une thèse de doctorat en médecine sur Eugen Haagen¹⁰² et prépare avec Emmanuel Heyd un documentaire sur les 86 victimes d'August Hirt¹⁰³. Le 9 juillet 2015, sur la base d'une lettre datée de 1952 trouvée dans les archives du professeur de médecine légale Camille Simonin, et en présence du professeur Jean-Sébastien Raul, directeur de l'institut de médecine légale de Strasbourg, Raphaël Toledano identifie dans la collection de médecine légale de la faculté de médecine trois préparations (un verre contenant cinq fragments de peau de Menachem Taffel, et deux éprouvettes avec le contenu de ses intestins et de son estomac), ainsi qu'un galet matricule¹⁰⁴. Ces préparations sont des preuves matérielles recueillies par les médecins légistes pour le procès de Metz (1952) et le procès en appel de Lyon (1954). Leur conservation jusqu'à la fin de la procédure judiciaire en tant que potentielles pièces à conviction est conforme aux obligations légales. En revanche, on ignore actuellement pourquoi ces pièces

à conviction, qui n'ont rien à voir ni avec la collection anatomique ni avec les rumeurs des années 1960, sont demeurées dans les locaux de la faculté de médecine. Le 1er septembre 2015, les trois préparations (le contenu du verre et des deux éprouvettes, mais pas le galet matricule ni les récipients qui sont restés en médecine légale) ont été remises au Grand Rabbin de Strasbourg et du Bas-Rhin et enterrées au cimetière juif de Cronenbourg.

2016-? Retour vers un passé qui « ne passe pas » et vers demain

Les travaux historiques et les initiatives citoyennes que nous venons de décrire, ainsi qu'une mobilisation médiatique initiée en 2015 par le célèbre animateur de télévision et médecin Michel Cymes, ont incité le Président de l'université de Strasbourg à créer, le 27 septembre 2016, et à soutenir financièrement, une commission internationale de recherche sur l'histoire de la *Reichsuniversität* et de sa faculté de médecine. Le rapport de la Commission qui lui a été remis après six ans de recherches¹⁰⁵ présente de nouveaux résultats concernant la médecine en Alsace sous le national-socialisme et ouvre, espérons-le, une nouvelle phase dans la culture mémorielle. Le séminaire franco-allemand organisé en commun entre Strasbourg et Tübingen, dont le présent ouvrage est issu, est un premier petit pas dans cette direction. Par ailleurs, l'université travaille actuellement à la création d'un centre de recherche et de documentation sur le national-socialisme en Alsace, qui vise à élaborer une nouvelle forme de culture mémorielle franco-allemande croisée, basée sur la production de savoirs et la participation sociale au cœur de l'Europe. Il s'agira d'un centre de transmission de la mémoire implanté en plusieurs lieux qui relieront, expliqueront et surtout interrogeront l'avenir, dans l'espace public, avec le passé en toile de fond.

STRASBOURG, LE 1^{er} MAI 2022

LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE LA REICHUNIVERSITÄT STRAßBURG ET L'HÔPITAL CIVIL SOUS L'ANNEXION DE FAIT NATIONALE-SOCIALISTE 1940-1945

Vie des cliniques au quotidien,
expérimentations humaines criminelles, collections médico-scientifiques,
biographies des victimes et du personnel de la faculté de médecine
et préconisations concernant les politiques mémorielles



**Rapport final
de la Commission historique
pour l'histoire de la faculté de médecine
de la Reichsuniversität Straßburg
2017-2022**

Sous la direction de
Christian BONAÏ, Florian SCHMALTZ, Paul WEINDLING

Traduction
Céline CORSINI, Marine EL HAJJI, Elisabeth FUCHS, Silke VAISSIÈRE-TRONTIN

UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

Page de titre du rapport final de la Commission historique internationale établie
par l'université de Strasbourg. Rapport remis le 3 mai 2022.

Georges Federmann est médecin psychiatre et le cofondateur, avec Roland Knebusch, du Cercle Menachem Taffel. Il milite depuis les années 1990 pour la connaissance et la commémoration des crimes commis par les médecins de la *Reichsuniversität Straßburg*. Le Cercle Menachem Taffel a notamment rendu publique à Strasbourg et en France l'identification des 86 victimes juives d'August Hirt par Hans-Joachim Lang en 2003. L'entretien qui suit a été réalisé en décembre 2024 par Jeanne Teboul et Christian Bonah.

Entretien avec Georges Federmann

Pourriez-vous vous présenter et retracer brièvement votre parcours ?

Mes parents m'ont appelé Georges Yoram Federmann et je les ai crus sur parole. Je suis né au Maroc en 1955, dans une famille où l'on parlait le yiddish et l'arabe. Dans mon parcours, je pense que j'ai été surdéterminé par la générosité et le racisme de ma mère, qui appartenait à une communauté arabo-juive dont elle avait exclu la part arabe. Très tôt, il m'est apparu que ma mère et ma famille avaient catégorisé la population du Maroc : les Juifs, les Arabes, et les Français qui étaient au sommet de la hiérarchie.

On est arrivés du Maroc en France en 1961. D'abord à Paris, puis dans le sud de la France et enfin à Strasbourg à partir de 1972-1973. Mon frère et moi avons été recrutés par un club de basket strasbourgeois ; j'ai donc été basketteur professionnel, puis j'ai débuté ma médecine à Strasbourg, autour de 1975. En étudiant la médecine, j'ai découvert que la plupart de mes professeurs avaient une organisation de pensée proche de celle de ma mère : les choses fonctionnaient par catégorisation. En médecine, j'ai saisi que les marges, les accidentés de la vie, n'intéressaient personne. J'ai essayé de me garder de cela dans ma pratique de la psychiatrie, en développant une clinique sans diagnostic pour ne pas poser d'étiquette ni perturber la relation. Il y a eu beaucoup de situations très signifiantes pour moi, qui m'ont permis de ne pas me situer comme appartenant à une catégorie surdéterminée, mais à mesurer la fragilité d'une situation, d'un parcours migratoire fait d'accidents, parfois heureux, parfois plus complexes. En fait, très rapidement, je me suis identifié à celui qu'une société désigne comme marginal.

Quels souvenirs gardez-vous de vos études de médecine ?

Je me rappelle de mes enseignants : Norbert Aprozio [(1924-2009), formé à la faculté de médecine d'Alger, puis nommé en 1961 professeur à l'École Nationale de Médecine d'Oran, il est nommé de 1962 à 1992 professeur à la faculté de médecine de Strasbourg], qui faisait de la chirurgie digestive ; Jean-Louis Imbs, qui était pharmacologue, qui m'a beaucoup inspiré par sa dimension pédagogique... Celui qui m'a le plus marqué, c'est Jacques Hérán [professeur de physiopathologie à la faculté de médecine de

Strasbourg, également chargé de la conservation des Archives historiques de la faculté et d'un enseignement optionnel d'histoire de la médecine], qui s'occupait de l'histoire de la médecine et nous faisait faire des groupes de travail.

Vous évoquez Jacques Héran et l'histoire de la médecine. Durant ces dix années passées à la faculté de médecine, de 1975 à 1985, vous n'avez jamais entendu parler de la Reichsuniversität ?

Je ne sais pas si j'ai reconstruit ça après coup. Il y avait ces histoires de rumeurs à l'institut d'anatomie. Je ne sais pas si j'en ai été le destinataire quand j'étais en première ou deuxième année de médecine... Je ne suis plus sûr. Je crois que c'est après, quand j'ai commencé à m'intéresser à ces histoires, que les rumeurs me sont revenues ou que tous les témoins que j'ai croisés me racontaient leur histoire de rumeurs. Mais sinon, je pense que je n'ai jamais eu de référence à cette histoire.

Pourriez-vous préciser le sujet de ces rumeurs ? De quoi s'agissait-il ?

Est-ce que c'était à ce moment-là ou après coup ? À chaque fois que je parlais... Je ne parle pas d'Uzi Bonstein [médecin formé à Strasbourg] avec son histoire incroyable de réminiscence traumatique, qui raconte qu'Henri Sick [professeur d'anatomie à l'université Louis Pasteur de Strasbourg de 1972 à 2003 et directeur de l'institut d'anatomie normale de 1994 à 2003] lui a fait visiter la partie secrète de l'institut d'anatomie dans les années 1970... Et la réminiscence qui lui revient vingt ou trente ans plus tard. Ça m'a époustouflé ! Je n'ai pas les noms des témoins en tête, mais à chaque fois que j'ai parlé à partir de la création du Cercle Menachem Taffel dans les années 1990, quand il y avait des conférences que l'on organisait, chacun disait : « Mais bien sûr ! Moi-même, j'ai été confronté à ça ! » [la prétendue utilisation de corps de détenus juifs du KL-Natzweiler en travaux pratiques d'anatomie]. Personne n'avait eu l'idée d'aller plus loin, mais je pense qu'une bonne proportion de gens de mon âge avait leur fantaisie sur cette histoire-là. C'était tellement cadencé que c'était au stade de la fantaisie, du fantasme. Cela avait dû avoir lieu, mais la posture officielle était tellement fermée que personne

n'avait eu l'idée d'aller interroger ni le Struthof, ni la question des expérimentations médicales, ni la présence nazie à Strasbourg avant Patrick Wechsler.

Les gens vous disaient « J'ai été confronté à "ça" »... Qu'est-ce que c'est, « ça » ?

Jusqu'en 1992, personne n'en parlait. En 1997, on a créé le Cercle Menachem Taffel, on a commencé à étoffer l'histoire avec Roland Knebusch [psychiatre allemand, cofondateur du Cercle Menachem Taffel décédé le 1^{er} décembre 2024] et à structurer le travail... On a rendu publique cette histoire-là [celle des 86], c'est-à-dire qu'on l'a rendue réelle parce qu'elle était imaginaire, en fait, jusque-là. C'est pour cela que j'évoque « ça ». C'est comme une sorte d'inconscient collectif que les gens ont créé, de mon point de vue. Des gens comme Léonard Singer qui ont été témoins d'une partie de l'histoire et qui n'ont rien dit¹⁰⁶. Comment Léonard Singer, qui était résistant, directeur de la clinique universitaire de psychiatrie¹⁰⁷, qui a participé à l'autopsie [légale des 86], peut-il considérer que c'est quelque chose à effacer, à ne pas aborder ? Pour moi, cela relève d'une forme de révisionnisme. Comme si l'histoire pouvait s'écrire de manière approximative alors qu'on en a été un témoin direct. Alors, est-ce qu'il a été traumatisé ? Est-ce qu'il y a eu un refoulement ? Je m'interroge beaucoup sur le fait que personne, du côté de la faculté de médecine, n'ait voulu être associé à notre travail. À partir de 1992, année après année, on a proposé à la communauté civile de réfléchir à cette histoire, on a voulu rappeler le nom de Menachem Taffel systématiquement, et on a constaté que cela suscitait l'hostilité des institutions. C'est quand même très troublant et très signifiant. Le « ça » renvoie à cela : à la réprobation et au mépris qu'a suscités notre initiative, du côté de la faculté de médecine comme au niveau de la communauté juive.

Il y a donc eu une unanimité pour considérer que c'était un non-événement. Moi, j'ai parlé de révisionnisme pour les gens comme Léonard Singer qui n'ont pas considéré que cette histoire était un outil de transmission. C'est du révisionnisme de ne pas enseigner l'histoire alors qu'on a la matière.

Comment et quand avez-vous pris connaissance de l'histoire du crime contre les 86 victimes juives de la chambre à gaz ? Et comment est né le Cercle Menachem Taffel ?

Le Cercle Menachem Taffel s'est constitué à partir de 1992, via l'appel de Jacques Morel et Bruno Escoubès. Ils avaient lu la thèse de Patrick Wechsler et avaient rédigé leur appel [le texte « Strasbourg, souviens-toi ! »]. J'étais proche de Jacques Morel, on avait des combats communs et l'appel m'a tout de suite inspiré. Je l'ai reproduit en écrivant à l'époque à Pierre Gerlinger, je crois [Pierre Gerlinger a été doyen de la faculté de médecine de 1994 à 2001]. J'ai écrit au doyen de la faculté de médecine et au président de l'université Louis Pasteur. Ils ont immédiatement adopté une position de défiance : « Vous vous trompez de combat, vous risquez de mettre en cause la faculté de médecine qui était repliée à Clermont-Ferrand ». Ils craignaient une confusion, comme si les étudiants n'étaient pas capables de faire la différence entre la période de l'annexion et le repli à Clermont-Ferrand ! Pour moi, c'est très intéressant de voir cela, car on m'a toujours dit : « Les médecins doivent rester neutres, on ne peut pas faire de politique ». Et ce que j'ai observé, c'est qu'en fait, on était tellement neutre en médecine que ça devient un acte politique. Cela a aussi éclairé une partie de mon chemin, par rapport à l'accueil des sans-papiers, que j'ai identifiés tout de suite à Menachem Taffel.

Le Cercle Menachem Taffel a donc été actif dès le début des années 1990, en rassemblant des médecins juifs et non juifs, pour organiser des conférences, des commémorations et surtout réfléchir à l'actualité de ce crime et à ses enseignements en matière d'éthique médicale. Comment pratiquer la médecine après un tel crime ? Comment favoriser l'accueil inconditionnel des plus démunis ?

Vous évoquez également la réticence de la communauté juive locale à s'approprier cette histoire... Comment l'interprétez-vous ?

Cela peut sembler éloigné, mais à partir des années 1980, la communauté juive locale s'est droitisée, avec un soutien quasi inconditionnel à Israël. Quelqu'un comme Jean Kahn [avocat né en 1929 à Strasbourg, il a été président du CRIF et militant pour les droits de l'Homme], qui incarne la défense des droits de l'Homme, une figure inattaquable de la lutte contre le racisme et

l'antisémitisme, s'est opposé localement à l'entrée des femmes au Consistoire, avec le rabbin René Gutman [Grand Rabbin du Bas-Rhin de 1987 à 2017]. Donc il y a un peu deux visages. Et tout ce qui n'était pas contrôlé par le Consistoire ou à l'initiative du Consistoire pouvait être perçu comme suspect. Et comme moi, j'avais des positions assez critiques par rapport à Israël, je pense que ça a joué... J'étais la voix française de cette histoire et le Consistoire ne voulait pas soutenir un projet incertain. Jusqu'en 2003, personne ne s'y intéressait vraiment. En 2003, le Cercle Menachem Taffel a organisé la venue d'Hans-Joachim Lang, qui a révélé les noms des 86 victimes. Cela a constitué un tournant et inspiré Emmanuel Heyd et Raphaël Toledano. Plusieurs personnes, et notamment Jean Kahn, se sont converties à cette cause à partir de là...



Institut d'anatomie de l'université de Strasbourg.

Quelques années plus tard, en décembre 2005, une plaque a d'ailleurs été apposée devant l'institut d'anatomie, en hommage aux 86 victimes. Vous souvenez-vous de ce moment-là ?

Pas très bien. Je me rappelle que Catherine Trautmann [membre du parti socialiste et maire de Strasbourg de 1989 à 1997, puis de 2000 à 2001] et son chef de cabinet étaient assez hostiles à l'idée de cette plaque. Ils ne voulaient pas toucher à cette histoire, alors que rien ne les empêchait de se l'approprier. Paradoxalement,

c'est Fabienne Keller [membre de l'UDF, puis de l'UMP et maire de Strasbourg de 2001 à 2008] qui l'a fait. Je ne sais pas très bien quand ni comment cela a été décidé. Alors évidemment, sur la plaque, il y a le nom de toutes les personnes qui étaient hostiles à la plaque ou qui venaient de se convertir. À ce moment-là, moi j'ai pensé : « On pose ça et on n'en parle plus. » J'ai eu ce soupçon-là, cette hypothèse-là. Parce que, de mon point de vue, il n'y a pas eu beaucoup de changements après 2005. Le Cercle Menachem Taffel, lui, a continué à faire sa petite œuvre d'activisme, de réflexion, à organiser des conférences sur la question de l'éthique médicale notamment.

Est-ce que la découverte par Raphaël Toledano de restes humains de Menachem Taffel en 2015 et la mise en place de la Commission historique pour l'histoire de la Reichsuniversität ont représenté une nouvelle étape pour vous, et peut-être un espoir que cette histoire soit désormais mieux connue ?

Je ne me souviens plus exactement comment j'ai appris la découverte de Raphaël. Le Cercle Taffel n'a pas été associé à sa quête ni à sa visite à l'institut de médecine légale. Mais c'était une étape extraordinaire. Suffisamment extraordinaire pour être célébrée par la communauté juive... Pour autant, je ne crois pas que ce soit devenu *leur* histoire. Pour moi et dans le fond, rien n'a changé, ni dans l'attitude de la communauté juive ni dans celle de la Faculté. Il y a désormais de la documentation, des recherches sur les biographies, sur l'histoire de la *Reichsuniversität* et c'est important. Mais je vois, dans l'exercice de mon métier, que les leçons de ce crime n'ont pas été tirées. La question de l'accueil des marginalisés et des sans-papiers n'est pas devenue prioritaire. Lorsque je parle d'accueillir les sans-papiers ou de porter plainte contre les politiques qui menacent de supprimer l'aide médicale d'État, les jeunes collègues me répondent qu'on n'est pas là pour faire de la politique... L'histoire de ce crime aurait dû nous apprendre non pas l'urgence du diagnostic, mais l'urgence de l'accueil des Menachem Taffel d'aujourd'hui. Or, dans l'exercice de mon métier, je n'ai vu que l'aggravation de la situation, la mise à distance des pauvres et des marginaux.

Quelle place occupent le camp de Natzweiler et la chambre à gaz dans le travail du Cercle Menachem Taffel ?

J'associe le camp à Boris Pahor, dont j'ai été très proche, et à son livre, *Pèlerin parmi les ombres*. J'ai beaucoup investi ce lieu. Je ne sais plus quand est-ce que j'y suis allé pour la première fois, mais j'étais psychiatre à La Broque [commune située à proximité de Natzwiller] entre 1983 et 1987... donc peut-être que c'est ce qui m'a poussé... Je ne me souviens plus. Aller au camp me donnait la nausée, c'est la raison pour laquelle j'ai créé un parcours de visite complémentaire, par le mémorial d'Alsace-Moselle, la gare de Rothau, le camp de Schirmeck, la chambre à gaz et les carrières... En fait, je n'arrive pas à entrer dans le camp.

Êtes-vous allé visiter la nouvelle exposition de la chambre à gaz ?

Oui, j'y suis allé une fois. Je trouve que c'est très bien documenté. J'observe aussi les visiteurs. Pour moi, il y a deux choses : il y a le travail de recherche que vous faites, qui est nécessaire, et une réflexion pédagogique sur ce qui peut toucher le citoyen lorsqu'il va visiter la chambre à gaz. Il y a un fossé de mon point de vue entre la dimension institutionnelle et cette dimension émotionnelle. En fait, je ne sais pas si on peut visiter un camp. Je ne suis pas sûr qu'on puisse visiter une chambre à gaz. Finalement, le fait d'avoir un savoir, de développer un savoir sur cette matière-là, c'est quasiment la désacraliser d'une certaine manière.



Le 23 novembre 1941, l'occupant allemand crée une *Reichsuniversität* à Strasbourg. Ce projet fasciste modèle, véritable bastion de propagande contre la France, veut concurrencer la Sorbonne. Trois ans plus tard, lorsque les Alliés libèrent Strasbourg, les membres du corps enseignant ont déjà commencé à se réfugier à Tübingen. Au printemps 1945, les fonctionnaires de Berlin, Stuttgart et Tübingen hésitent encore sur le nom le plus adapté à cet arrangement temporaire. La dénomination (université de Tübingen-Strasbourg) est proposée afin de mettre l'accent sur l'autonomie de la *Reichsuniversität* par rapport à l'université de Tübingen. Après la guerre, à Tübingen, il a été facile de simplement ignorer ce chapitre, puis de l'oublier.

Trous de mémoire. La fin de la *Reichsuniversität Straßburg* à Tübingen

« De l'extérieur, tout paraît calme, mais en réalité, tout repose sur un baril de poudre prêt à exploser à chaque instant », écrit le professeur d'anatomie August Hirt au directeur de l'*Ahmenerbe* le 16 septembre 1944 à Strasbourg¹⁰⁸. Neuf jours plus tard, une bombe aérienne frappe sa maison à Strasbourg ; sa femme et son fils décèdent. Il s'installe alors dans un abri de fortune avec sa fille de 18 ans et quelques effets personnels. Le 12 octobre 1944, il écrit : « Nos instruments sont actuellement en route vers Tübingen avec les biens de l'université et seront chargés aujourd'hui dans des wagons, dans le fracas des bombes¹⁰⁹. » Deux semaines plus tard, il annonce la réussite de l'opération : les instruments destinés à la recherche dont il a besoin pour continuer ses activités sont bien arrivés, en deux fois, à Tübingen¹¹⁰.

Seuls des nazis enfermés dans un profond déni pouvaient croire que la *Reichsuniversität* – qui comptait 3 462 étudiants au semestre d'été 1944 – pourrait continuer à fonctionner encore longtemps à Strasbourg après la libération de Paris le 19 août 1944. Le 21 septembre de la même année, l'*Amt Wissenschaft* (bureau de la Science) du *Reichsministerium* (ministère de l'Éducation du *Reich*) avertit le directeur administratif de l'université, le curateur Emil Breuer, « que l'éventuelle annexe et *Meldekopf* (centre de coordination et de communication) de l'université de Strasbourg [doit être installée] à Tübingen et qu'il [faut] entamer les préparatifs nécessaires¹¹¹ ». Accélérés par le grave bombardement de Strasbourg, les travaux préparatoires commencent le 4 octobre 1944¹¹². Quelques jours plus tard, le recteur informe le *Wissenschaftsministerium* (ministère de la Science) de Berlin que les cours du semestre d'hiver 1944-1945 de la *Reichsuniversität* ne se dérouleront pas à Strasbourg¹¹³.

Les premiers émissaires et les services compétents de Tübingen ont commencé à chercher des logements temporaires et des locaux de stockage fin septembre. Ce n'est pas tâche facile que de trouver un toit pour les 370 employés de l'université strasbourgeoise dans une ville déjà surchargée de victimes des bombardements de Stuttgart et d'autres villes environnantes. Il

est tout aussi difficile de trouver des salles supplémentaires pour l'administration d'une autre université alors que l'université locale a déjà dû faire de la place pour le *Kultusministerium*¹¹⁴ (ministère de l'Éducation et de la Culture) wurtembergeois. Les jours suivants, la *Reichsuniversität Straßburg* commence un transfert *a minima*, celui des instituts universitaires, considérés comme des ressources stratégiques. En tout état de cause, les cliniques n'ont pas pu être prises en compte dans l'organisation de ce transfert. Dans cette période, les livres et les appareils scientifiques en provenance de Strasbourg emplissent les sites de dépôt de Tübingen et des alentours : le sous-sol de la nouvelle aula, le gymnase de l'université, le *Pflegghof* (cour de ferme d'un monastère) municipal, le château de Kressbach, les domaines de Schwärzloch, Hohentringen et Bläsibad, mais également des dépôts dans des villages environnants comme Pfrondorf, Gomaringen, Gönningen, Bopfingen et Salmendingen.

Berlin repousse la décision définitive concernant un transfert de la *Reichsuniversität* pendant plusieurs semaines après la libération de Strasbourg. Ce n'est qu'à partir du 18 décembre 1944 que la reprise d'activité de la direction de l'université, installée dans trois salles de la nouvelle aula, est autorisée¹¹⁵. À la tête de la direction de cette université, on trouve le professeur Hubert Schrade, historien de l'art, au poste de recteur ; Emil Breuer est curateur ; les doyens sont les professeurs Hans Dölle (faculté de droit), August Hirt (faculté de médecine), Hubert Schrade (faculté de philosophie) et Karl Zeil (faculté des sciences naturelles).

Si le transfert de la *Reichsuniversität Straßburg* s'était fait à temps, une deuxième université plus grande, au moins en ce qui concerne le personnel, se serait implantée à côté de l'université Eberhard-Karl de Tübingen, dans une ville qui comptait environ 31 000 habitants. Les 252 employés de l'université de Tübingen se seraient alors retrouvés en minorité face aux 370 employés de l'université de Strasbourg¹¹⁶. Dans les faits, c'est une université-croupion gérée par une administration en étroite coopération avec Tübingen qui est créée. Il est impossible de s'inscrire à la *Reichsuniversität*. Sur les 2 088 étudiants de l'université Eberhard-Karl de Tübingen au semestre d'hiver 1944-1945, une centaine sont arrivés de Strasbourg.

Ce court chapitre tubingois de la *Reichsuniversität*, qui s'est ouvert lors du semestre d'hiver 1944-1945 pour se refermer très rapidement comme le montre le catalogue de cours du semestre d'été 1945 dont un exemplaire est parvenu jusqu'à nous¹¹⁷, a été rapidement refoulé et oublié à Tübingen. Même les textes très critiques que l'université de Tübingen fait paraître à l'occasion de son jubilé en 1977 font l'impasse sur ce chapitre. Pourtant, 18 professeurs strasbourgeois ont été intégrés à l'université Eberhard-Karl, parmi lesquels Wolfgang Lehmann, anthropologue spécialiste de la race, et des SS actifs, tels Ernst Anrich, historien ouvertement propagandiste, Otto Huth, spécialiste des religions *völkisch*¹¹⁸, ou encore l'anatomiste August Hirt, connu pour être un criminel nazi. En 2005, après quelques articles de journaux¹¹⁹ et la publication d'un livre¹²⁰ sur A. Hirt traitant tous de son séjour à Tübingen en lien avec la *Reichsuniversität*, un département de l'université aborde enfin le sujet dans un chapitre extrêmement bien documenté, rédigé par un chercheur extérieur¹²¹. S'appuyant sur des documents administratifs, ce dernier se concentre sur ce processus de transfert et le fait qu'il ait impliqué plusieurs compétences administratives.

À de rares exceptions près (A. Hirt et O. Huth¹²²), il n'y a eu à ce jour aucune recherche systématique sur les détails des travaux de la majorité des chercheurs SS de Strasbourg ni sur ce qu'ils ont ensuite enseigné aux étudiants de Tübingen. Il en est de même pour tous les équipements scientifiques transportés à Tübingen pour servir à des recherches stratégiques. En ce qui concerne l'institut d'anatomie, ce n'est qu'en 2022 que la publication du rapport de la Commission historique mise en place par l'université de Strasbourg a montré que toutes les caisses de l'institut d'anatomie de la *Reichsuniversität* qui avaient été envoyées à Tübingen à l'automne 1944 étaient revenues en Alsace¹²³. La rumeur qui court depuis les années 1980, selon laquelle il resterait à Tübingen des préparations humaines strasbourgeoises d'origine criminelle, comme des fragments de squelette des 86 victimes d'A. Hirt, n'avait jusqu'alors pas été investiguée. De manière similaire, l'éventualité même que des restes humains aient été transportés à Tübingen dans ce contexte n'avait pas été étudiée. Selon toute vraisemblance, ces rumeurs sont infondées.

« Nous sommes sur le point, je devrais plutôt dire, nous sommes en train d'aménager un nouveau laboratoire grâce aux appareils et instruments stockés dans le bâtiment d'anatomie de Tübingen », écrit August Hirt le 9 décembre 1944 à l'*Ahnenerbe*¹²⁴. Il a besoin de ce laboratoire pour continuer à exploiter les résultats des expérimentations au gaz toxique qui ont causé la mort de certains des détenus de camp de concentration sur lesquels il les a effectuées¹²⁵. Il poursuit tranquillement son activité, comme si de rien n'était. Sa situation ne se différencie de celle qu'il a connue à Strasbourg que par ses proportions. Du point de vue éthique, son comportement demeure déviant.

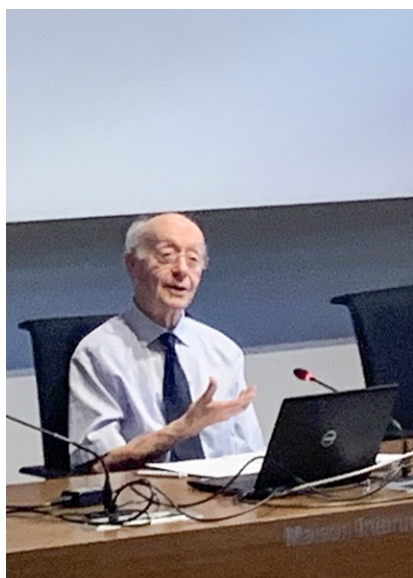
À l'université de Strasbourg, durant des décennies, personne n'a voulu se souvenir. L'argument avancé était que les « murs » étaient innocents, les criminels étant des scientifiques d'une université étrangère. Mais quelle est la différence avec le fait que les travaux d'August Hirt à l'institut d'anatomie de l'université Eberhard-Karl ont été ignorés encore plus longtemps que ceux qu'il a effectués à Strasbourg ? Précisons d'ailleurs que W. Sievers, le directeur de l'*Ahnenerbe* avec lequel A. Hirt a continué d'entretenir des liens étroits, lui écrivait encore en octobre 1944 à propos de la destruction de la « collection de squelettes juifs » : « Je n'estime pas [cette] destruction si tragique, car quand nous pourrons de nouveau travailler et effectuer nos recherches au calme, nous serons en mesure de reconduire ce genre d'études. » Pour dire les choses clairement : l'université de Tübingen s'est, elle aussi, défilée bien trop longtemps en arguant de l'innocence des murs et en passant cet épisode sous silence. C'est seulement en 2023 que l'exposition *Entgrenzte Anatomie* (littéralement « Anatomie sans limites ») et sa série de conférences à l'institut d'anatomie ont marqué une rupture dans la politique mémorielle de l'institution¹²⁶.



Nouvel auditorium de l'université de Tübingen. La flèche pointe vers le rectorat de la *Reichsuniversität Straßburg*, qui a été transféré à Tübingen du 18 décembre jusqu'à la fin de la guerre.

Freddy Raphaël (né en 1936) est un témoin contemporain de la vie juive en Alsace. Il a enseigné la sociologie à l'université de Strasbourg et s'est intéressé, non seulement à l'histoire de la communauté juive en Alsace-Lorraine et à la « mémoire plurielle de l'Alsace¹²⁷ » qui y est liée, mais aussi aux crimes médicaux commis à la *Reichsuniversität Straßburg*, en l'occurrence le convoi du 5 janvier 1944 qui a envoyé à la mort des patients d'asiles psychiatriques. Il a coopéré avec l'institut d'anthropologie et d'histoire culturelle de Tübingen pendant de nombreuses années¹²⁸. Dans son exposé en français, dont il livre ici une version écrite, il a plaidé avec beaucoup d'empathie pour une culture mémorielle contemporaine.

« Les morts ne sont pas les absents de l’histoire qui s’écrit, mais
les vivants d’hier au cœur de l’histoire qui se fait. »
(Paul Ricœur)



(ci-dessous) Amphithéâtre du séminaire lors de la conférence de Freddy Raphaël, le 13 juin 2023.

(à gauche) Freddy Raphaël, le 13 juin 2023.



Pourquoi la commémoration ? Le nécessaire sursaut

J'entends ici m'interroger sur la nécessité de la convocation de la mémoire. Je me sens humble, peu assuré devant la tâche qui m'a été confiée. Je souhaite me raccrocher aux témoignages de ceux qu'il importe, plus que jamais, d'écouter : professeurs, étudiants, membres du personnel qui ont fait partie de l'université de Strasbourg, repliée à Clermont-Ferrand.

Je me situe dans la lignée du philosophe Paul Ricœur¹²⁹ qui fut mon maître, pour qui un individu et une communauté ne cheminent à travers le temps qu'en articulant une histoire et une fiction particulières, qui définissent leur singularité. Ils sont assignés à une « identité narrative », qui leur assure une permanence dynamique, une cohésion que leur confère un récit refiguré. Paul Ricœur cite l'exemple pertinent d'une communauté significative, l'Israël biblique¹³⁰. L'exemple est, selon lui, particulièrement topique, car « nul peuple n'a été aussi exclusivement passionné par les récits qu'il a racontés sur lui-même ». D'une part, la sélection opérée ultérieurement de ceux qui furent reçus comme canoniques, exprime le caractère que le peuple s'est donné, depuis le parcours des patriarches jusqu'à l'exil et au retour. « Mais on peut dire, avec tout autant de pertinence, que c'est en racontant des récits tenus par le témoignage des événements fondateurs de sa propre histoire que l'Israël biblique est devenu la communauté historique qui porte ce nom ». Quiconque se veut l'héritier de cette provocation à être et à agir autrement se doit, comme le souligne Emmanuel Levinas, d'opter pour une orientation éthique.

Il importe, près de 90 ans après le génocide perpétré par les nazis et leurs affidés, de nous interroger, avec le professeur Albert Bronner, sur la pertinence d'une commémoration. Il convient d'échapper aux mots ressassés, aux poncifs repris jusqu'à la nausée, aux rites vieilliss. La « Résistance », ce beau vocable a été « tant de fois galvaudé, usé par une invocation incessante à l'appui de toutes les causes ». Il a servi de caution à « tant de jugements manichéens et expéditifs ». La « Déportation » a fait l'objet de tant de récits « que beaucoup, dans l'accoutumance somnolente d'un genre humain gavé d'horreurs, s'en trouvent indisposés et las ». Ce passé-là « ne fait plus recette dans les discours politiques ». Grande est alors la tentation de se réfugier dans le silence.

Et pourtant, il faut plus que jamais nous ressaisir et refuser que l'oubli et l'indifférence ne masquent l'abjection de ces images qui hantent les anciens déportés : « la férocité de la Gestapo et de la Milice, l'atrocité des transports dans les wagons à bestiaux, les tortures de la soif et de l'étouffement, le déballage des morts tirés par les pieds, la réception des vivants à coup de matraque par les SS dans un atroce mélange de bestialité et de discipline ».

Et pourtant, plus que jamais, il faut inlassablement rappeler que, dans le dénuement extrême, dans la déchéance avilissante, se dressèrent les hommes : « Impossible de tricher lorsque l'œdème des jambes apparaît, lorsque nu, affublé du costume rayé, on ne respire plus librement ». « La prison, les camps furent les révélateurs involontaires de nos convictions d'hommes », écrit Albert Bronner, « l'ouvrier reste l'ouvrier, le politicien un politicien. Et pourtant, dans la détresse et la famine, une réconciliation autrement impossible s'opérait en de rares moments privilégiés où s'abolissent clivages, verrous, mépris et indifférence ».

De nombreux témoignages et des réflexions poignants dans leur sobriété, je retiens que la commémoration n'a de sens que si elle est lucide et exigeante. Elle ne doit pas dissimuler l'attentisme et les lâchetés, la collaboration active avec l'occupant et la trahison. La commémoration nous renvoie, chacun d'entre nous, à notre responsabilité présente, quelle que soit notre place dans la société. La commémoration marque notre refus de la banalisation du mal, de la construction d'une histoire purement victimaire, qui élude l'importance des choix aux heures les plus sombres.

S'impose à nous l'exigence d'être, comme l'a énoncé Marc Bloch, des serviteurs de la vérité, de prendre en charge les témoignages et le travail de la mémoire. Face aux défis changeants de notre société à travers le temps, les témoins reconstruisent inévitablement une part du passé. Alors s'impose à nous, tout aussi impérativement, un devoir d'histoire. Nous devons nous attacher, en nous soumettant aux règles de nos disciplines respectives, à scruter des faits complexes, parfois contradictoires, pour tenter de construire des modèles interprétatifs scientifiques et intellectuels nous permettant de comprendre les enjeux du présent.

La transmission de la mémoire a une charge émotionnelle particulière lorsqu'elle est assurée par les témoins qui ont été

les victimes d'un désastre. Mais, par-delà la subjectivité de la reconstruction mémorielle, il importe que le témoignage soit situé dans une perspective historique, qu'elle soit accompagnée d'une réflexion sur les processus politiques mis en œuvre. Seule une solide connaissance des visions du monde et des idéologies des artisans des crimes de masse du ^{xx}e siècle et du nôtre permet de forger la lucidité de nos contemporains et d'en appeler à leur responsabilité.

Commémorer, c'est pratiquer collectivement une « mémoire-message ». C'est une démarche pour rendre contemporain, dans un lieu et à une date à forte charge symbolique, un événement du passé, auquel nous sommes reliés par un horizon d'attente. La commémoration vise à susciter un sursaut.

Pour Maurice Halbwachs, l'un des fondateurs de la sociologie française, qui a enseigné dans notre université, qui entra en Résistance et mourut en déportation, il convient, face à la falsification de l'histoire élaborée par les nazis, leurs complices vichyssois et leurs émules présents, de réaffirmer les fondements éthiques de la République. Contre la perversion des valeurs de la démocratie, dont nous sommes les témoins, il y a lieu d'actualiser le passé et de lui conférer une charge de sens.

Dans son ouvrage, *Les Cerfs-volants*, Romain Gary évoque la justice des humbles qui font face à l'Histoire et en refusent l'arrêt de mort. À la toute dernière page de ce livre, Gary cite sans explication les noms du pasteur André Trocmé et celui du Chambon sur Lignon « car on ne saurait mieux dire ».

La tâche qui nous incombe, selon Emmanuel Levinas, c'est de « sauvegarder l'humain dans l'homme ». Et je me permets d'ajouter, en nous même, et de combattre l'inhumain. Ambroise Fleury (*Les Cerfs-volants*) avait entendu parler en prison de l'engagement total du pasteur et de son épouse Magda en faveur des Juifs et des persécutés. « Le Chambon, retiens ce nom », ordonne-t-il à son neveu Ludo. Il importe « d'écrire, une fois encore, ces noms de haute fidélité, de les réciter souvent, sans en oublier un seul ». Pour Romain Gary, ces noms expriment, à eux seuls, « l'humanité pleine et entière de l'homme ». Ils s'opposent au côté « innommable de l'humanité ». Le travail de mémoire et d'histoire doit inlassablement rappeler la justice des humbles qui font face à l'histoire et refusent l'arrêt de mort.

Dans *Histoire d'une vie* (Points, Seuil, p. 128), Aaron Appelfeld nous incite à refuser « l'anéantissement de la mémoire et l'aplatissement de l'âme ». La tâche qui nous incombe en ces « sombres temps », c'est de reconstruire notre confiance en la part de l'humain en l'homme. Il est primordial « d'ouvrir un futur au passé ». Notre époque d'affrontements et de haine, de menaces et d'incertitudes, entretient « le besoin et la recherche d'un sens, qui ne cesse de se dérober ». Ce sens, c'est à la fois une signification et une orientation.

Honorer la mémoire de l'université résistante et des déportés du Struthof, c'est lutter tous les jours contre l'obscurantisme, c'est « faire reculer les rivages de notre ignorance, la nôtre et celle des autres » (Jean-Paul de Gaudemar). Lors du cinquantenaire des rafles de Clermont-Ferrand, Catherine Trautmann a rappelé qu'arrivant aux États-Unis fuyant la barbarie nazie, Saint-John Perse écrivit sur son bordereau d'immigration en réponse à son domicile : « J'habiterai mon nom ». C'est exactement ce que fit l'université de Strasbourg à Clermont-Ferrand, habiter son nom. C'est cela qui fit scandale.

J'entends transmettre, en ces jours d'épreuves renouvelées, le message du professeur Jean Lassus, rescapé du train de la mort, revenu de Dachau et de Dora : « Il faut que les bourreaux soient punis. Mais il faut surtout qu'il n'y ait plus de bourreaux. Nous avons vu souvent monter dans les regards des SS la cruauté et la rage ; spectacle affreux. Chassons de nous, chassons de l'âme de nos enfants toute rage et toute cruauté. Que l'enfer ait échoué. Qu'il reste malgré tout des hommes sur la terre ! Nous avons, pour la victoire, sacrifié nos joies et nos vies ; pour la paix, sachons sacrifier nos vengeances et nos haines ! »

Évoquant les liens qui unissent un fils et son frère, après la mort de ce dernier, Paul Ricœur écrit : « Je reporte sur les autres mes survivants, la tâche de prendre la relève de mon désir d'être, de mon effort pour exister dans les temps des vivants ».

Commémorer, c'est croire au matin, c'est croire à ce matin-là.

Les séminaires de Strasbourg et Tübingen

En amont de la rencontre avec les familles des 86 personnes juives assassinées en août 1943, Jeanne Teboul (institut d'ethnologie de la faculté de sciences sociales de l'université de Strasbourg), Christian Bonah (département d'histoire des sciences de la vie et de la santé de la faculté de médecine de Strasbourg), ainsi que Reinhard Johler et Hans-Joachim Lang (*Ludwig-Uhland-Institut für Empirische Kulturwissenschaft* de l'université de Tübingen) ont proposé des séminaires préparatoires à leurs étudiants. En effet, ces derniers avaient d'importantes missions scientifiques à accomplir pendant la semaine de mi-juin, tout en étant expressément invités à faire valoir leur point de vue dans les discussions à venir.

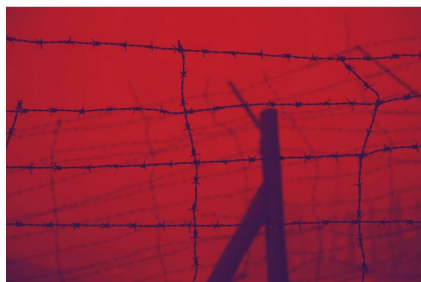
Enquête : Sur la piste des 86, mémoires d'un crime nazi

Publié: 24 janvier 2024, 19:30 CET



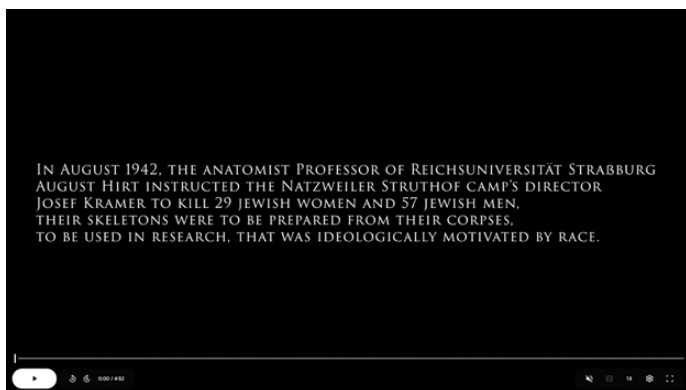
Pendant plus de 70 ans, des particuliers, associations, chercheurs, militants, journalistes, médecins et anonymes se sont battus pour rendre leur identité et leur dignité à 86 personnes juives, victimes d'un crime nazi survenu en Alsace en 1943. Cet épisode est longtemps resté ignoré de la mémoire collective. Je m'appelle Jeanne Tébol, je suis anthropologue et j'ai enquêté sur celles et ceux qui ont mené ce combat contre l'oubli. Dans ce récit inédit, je reviens sur les détails de cette histoire tragique, et retrace la mémorisation complexe de ce crime dans la société alsacienne contemporaine.

Épisode 1 : Une sinistre découverte



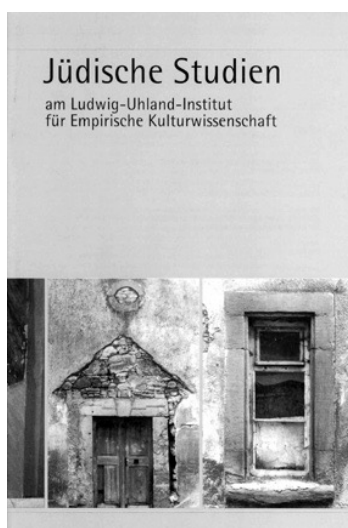
En décembre 1944, les troupes alliées qui libèrent l'Alsace découvrent à l'Université de Strasbourg des cadavres morcelés, probables pièces à conviction d'un crime de guerre nazi. La justice militaire française ouvre une enquête : d'où viennent ces corps ? Qui étaient ces victimes ?

Page d'accueil du rapport de recherche de Jeanne Tébol sur la mémorisation complexe de l'assassinat des 86 dans la société alsacienne contemporaine [<https://theconversation.com/enquete-sur-la-piste-des-86-memoires-dun-crime-nazi-220899>].



Captation d'image du projet de film de Shuai Zhang, étudiant à Tübingen, lors du séminaire : « Nous nous souvenons. Un projet franco-allemand à Strasbourg par des étudiants, des enseignants et des membres des familles des 86 personnes assassinées par les nazis. » (*Ludwig-Uhland-Institut für Empirische Kulturwissenschaft*, Tübingen 2023) [<https://www.youtube.com/watch?v=sXysudWjq-M>].





(à gauche) Revue d'études juives du *Ludwig-Uhland-Institut für Empirische Kulturwissenschaft* de l'année 2003.

(à droite) Publication commémorative à l'occasion du 20^e colloque scientifique commun du *Ludwig-Uhland-Institut* de Tübingen et du laboratoire de sociologie de la culture européenne à l'université Marc Bloch, Strasbourg, octobre 2003.

Le séminaire de Strasbourg

Depuis mon arrivée à l'université de Strasbourg comme maîtresse de conférences en anthropologie sociale et culturelle, j'anime un séminaire semestriel intitulé « Anthropologie politique de la mémoire » ouvert aux étudiants de Master en anthropologie, à la faculté des sciences sociales.

Dans ce cadre, il s'agit pour moi d'initier les étudiants à l'approche anthropologique de la « mémoire » à travers la lecture de textes fondamentaux dans ce champ de la discipline, mais également de les amener à appréhender par eux-mêmes et à travers l'enquête les différentes modalités de présence du passé dans les sociétés contemporaines. Au-delà donc des apports théoriques indispensables, ce séminaire vise à encourager les étudiants à développer une réflexion critique et empiriquement fondée sur les usages sociaux et politiques du passé, la culture de la mémoire, les « lieux de mémoire » et leurs appropriations par les citoyennes et les citoyens.

Depuis les travaux fondateurs de Maurice Halbwachs dans les années 1920, les recherches portant sur la mémoire constituent un objet très fécond en sciences sociales, et singulièrement en anthropologie où l'on a assisté, depuis les années 2000, à un véritable *memory boom* dans la littérature. L'approche anthropologique de la mémoire a ceci de spécifique qu'elle n'interroge pas directement le passé lui-même, mais plutôt les usages et les représentations que ce dernier suscite au présent : quels sont les événements « mis en mémoire » et ceux qui sont laissés de côté ? Qui participe de cette mise en mémoire (l'État, des communautés locales et/ou transnationales, des groupes de victimes, des acteurs associatifs) ? Comment évoque-t-on le passé dans nos sociétés contemporaines (à travers quels gestes, quels objets, quelles rhétoriques, quels monuments) et à quelles fins ? Quels sont finalement les enjeux de ces processus de remémoration et leurs effets sur les individus et les collectifs ? C'est à partir de ce type de questionnements que les sciences sociales se saisissent de la mémoire, non pas comme un enjeu

du passé, mais comme une réalité présente, appréhendée à partir de discours et de pratiques ordinaires.

Au cours de l'année 2022-2023, une thématique particulière avait été déterminée, relative aux mémoires alsaciennes de l'annexion de fait. Il s'agissait ainsi de préparer le séminaire franco-allemand dédié aux mémoires des 86 victimes du camp de concentration nazi de Natzweiler-Struthof. La première partie de l'enseignement (six séances sur douze) proposait un cadrage historique et théorique. Il s'agissait de présenter aux quinze étudiants l'histoire et les mémoires de la Seconde Guerre mondiale en Alsace et singulièrement celle du crime contre les 86, à travers la lecture des travaux d'Hans-Joachim Lang, du rapport de la Commission historique sur la *Reichsuniversität Straßburg* et la présentation de mes recherches en cours sur la mémorialisation de ce crime à l'échelle locale. Cela a permis aux étudiants d'enrichir leurs connaissances et de développer une nouvelle perspective sur l'histoire de leur région, et de leur université. La seconde partie (six séances sur douze) se voulait plus pratique, destinée à fournir aux étudiants les outils méthodologiques, les principes épistémologiques et éthiques de l'enquête ethnographique sur des questions mémorielles. Chaque étudiant a pu choisir librement un objet d'enquête ethnographique (témoignage oral, corpus de presse, monument, « lieu de mémoire » et ses usages) en lien avec les mémoires de la Seconde Guerre mondiale en Alsace. Les étudiants ont ainsi pu aller rencontrer des témoins de cette période pour collecter leurs souvenirs, mais aussi travailler à partir de différents dispositifs de mise en présence du passé aujourd'hui (commémorations, monuments aux morts, etc.). À travers les échanges collectifs sur leurs recherches, nous avons pu avancer dans la compréhension des rapports contemporains au passé, mettre en lumière le rôle social du témoignage ou encore les écarts existants parfois entre le récit public du passé et les mémoires privées, familiales.

Le séminaire de Tübingen

Le *Ludwig-Uhland-Institut für Empirische Kulturwissenschaft* est fondé à l'université de Tübingen immédiatement après la prise de pouvoir nationale-socialiste en 1933. Il se nomme d'abord *Seminar* (séminaire), puis *Institut für deutsche Volkskunde* (institut d'ethnologie allemande) en 1934-1935. Son directeur, le germaniste Gustav Bebermeyer, est un national-socialiste convaincu. Entre avril et novembre 1933, alors qu'il occupe le poste de délégué du ministère national-socialiste de la culture, il est chargé de mener à bien des missions spéciales de mise en conformité de l'université avec l'idéologie nazie. Il est licencié en 1945, mais l'administration militaire française autorise l'institut à poursuivre ses activités sous un nouveau nom : *Ludwig-Uhland-Institut für deutsche Altertumswissenschaft, Volkskunde und Mundartenforschung* (institut Ludwig Uhland d'études classiques allemandes, d'ethnologie allemande et de recherche sur les dialectes allemands). Ce n'est que dans les années 1960 que l'université, et davantage encore l'institut, sous la direction de Hermann Bausinger, commencent à s'intéresser à l'héritage national-socialiste. Ces travaux débouchent directement sur un nouveau changement de nom de l'institut en 1971 (il est resté inchangé jusqu'à nos jours), mais aussi sur une réorientation importante des contenus et une inscription de la recherche et de l'enseignement dans une perspective européenne. L'intérêt croissant pour la communauté juive, l'antisémitisme et la culture mémorielle d'une part, et des contacts de plus en plus intenses avec l'ethnologie française, puis la sociologie strasbourgeoise d'autre part, jouent un rôle central dans cette évolution.

Dès le début des années 1980, Isaac Chiva, du laboratoire d'anthropologie sociale de Paris et Utz Jeggle, enseignant au *Ludwig-Uhland-Institut* de Tübingen, se rencontrent régulièrement pour échanger sur la genèse et l'actualité de l'ethnologie française et de la *Volkskunde* (ethnologie allemande). Un certain nombre de publications importantes témoignent, encore aujourd'hui, de la fécondité de ces rencontres. En 1986, l'arrivée de Freddy Raphaël du laboratoire de sociologie de la culture européenne de Strasbourg en modifie progressivement le sujet. Au cours de la vingtaine de réunions organisées à Strasbourg ou à Tübingen, dont beaucoup concernent des doctorants, l'accent est mis, dans une perspective

ethnographique régionale, sur la destruction de la culture judaïque rurale, mais aussi sur la signification des frontières et sur la question des cultures mémorielles de part et d'autre du Rhin.

Le décès d'Utz Jeggle en 2009 met temporairement fin à cette coopération entre Strasbourg et Tübingen, mais sans compromettre la poursuite des travaux sur l'histoire et la culture juives à l'institut. Plusieurs grands projets de recherche sont d'ailleurs en cours : « La commémoration de la Shoah dans la société de migrations » et « De l'ère du témoin à la commémoration numérique : les sites de la Shoah dans les nouveaux médias et l'évolution des pratiques mémorielles. » Pour ce qui est de l'enseignement, le programme de cours réguliers comprend le module « Les Mondes juifs », qui comporte des séminaires thématiques réguliers (par exemple sur l'antisémitisme, la présence juive à Berlin et la formation de guides de jeunes), des excursions (à Auschwitz ou Theresienstadt) et des projets d'étude sur plusieurs semestres (par exemple dans un groupe d'étudiants germano-israéliens sur les pratiques mémorielles actuelles).

Cette offre pédagogique très diversifiée n'est possible que parce que plusieurs professeurs honoraires enseignent au *Ludwig-Uhland-Institut*. C'est l'un d'entre eux, Hans-Joachim Lang, qui a proposé le sujet du séminaire du semestre d'été 2023 : « Les Visages d'un crime nazi. Meurtres commis par des médecins allemands, cultures mémorielles franco-allemandes – et une commémoration très particulière, 80 ans plus tard, à Strasbourg ». C'est également grâce à lui que la coopération qui avait existé de longue date entre Strasbourg et Tübingen a pu renaître.

Huit étudiants ont assisté au séminaire. Certains d'entre eux venaient d'autres filières que la nôtre, mais la plupart étaient inscrits en licence ou master. Ils étaient tous très peu au courant du rôle de l'université de Tübingen dans le national-socialisme. Seuls quelques-uns s'étaient déjà rendus à Strasbourg avant notre voyage. Presque tous avaient visité un ancien camp de concentration pendant leur scolarité. En revanche, ils étaient peu nombreux à connaître le camp de concentration de Natzweiler-Struthof, car ils n'avaient qu'une idée très vague de l'histoire complexe de l'Alsace. Enfin, c'est lorsque Hans-Joachim Lang en a fait le récit pendant le séminaire qu'ils ont entendu parler de l'assassinat des 86 personnes juives pour la première fois.

La préparation du contenu des journées à Strasbourg s'est faite en partie en concertation avec le séminaire de Strasbourg. Nous avons étudié Maurice Halbwachs et ses réflexions sur la « mémoire collective » (*Das kollektive Gedächtnis*. Fischer Taschenbuch, Frankfurt/M., 1985), nous avons lu les textes de Jan et Aleida Assmann sur les « problèmes de la recherche sur la mémoire » (*Das neue Unbehagen an der Erinnerungskultur. Eine Intervention*. C.H. Beck, München, 2013 [4^e édition, 2020]) et nous avons discuté des différences éventuelles entre les cultures mémorielles allemande et française. Mais avant tout, nous nous sommes penchés sur le sort des personnes assassinées au camp de concentration de Natzweiler-Struthof, puis sur les missions qui nous attendaient à Strasbourg. Il s'agissait notamment d'une participation active et de tâches d'observation dans des groupes mixtes franco-allemands, ainsi que d'une communication authentique et toute en délicatesse et sensibilité avec les proches des 86 qui participeraient également à ce voyage.

Après avoir rassemblé une solide documentation, notre objectif était de réunir dans une publication des comptes-rendus organisés par demi-journées et l'analyse des entretiens réalisés en fin de séjour. Par ailleurs, un étudiant s'est chargé de tourner un court-métrage sur notre séjour à Strasbourg qui sera montré à tous les proches avec qui Hans-Joachim Lang est toujours en contact, mais qui n'ont pas pu se rendre en Alsace.

Les proches des 86 personnes juives assassinées, dont la plupart viennent de loin, et le groupe d'enseignants et d'étudiants de Tübingen arrivent à Strasbourg le lundi. Sur place, ils retrouvent le groupe strasbourgeois (également composé d'enseignants et d'étudiants). Il est prévu que les uns et les autres fassent connaissance avant le début du programme, mardi. L'objectif est de bâtir des ponts de diverses manières. Shuai Zhang, un étudiant de Tübingen qui filme notre rencontre, repère un premier symbole : dans une Europe unie, le TGV français traverse le pont sur le Rhin entre Kehl et Strasbourg.

Les pages qui suivent reproduisent le programme qui a été distribué à tous les participants de la rencontre à Strasbourg.

Quatre journées de juin

We Remember

**A Franco-German Project in Strasbourg by Students, Teachers, and Family Members
of the 86 People Murdered in a Nazi Scientific Crime**



PROGRAM, June 12 – 15, 2023

MONDAY, June 12

Arrival in Strasbourg

Check-in at the **HOTEL IBIS STRASBOURG CENTRE GARE**
[10, Place de la Gare](#)

19:00 Get-together: Dinner of the family members of the 86 with the organizers.
Location: Le Rouget de Lisle. 24 avenue de la Marseillaise, Strasbourg.
Students from Strasbourg and Tübingen meet for a city tour followed by
a visit to a bistro

TUESDAY, June 13

**Morning: Université de Strasbourg | Conference room of the Maison Interuniversitaire
des sciences humaines d'Alsace (MISHA)**

Address: Allée du Général Rouvillois; Tram stop: Observatoire

09:00 – 10:30	Only for the Students and Teachers: Beginning of the joint seminar Introductory round Seminar objectives and tasks
10:30 – 11:00	All together: Opening of the days: Welcome addresses by the organizers of the conference, by the Dean of the Medical Faculty (Université de Strasbourg), Prof. Jean Sibilia, and by the FSJU. Remarks from the German and French students about their preparatory seminars
11:00 – 11:45	Prof. Freddy Raphaël, Lecture: „Pourquoi se souvenir?“ (Why remember?)
11:45 – 12:15	Discussion
12:15 – 13:30	Lunch
13:30	Departure to the Faculty of Medicine (Tram C + Tram D)

Programme du séminaire.

Afternoon: Université de Strasbourg | Faculty of Medicine

Address: 1 Place de l'Hôpital; **Tram stop:** Porte de l'hôpital

- 14:00 – 16:00 Visit of the Institute of Anatomy (Meeting point: at the Place de l'hôpital, between the tram station and the institute)
Welcome and presentation of the institute by Prof Philippe Clavert
Visit to the Anatomy Cellar

Evening: European Parliament

Address: Allée du Printemps; **Tram stop:** Parlement européen

- 18:00 European Parliament
18:30 Opening of the exhibition „Les Justes d'Alsace“ at the European Parliament
Opening of the exhibition by Laurent Gradwohl (Director of Grand Est de Fond social juif unifié) | Speech by Frédérique Neau-Dufour

WEDNESDAY, June 14

Morning and afternoon: Former Natzweiler Camp + Jewish Cemetery

- 8:00 Departure by bus from the Ibis Hôtel
9:00 – 13:00 Visit to the concentration camp | guided tour
Tour of the Gas Chamber and Exhibition
13:00 – 14:00 Lunch
14:00 – 15:00 Meeting with Guillaume d'Andlau (director of the Memorial) and his Team
Discussion
16:30 Jewish cemetery in Strasbourg-Cronenbourg
Visit to the memorial site

Evening: Cinema

Address: 1, Place Adrien Zeller; **tram stop:** Wacken (line B or E)

- 20:00 Film: „Le nom des 86“ (French with English subtitles) by Emmanuel Heyd and Raphaël Toledano in the Presence of the two authors

THURSDAY, June 15

Morning: Fonds Social Juif Unifié (FSJU)

Address: 14 Rue Sellenick (FSJU)

- 8:30 – 11:30 Welcome by Laurent Gradwohl
Student interviews with the family members of the 86 in small mixed groups
(French students + German students + family members)
11:30 – 13:00 Summary of the experiences
13:00 Lunch | after lunch: Social get-together in a relaxed atmosphere for all who still have time

Programme du séminaire.

Les étudiants avaient accepté au préalable de faire le compte-rendu des activités communes du grand groupe. Il s'agissait non seulement de présenter les éléments essentiels du déroulement de chaque moment de la journée, mais aussi d'y inclure des impressions subjectives exprimées dans un langage clair, à la manière d'un reportage journalistique. Ces comptes-rendus se succèdent dans l'ordre chronologique.

Comptes-rendus journaliers

Lundi soir - Première rencontre

Quel grand rassemblement ! De nos jours, les descendants des 86 personnes juives assassinées au camp de concentration de Natzweiler-Struthof vivent aux quatre coins du monde. Quinze d'entre eux ont pu faire le voyage jusqu'à Strasbourg pour participer à ce séminaire. En provenance d'Israël, de Suisse, des États-Unis et de France, ils sont venus seul (Henri Bober), en couple (Béatrice et Philippe Saltiel), entre mère et fils (Sara et Shai Bell), mère et fille (Erika et Sheira Kates) ou en famille (Deborah Simon Konkol, Joanne Simon Weinberg, Christine Simon Halverson, Elizabeth Simon et John Simon, les trois premières étant accompagnées chacune de leur mari : Ron Konkol, Don Weinberg et James Halverson). Liés par un destin commun, ils ignoraient cependant tout de leurs existences respectives avant cette rencontre.

En arrivant à Strasbourg, ils ont rejoint deux autres groupes composés d'étudiants et d'enseignants qu'ils ne connaissaient pas encore, à l'exception de Hans-Joachim Lang. L'un comprenait Christian Bonah et Jeanne Teboul, enseignants à l'université de Strasbourg, ainsi que leurs étudiants (Anna Devlamynck, Hélène Goefft, Marie-Christelle Laré, Ariel-Harel Segev) et l'autre, Reinhard Johler et Hans-Joachim Lang, enseignants à l'université de Tübingen, et leurs étudiants (Maren Kolb, Benita Müller, Teresa-Annalena Pohl, Arno Schmidt, Franziska Schmid, Paris Siaperas, Simon Zauner et Shuai Zhang). Les enseignants des deux universités s'étaient déjà rencontrés plusieurs mois auparavant, à l'occasion de la préparation de ce séminaire. En revanche, les étudiants ne s'étaient jamais vus.

Les langues reflétaient la diversité de ce regroupement. Entre elles, les personnes présentes parlaient français, allemand, hébreu et anglais. Pour autant, la communication s'est déroulée sans grand encombre, l'anglais ayant été accepté par tous comme *lingua franca* depuis le début.

Un programme de trois jours, intensif et émotionnellement éprouvant, attendait tous les participants. Avant cela, une répartition en deux groupes, pour des questions d'organisation, a permis aux uns et aux autres de faire connaissance. Ainsi, les étudiants français ont montré quelques lieux incontournables de Strasbourg à leurs

homologues allemands avant de terminer la journée dans un café estudiantin. Quant aux familles des victimes et aux enseignants, ils se sont retrouvés dans un restaurant pour dîner.



Au *Rouget de l'Isle*, un restaurant alsacien de Strasbourg, les enseignants et les membres des familles ont fait connaissance dans une atmosphère détendue.

Mardi



La réunion officielle a débuté dans l'amphithéâtre de la Maison interuniversitaire des sciences sociales et des humanités d'Alsace (MISHA). Jeanne Teboul, le doyen de la faculté de médecine de Strasbourg Jean Sibila et Hans-Joachim Lang se trouvaient à l'avant de l'amphithéâtre.

La totalité du groupe se réunit pour la première fois dans la salle de conférence de la Maison interuniversitaire des sciences sociales et des humanités d'Alsace (MISHA). C'est un amphithéâtre classique et les étudiants ont encore majoritairement tendance à se diviser en deux groupes : celui de Strasbourg et celui de Tübingen. Le silence règne dans la pièce ; on ne perçoit que quelques grincements et claquements de sièges. L'impatience quelque peu teintée d'appréhension des participants est presque palpable. Pendant une heure et demie, les professeurs et les étudiants discutent de l'organisation de leur projet commun et des missions qui les attendent. Ce n'est qu'ensuite qu'arrivent les membres des familles des 86.

Réunion préliminaire commune

Que nous réservent ces prochains jours à Strasbourg ? Allons-nous réussir à communiquer avec les étudiants français ? Comment les familles présentes vont-elles réagir ? Auront-elles des réticences à notre égard, nous qui sommes des étudiants venus de Tübingen, c'est-à-dire du « pays des criminels » ? Une relation de confiance et une certaine proximité pourront-elles voir le jour au sein du groupe durant cette semaine ? Et nous, les étudiants, serons-nous à la hauteur des missions qui nous ont été confiées ? Telles sont les questions qui me taraudaient durant le voyage vers l'université de Strasbourg.

En y réfléchissant, je me suis rendu compte que ces questions prenaient deux directions différentes. Certaines portaient sur le contenu du séminaire, à savoir notre capacité à comprendre les tenants et les aboutissants du meurtre de 86 personnes juives au camp de concentration de Natzweiler-Struthof. Les autres prenaient une tournure plus personnelle. Nous venions quand même du même État que les responsables de ces horribles crimes ! Par ailleurs, ni le groupe allemand ni le groupe français n'étaient homogènes puisque nous avions dans nos rangs un étudiant chinois, Shuai Zhang, et un étudiant israélien, Ariel-Harel Segev, respectivement inscrits à l'université de Tübingen et à celle de Strasbourg. Nous nous considérions comme un groupe disparate. Pourtant, les séminaires de préparation auxquels nous avons assisté dans nos universités respectives avaient eu des contenus très similaires : nous nous étions familiarisés avec les questions concernant la culture mémorielle, les recherches sur les lieux commémoratifs et les conséquences de la Shoah. Nous étions également munis d'un questionnaire type pour les entretiens avec les descendants des 86 prévus le jeudi, et nous nous attendions à un programme dense et émotionnellement éprouvant pour les jours suivants.

Lorsque nous sommes arrivés à la Maison interuniversitaire des sciences sociales et des humanités d'Alsace, on nous a ouvert la salle des conférences, un amphithéâtre moderne où nous avons discuté ensemble de l'organisation des travaux à venir. Les proches des 86 personnes juives assassinées nous ont rejoints ensuite. Ils se sont assis derrière nous puisque nous étions déjà installés dans les premières rangées, face à l'estrade où se tenaient les enseignants.

Familles et étudiants ont commencé à discuter timidement les uns avec les autres, mais la disposition de la salle et notre nervosité compliquaient les échanges.

Le séminaire que nous préparions intensément depuis des semaines a enfin débuté officiellement. Nous avons été accueillis par le doyen de la faculté de médecine, le professeur Jean Sibilia. Dans son discours, il a mis en avant le travail de recherche sur l'histoire de la faculté de médecine de la *Reichsuniversität Straßburg* et de l'hôpital civil sous l'annexion de fait nationale-socialiste (1940-1945) mené par une Commission historique internationale dont le suivi a été assuré par Mathieu Schneider, vice-président de l'université de Strasbourg. En 2022, cette Commission historique a publié en français un rapport très complet dont la direction éditoriale a été assurée, entre autres, par le professeur Christian Bonah. Hans-Joachim Lang faisait également partie de la Commission. Jean Sibilia a terminé son discours de bienvenue en nous expliquant que les résultats de ces recherches devaient maintenant se traduire de trois manières : par des lieux de mémoire, des actions pédagogiques et des décisions politiques.

Ces réflexions s'accordaient bien avec l'exposé introductif qui a suivi et qui a été présenté par le professeur émérite de sociologie strasbourgeois Freddy Raphaël sur le thème suivant : « Pourquoi se souvenir ? » Il a évoqué d'emblée la coopération étroite et amicale qui a lié les universités de Strasbourg et de Tübingen pendant de nombreuses années. Il a expliqué qu'Hermann Bausinger et Utz Jeggle, tous deux professeurs au *Ludwig-Uhland-Institut für Empirische Kulturwissenschaft* avaient entretenu un échange franco-allemand intense intitulé *D'une rive à l'autre*, à travers des publications et des séminaires communs. Il s'est réjoui que notre séminaire permette de poursuivre cet échange. Lors de son intervention, Freddy Raphaël a cité les voix d'éminents professeurs, étudiants et employés de l'université de Strasbourg repliée à Clermont-Ferrand en raison de l'annexion de l'Alsace en 1940, afin de souligner, ardemment et le regard tourné vers l'avenir, l'importance d'une culture mémorielle active de nos jours.

Christian Bonah nous a ensuite expliqué le travail de préparation qui avait été mené en amont dans chaque université, ainsi que le programme des jours à venir. Hans-Joachim Lang

a fait un résumé volontairement personnel de ses recherches concernant les 86 personnes assassinées au camp de concentration de Natzweiler-Struthof. Il a exprimé sa fierté d'avoir pu identifier les victimes de ce crime et sa joie qu'autant de leurs descendants aient pu nous rejoindre à Strasbourg.

Puis, ce sont les étudiants qui ont évoqué leurs attentes, leurs souhaits et leurs missions. Ariel-Harel Segev et Marie-Christelle Laré se sont exprimés au nom du groupe strasbourgeois, tandis que Simon Zauner et moi-même avons pris la parole au nom du groupe de Tübingen. Je dois avouer qu'en tant que jeune Allemand confronté à ce crime nazi – raison de notre présence à Strasbourg – les mots ont failli me manquer.

Les proches des 86 victimes qui étaient présents sont alors intervenus pour la première fois et leurs déclarations m'ont rassuré. Ils ont évoqué leurs liens avec les membres de leur famille assassinés il y a de nombreuses années et témoigné leur gratitude pour le traitement scientifique des faits qui a été réalisé et pour cette invitation à Strasbourg. Leurs paroles m'ont touché et m'ont permis de me sentir plus légitime.

Après avoir déjeuné ensemble à la cafétéria de la MISHA, tous les participants se rendent à pied à l'institut d'anatomie de l'université de Strasbourg. Le programme se poursuit dans l'amphithéâtre de l'institut. C'est dans ce bâtiment qu'a exercé celui qui a commandité les 86 assassinats : le professeur August Hirt. C'est également ici, au sous-sol, que les corps ont été conservés pendant plus d'un an dans des cuves qui sont encore utilisées de nos jours. C'est un lieu éprouvant pour l'ensemble du groupe, mais plus particulièrement pour les proches des victimes. Jusqu'au dernier moment, la question de savoir si nous visiterons le sous-sol de l'institut d'anatomie reste ouverte.

Visite de l'institut d'anatomie de l'université

La visite de l'institut d'anatomie de l'actuelle université de Strasbourg était prévue pour l'après-midi. Après la chambre à gaz du camp de concentration de Natzweiler-Struthof, cet institut de l'ex-*Reichsuniversität Straßburg* constitue le second lieu du crime. C'est ici qu'à la mi-août 1943, les corps des 86 personnes juives assassinées ont été déposés dans des cuves, avant d'être mutilés sur l'ordre du professeur August Hirt. Ils n'ont finalement pu être inhumés qu'en octobre 1945, après la libération de Strasbourg. Les photographies qui ont été prises des morceaux de corps conservés au sous-sol de l'institut d'anatomie sont dérangeantes. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que notre visite ait donné lieu, non seulement à des moments particulièrement chargés d'émotion, mais également à des débats brûlants sur le fait que le bâtiment et son sous-sol soient encore utilisés de nos jours à des fins d'enseignement et de recherche universitaire.

C'est pour cette raison que je voudrais débiter mon récit de cette visite par notre repas à la MISHA. Je venais à peine de commencer à manger avec une autre étudiante quand, pour notre plus grand plaisir, Erika Kates, professeure émérite de sociologie au *Wellesley Centers for Women* aux États-Unis, s'est installée à notre table. Dès le début, elle nous a impressionnées par son engagement politique. Notre discussion s'est très vite orientée sur l'objet principal de notre visite à venir : le bâtiment d'anatomie. Au lieu que cet endroit soit consacré à la mémoire des personnes assassinées, les cuves ont continué à être utilisées pour la recherche, sans aucune explication. Comme je partageais son ressenti, cette courte conversation a marqué le reste de mon après-midi. Ne vaudrait-il pas mieux honorer la mémoire des personnes assassinées dans ce bâtiment plutôt que de continuer à y dispenser un enseignement universitaire ? Ne devrait-on pas plutôt y réfléchir au rôle de la médecine sous le national-socialisme ? Ces questions devraient d'ailleurs également être posées pour le bâtiment d'anatomie de Tübingen, situé *Österbergstraße 3*, qui présente un certain nombre de similitudes avec celui de Strasbourg.

Lorsque notre groupe a pénétré dans l'enceinte de l'hôpital civil actuel, Christian Bonah nous a fait le récit de son histoire franco-allemande conflictuelle. Dès sa construction, entre 1874 et

1878, c'est-à-dire à l'époque où l'Alsace-Moselle était annexée à l'Empire allemand par le traité de Francfort de 1871, l'institut d'anatomie a représenté la science allemande à l'université Kaiser-Wilhelm de Strasbourg. Arrivés devant l'entrée principale (fermée à clé) du bâtiment d'anatomie actuel, 1 place de l'Hôpital, nous avons remarqué une plaque commémorative, aujourd'hui difficile à lire, qui a été dévoilée le 11 décembre 2005 en présence du professeur Bertrand Ludes, doyen de la faculté de médecine de l'université de Strasbourg de l'époque. La plupart des proches des 86 victimes l'ont immédiatement photographiée. Elle porte les mots suivants :

« En mémoire des 86 victimes juives assassinées en 1943 au Struthof par August Hirt, professeur à la *Reichsuniversität* nazie de Strasbourg. Leurs dépouilles reposent au cimetière israélite de Cronembourg. La faculté de médecine française de Strasbourg annexée était repliée à Clermont-Ferrand. Souvenez-vous d'elles pour que jamais plus la médecine ne soit dévoyée. »



Les participants au séminaire dans l'enceinte de l'hôpital civil, en route vers l'institut d'anatomie.



Le professeur Philippe Clavert, titulaire de la chaire d'anatomie à Strasbourg, a accueilli le groupe du séminaire dans l'amphithéâtre de son institut.
À ses côtés, Christian Bonah.



Lors de la visite commune de l'institut, le groupe est photographié au sous-sol. De ce couloir, des portes mènent aux salles où se trouvent les cuves pour les cadavres.



Photographie montrant une cuve ouverte dans laquelle sont entassés les corps des 86 victimes assassinées à Natzweiler. Prise de vue de décembre 1944.



L'une des salles d'anatomie du sous-sol qui est encore utilisée.

Pour atteindre l'entrée du bâtiment désormais située sur l'arrière, nous avons longé la façade ouest où se trouve la porte à deux battants par laquelle sont entrés, lors de quatre journées d'août 1943, les 86 corps, d'abord ceux des femmes, ensuite ceux des hommes. Ce sont des camionnettes venues du camp de concentration de Natzweiler-Struthof qui les y ont transportés. Ensuite, ils ont été déposés au sous-sol de l'institut. Nous, au contraire, une fois dans le bâtiment, nous avons monté deux volées de marches et nous sommes entrés ensemble dans l'amphithéâtre où le professeur August Hirt donnait jadis ses cours magistraux. Nous avons été accueillis par le professeur Philippe Clavert, l'actuel directeur du département d'anatomie. Il est resté à notre disposition tout l'après-midi, pour pouvoir nous donner plus de renseignements si nécessaire. Sa mission n'était pas simple : il nous a expliqué que l'anatomie en tant que discipline scientifique a fondamentalement changé et qu'il n'existe donc aucune continuité entre les recherches ou les enseignements actuels et le passé national-socialiste. Il a ajouté que l'intérieur du bâtiment a été réaménagé et transformé de nombreuses fois depuis 1945. Il ne subsiste donc que les « murs de l'ancienne *Reichsuniversität Straßburg* ».

Ces « murs » et leur utilisation actuelle ont fait l'objet d'une polémique entre les descendants des 86 personnes assassinées. Outrés, d'aucuns plaidaient pour la destruction du bâtiment. Toutefois, la plupart d'entre eux exprimaient plutôt le souhait qu'on y érige un mémorial digne de ce nom. Le débat s'est nettement intensifié après la visite du sous-sol de l'institut d'anatomie, c'est-à-dire de l'endroit où les 86 corps ont été entreposés. Je pense que cela tient à ce lieu si particulier. C'est également pour cette raison qu'en nous demandant si nous souhaitions visiter le sous-sol alors que nous étions encore dans l'amphithéâtre, Christian Bonah nous a prévenus que les cuves étaient toujours utilisées. Néanmoins, les descendants des 86 personnes assassinées étaient venus à Strasbourg justement dans le but de voir ces lieux et pour y honorer plus particulièrement la mémoire de leurs proches.

J'ai trouvé très étranges et même franchement abjects le sous-sol du bâtiment d'anatomie et le fait qu'on se serve encore aujourd'hui de ces cuves. Avec ses longs couloirs aux murs couverts

de vitrines dans lesquelles sont disposées diverses préparations, cet endroit m'a semblé glaçant et en contraste total avec l'émoi ressenti par les proches des 86.

La visite de l'institut d'anatomie a été une expérience poignante pour nous tous. Elle nous a incités à réfléchir à la mémoire, à l'histoire, ainsi qu'à l'importance de la commémoration des 86 victimes juives. Mais cette journée était également fondée sur l'échange, la rencontre et un lien affectif croissant avec les proches des victimes que nous avons rencontrés pour la première fois le matin même. Ces heures resteront à jamais gravées dans ma mémoire.

La partie officielle de notre première journée commune prend fin au Parlement européen. Ce soir, nous sommes conviés au vernissage de l'exposition « Justes d'Alsace – Des lumières dans la nuit » dans l'une des mezzanines du bâtiment Louise Weiss. Par sa conception, cette exposition entend symboliser les valeurs fondatrices de l'Union européenne et l'importance accordée à la politique mémorielle concernant les crimes nationaux-socialistes. Toutefois, nous nous retrouvons confrontés à cette intention ambitieuse alors que nous sommes encore sous le coup des vives émotions suscitées par la visite de l'institut d'anatomie.

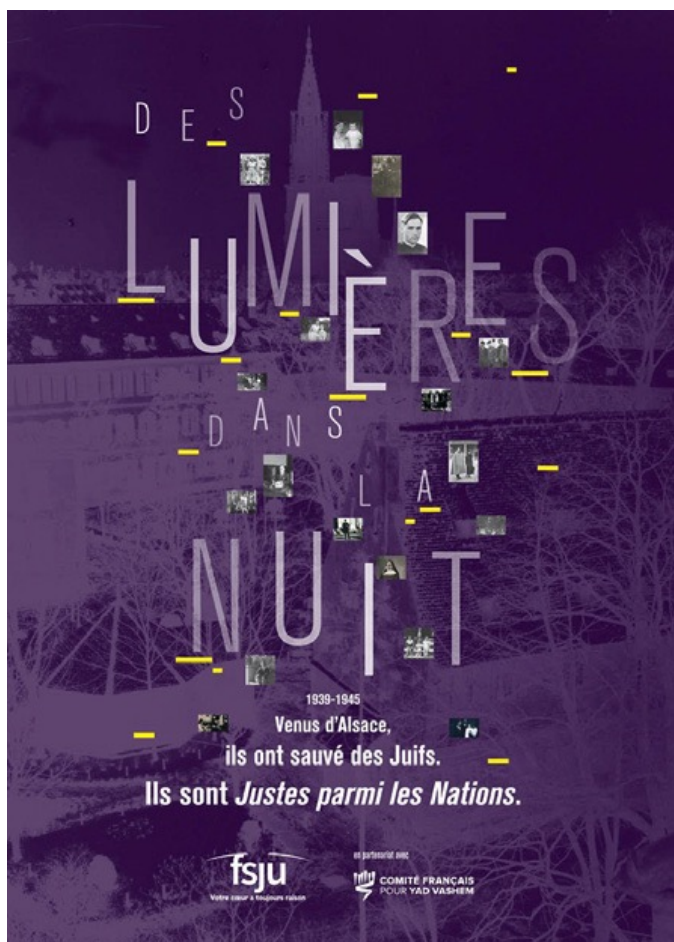
La distinction honorifique de « Juste parmi les nations » est décernée par l'État d'Israël à une personne non juive qui a risqué sa vie pour sauver celle de personnes juives sous le régime national-socialiste durant la Seconde Guerre mondiale. En Alsace, 42 hommes et 36 femmes l'ont reçue. À Strasbourg, près du square de l'ancienne synagogue incendiée par les nazis en 1940 puis rasée en 1941, l'Allée des Justes-parmi-les-Nations leur rend hommage. La mémoire de ces hommes et de ces femmes a également été mise à l'honneur dans l'exposition « Des lumières dans la nuit » inaugurée le 13 juin 2023 au Parlement européen. C'est Laurent Gradwohl, directeur régional Grand Est du Fonds social juif unifié, qui a été à l'initiative de cette exposition itinérante. Elle a été réalisée par un comité de pilotage dont faisait partie Frédérique Neau-Dufour, historienne et ancienne directrice du Centre européen du résistant déporté. Tous deux étant des personnes clés pour la mise en place de notre rencontre strasbourgeoise, les membres du groupe étaient tous très honorés d'être invités à ce vernissage.

L'exposition était placée sous le haut patronage d'Emmanuel Macron, président de la République d'une part, et d'Anne Sander, une Strasbourgeoise élue questeuse au Bureau du Parlement européen d'autre part. Comme il est d'usage dans ce lieu d'exposition européen, l'exposition portait également un titre anglais : *Lights in the Night. The Righteous among the Nations from Alsace*. Malheureusement, les discours d'ouverture n'ont été tenus qu'en français et on ne nous a distribué de traduction que pour l'intervention de Frédérique Neau-Dufour. Les textes de l'exposition n'avaient pas été traduits non plus. Cela convenait sûrement à la majorité des invités, mais dans notre groupe, peu de descendants des victimes et peu d'étudiants allemands comprenaient le français. Le fond de l'exposition ne nous était donc pas accessible, ce qui nous a empêchés d'approfondir notre compréhension de l'Alsace annexée à l'époque du nazisme.

Nous avons vécu la suite de la soirée de manière mitigée. D'un côté, la présence de notre groupe, et plus particulièrement de descendants des 86 personnes juives assassinées, a été évoquée pendant les discours d'ouverture ; d'un autre côté, les seules personnes avec qui nous avons pu échanger étaient les étudiants

français (pendant la visite qui a suivi) et les descendants (autour du buffet) tout aussi déçus que nous. Le cadre officiel de l'événement compliquait d'ailleurs les conversations.

Quand je réfléchis à ces premiers jours passés ensemble à Strasbourg, je suis surprise de la vitesse à laquelle notre groupe s'est soudé. Pour autant, je ne pense pas que notre soirée au Parlement européen y ait été pour quelque chose. Heureusement, elle n'a pas été décisive pour la suite de notre rencontre et nous avons malgré tout réussi à former un groupe uni.



Affiche de l'exposition « Des lumières dans la nuit »
au Parlement européen.



Parlement européen.
Au premier plan, la sculpture *Europe à Cœur* de Ludmilla Tcherina.



Inauguration de l'exposition « Des lumières dans la nuit » au foyer du Parlement européen. Au micro, Anne Sander, députée européenne de Strasbourg ; au centre de l'image, en costume bleu, Laurent Gradwohl, directeur régional Grand Est du Fonds social juif unifié. À sa gauche, Frédérique Neau-Dufour, chargée de mission pour la politique mémorielle de la région Grand Est.

Mercredi



Entrée principale du mémorial du camp de concentration de Natzweiler-Struthof.

Nous quittons Strasbourg en bus pour nous rendre au Centre européen du résistant déporté, le mémorial situé dans l'ancien camp de concentration de Natzweiler-Struthof. Après presque une heure de route, un programme dense nous y attend. Un guide accompagne les proches des 86 et les étudiants à travers l'exposition permanente du mémorial. De là, le chemin mène à un point de vue sur l'ensemble du site. Il descend ensuite en pente abrupte vers le bâtiment de l'ancienne chambre à gaz. L'exposition qui vient d'y être installée est consacrée d'une part aux expérimentations au gaz phosgène, dont certaines furent mortelles, effectuées sur des détenus du camp de concentration par le professeur Otto Bickenbach et ses assistants, les docteurs Otto Rühl et Fritz Letz, et d'autre part à l'exécution de 86 personnes juives par J. Kramer, le commandant du camp, à la demande du professeur August Hirt. Après une pause déjeuner, le programme prévoit une visite de l'ancien camp et une discussion finale avec les responsables de l'exposition de la chambre à gaz et le directeur du mémorial, Guillaume d'Andlau.

Visite du mémorial de Natzweiler-Struthof

La journée du mercredi promettait elle aussi d'être riche en émotions. Le matin, nous avons rejoint les étudiants strasbourgeois et les descendants des 86 personnes assassinées devant l'hôtel pour attendre le bus. Nos premières conversations, et surtout ce que nous avons vécu la veille à l'institut d'anatomie, nous avaient déjà un peu rapprochés. Par conséquent, les étudiants et les familles évoluaient dans une atmosphère certes sérieuse, mais aussi plus détendue grâce aux interventions de certains participants. Nous avons continué à ressentir cette ambivalence dans le bus où des conversations et même des rires se faisaient entendre dans de nombreuses rangées de sièges. L'un des proches des 86 a montré les sièges à l'arrière en remarquant que c'était probablement les passagers les plus cool du bus qui y avaient pris place, avec les étudiants. Les personnes dont il parlait ont éclaté d'un grand rire chaleureux. Cependant, à mesure que les kilomètres défilaient, l'ambiance s'est assagie. Lors de la dernière étape de notre trajet vers le mémorial du camp de concentration de Natzweiler-Struthof, l'atmosphère est devenue plus sérieuse et plus pensive.

À notre descente du bus et à notre arrivée au camp, notre comportement a radicalement changé. Les étudiants sont restés entre eux, de même que les proches des 86. Ce changement répondait à une logique très simple : nous nous trouvions à l'endroit où les 86 personnes juives avaient été assassinées dans la chambre à gaz. Nous avons partagé accablement, douleur et empathie au mémorial du camp de concentration, mais notre visite poursuivait des objectifs différents. Pour les familles, ce lieu était particulièrement poignant puisque leurs proches y étaient arrivés vivants et y avaient été assassinés peu après. En revanche nous, les étudiants, nous nous intéressions à la façon dont ce mémorial commémore ces assassinats dans la France contemporaine.

Nous avons été accueillis sur place par le directeur, Guillaume d'Andlau. À proximité de l'entrée de l'ancien camp de concentration, nous sommes passés devant *Le Gisant*, une sculpture en bronze représentant le corps allongé et émacié d'un prisonnier du camp de concentration décédé.



Sur le site du mémorial, un guide donne quelques explications sur l'histoire du camp avant le début de la visite.



Erika Kates se penche sur la sculpture *Le Gisant*.

« L'histoire et la mémoire ont en commun une actualisation du passé, mais l'histoire cherche à comprendre le passé pour en libérer le présent, alors que la mémoire entretient le poids du passé sur le présent. »
(André-Jean Tudesq¹³¹)

La citation qui précède éclaire parfaitement notre sujet en mettant en relief la distinction fondamentale entre la démarche historique et l'expérience vécue de la mémoire. Dans le cadre de notre séminaire, la mémoire occupe une place centrale, car elle se manifeste par une interaction intense entre les familles des victimes et un passé parfois méconnu ou non transmis. Lors de notre visite du camp de concentration de Natzweiler-Struthof, j'ai été particulièrement marquée par un moment d'émotion collective qui a illustré cette élaboration de la mémoire. À travers la découverte des lieux, les familles se sont réapproprié un passé lourd de sens, tissant ainsi une mémoire vivante et immédiate, nourrie par les informations qu'elles ont recueillies et confrontées. Cet exemple montre comment la mémoire ne se limite pas à un simple rappel des faits, mais est un processus dynamique et émouvant de reconstitution personnelle et collective, où le passé continue d'exercer son poids sur le présent.

En 1972, Léon Boutbien, alors président de la Commission exécutive en charge de la gestion de la mémoire du camp, reçoit une proposition de don d'une sculpture. Réalisée en 1945 par l'artiste George Halbout du Talnay (1895-1986), la sculpture offerte est celle d'un gisant, incarnant les 17 000 déportés décédés au sein du *Konzentrationslager* Natzweiler et de ses camps annexes. Initialement prévue pour la faculté de médecine de Strasbourg afin de rendre hommage aux médecins déportés, la sculpture prend ici une tout autre dimension symbolique.

Présent en 1945 à l'hôtel Lutetia, alors centre d'accueil parisien des déportés de retour des camps, le sculpteur George Halbout est frappé par ces êtres décharnés qui ont subi l'horreur. La « vision de ces "ombres" de vivants¹³² » l'entraîne à leur consacrer une œuvre, qui voit le jour sous le nom de *Gisant*. Inaugurée le 24 juin 1973 par le ministre André Bord, le nom de cette sculpture est une référence aux tombeaux des familles royales, référence directe à l'art chrétien. C'est à l'origine une sculpture funéraire représentant un personnage allongé, en vue de rappeler le défunt au souvenir des vivants¹³³. Pour autant, l'attitude sereine dans laquelle sont placés les autres gisants ne saurait en rien rappeler celle du *Gisant* du Struthof. La tradition

veut que les gisants gardent les yeux ouverts, presque vivants, dans l'attente du Jugement dernier. Or, dans notre cas, la sculpture de George Halbout est décharnée, le corps « est couché sur le dos, main droite sur le cœur et les jambes croisées. Sa bouche et ses yeux sont ouverts, comme pour marquer la souffrance, visible après la mort du déporté¹³⁴ ». L'artiste opère une déconstruction visuelle par une mise en scène du corps différente de l'image codifiée du gisant. La symbolique en est d'autant plus forte : les nazis ont voulu « refuser toute politique funéraire¹³⁵ » à ces déportés ; ici l'artiste renverse leur but en donnant une sépulture à ces morts, pour la plupart non identifiés, et en laissant aux descendants un accès matériel au recueillement. Le gisant, apanage des princes, est ici offert en hommage aux disparus, en leur dédiant une œuvre commémorative.

Cette sculpture, placée entre le bâtiment du Centre européen du résistant déporté et le camp, a connu plusieurs lieux d'expositions. Elle a d'abord été installée à l'entrée du site, puis est entrée au CERD, avant d'être finalement déplacée en mai 2021, scellée sur une plaque de marbre puis exposée à l'extérieur. Sans même avoir posé un pied dans le camp, le gisant est, pour le public, une première borne visuelle de l'horreur vécue ; mais aussi un témoignage du passé qui confère à la visite un rappel du destin des déportés dans les camps de concentration.

Je souhaitais revenir sur un moment qui m'a marquée lors de la visite du camp, et plus particulièrement, lors de notre passage à proximité du *Gisant*. Afin de rejoindre l'entrée du camp et le moment où les étudiants et les familles se sépareraient pour poursuivre la visite, l'une des descendantes présentes s'est approchée de la sculpture. Elle l'a d'abord observée, puis s'est penchée et a pris la main décharnée du squelette. Intriguée de voir un contact physique entre la sculpture et l'humain, je me suis approchée et j'ai entendu cette dame dire doucement : « *I will not forget you. We won't forget you. Never again. Never again.* »

Consciente d'avoir pénétré dans un espace-temps de recueillement où je n'avais pas ma place, j'ai été frappée par la signification de ce toucher. Le contact intime que j'ai pu observer a presque brouillé les frontières entre le vivant et le disparu, la sculpture faisant office de borne entre deux mondes. La force de

ce contact m'a donné à penser que cette sculpture n'évoquait pas la même chose pour cette dame et pour moi. Cela s'explique par le poids symbolique et personnel entretenu par un lien de parenté. Bien évidemment, l'intention du sculpteur, qui fut de rendre un hommage collectif que je peux percevoir en tant qu'étudiante n'ayant aucun lien de parenté avec les victimes, est également perceptible pour cette dame. Pour autant, une double signification apparaît : l'intention du sculpteur s'évapore devant une connexion beaucoup plus profonde et intime. Elle s'est emparée de la sculpture pour rendre son hommage de manière beaucoup plus personnelle. Cette sépulture unique donnée à des milliers de morts a été, pour elle, un moyen de se reconnecter à son ancêtre assassinée. Surtout, cette sculpture ancre matériellement le décès des disparus, en leur offrant le droit à une sépulture physique. Pour autant, les mots prononcés n'ont pas été clarifiés. S'agit-il de son ancêtre ou s'est-elle adressée à toutes les victimes ? Malheureusement, je n'ai pu revenir avec elle, ni sur la question, ni sur la signification de ce contact, par un manque de temps.

Par ailleurs, cette rencontre concrète entre l'humain et le matériau pose la question de la représentation. Ici, le gisant donne des contours, il matérialise les morts. La réification de ce concept abstrait permet de s'en saisir, ce qui s'est exprimé ici par un contact physique. Cette interaction physique entre l'œuvre d'art et l'humain amène à réfléchir. La fragilité inhérente aux œuvres nous rappelle qu'elles ne s'offrent qu'à la vue. De plus, les traces invisibles laissées par l'effleurement des doigts sur la surface de l'œuvre proscrivent – en général – tout contact. Les cultures muséales contemporaines, axées sur la préservation des œuvres d'art, imposent généralement des règles strictes pour éviter tout contact physique entre l'œuvre et le spectateur. Toutefois, submergée par l'émotion, cette descendante semble avoir ressenti un besoin irrépressible de se lier physiquement à l'œuvre, établissant ainsi un lien symbolique fort. Elle s'est laissé toucher par l'œuvre d'art, tout en la touchant elle-même. Le principe fondateur de l'œuvre d'art sacrée, intouchable par nature, a été transcendé par l'établissement d'un dialogue d'abord corporel, puis verbal, avec l'œuvre. Cependant, il existe des œuvres, le plus souvent de commémoration, ou des monuments funéraires, qui se veulent presque interactifs. Par exemple, le *Famine Memorial* à Dublin est

un ensemble de sculptures qui représentent des Irlandais affamés et en guenilles, qui progressent péniblement sur le trottoir. Il est possible pour le spectateur de s'approcher et de toucher l'œuvre. Cette disposition permet d'interagir avec le public et permet au spectateur de se sentir plus proche du message ou de la personne, et parfois de faire son deuil.

Ce moment a provoqué en moi, non seulement une réflexion sur l'interaction avec l'œuvre d'art, mais aussi une réflexion concernant la complexité entre histoire et mémoire, qui entretiennent des liens profonds, mais ambigus. Le concept de devoir de mémoire, symptomatique de la persistance du traumatisme du génocide subi par la population juive pendant la Seconde Guerre mondiale, se situe à mi-chemin, entremêlé entre histoire et mémoire. Le concept « s'appuie sur des recherches historiques [...], mais il est tourné vers le futur et l'impératif alors que l'histoire est représentation présente du passé¹³⁶ ». Comment transmettre un savoir historique factuel à des descendants de victimes, engagés à la fois dans une démarche d'apprentissage et un parcours de quasi-pèlerins, tout en tenant compte de la charge émotionnelle de leur quête, sans risquer de les heurter ? Cette problématique, déjà posée par le professeur Bonah le premier jour du séminaire aux étudiants, entraîne une utilisation précautionneuse des discours et des images présentés aux familles. Ce séminaire représente pour eux un moment d'apprentissage du passé, mais aussi de recueillement. Il faut donc à la fois concilier une méthode scientifique et éviter de brusquer les ressentis de chacun. Mais alors, dans une optique de recherche historique, comment construire des problématiques de recherche autour d'un sujet aussi sensible ? La mémoire entre forcément en compte dans une configuration comme celle de ce séminaire, où des descendants de victimes sont présents. La mémoire « n'entretient le souvenir d'un passé individuel, familial ou collectif qu'en tirant une relation entre vérité (réelle ou reconstruite) et le bien¹³⁷ ». Au contraire, la recherche historique « s'efforce d'atteindre la vérité sur ce qui s'est passé ; [...] il n'y a aucune équation entre la vérité et le bien¹³⁸ ». Bien que les familles n'aient pas eu connaissance de l'assassinat de leurs ancêtres avant la mise en lumière de ce crime par monsieur Lang, la mémoire semble être un élément essentiel pour eux. Si le devoir de mémoire est crucial, leur lien de parenté introduit

une dimension inévitable de subjectivité. En effet, ce crime, qui a touché 86 victimes, n'a pas la même résonance émotionnelle pour leurs descendants que pour nous, jeunes étudiants, dont l'implication est davantage distante et académique. Comprendre en quoi l'histoire de ces individus n'est pas simplement un reflet de l'histoire, mais plutôt son produit, constitue un aspect essentiel de notre formation en tant que jeunes chercheurs. L'objectivité recherchée par la méthode scientifique, confrontée aux émotions des descendants des victimes, soulève intrinsèquement la question du positionnement du chercheur et de la réflexivité qu'il adopte face à son objet d'étude.

Ce séminaire, riche en émotions par la présence de chercheurs, d'étudiants, mais surtout de descendants de ces 86 victimes assassinées en 1943 en vue de la constitution d'une collection de squelettes par le professeur d'anatomie August Hirt, a permis l'élaboration commune de réflexions autour de la mémoire contemporaine de ces victimes oubliées de l'histoire. Pour nous, jeunes étudiants chercheurs, il nous a mis devant l'obligation de construire des questions de recherches. Ce séminaire a mis en lumière les nombreuses difficultés inhérentes à la construction d'une politique mémorielle cohérente, laquelle doit articuler à la fois l'histoire écrite par les chercheurs et la mémoire des descendants des victimes. La nécessité de concilier ces deux dimensions complexifie le travail d'histoire et de mémoire. Cette approche a permis de souligner l'importance pour l'historien de distinguer les ressentis et les émotions de la vérité historique, tout en conservant une sensibilité humaine face à la douleur des familles concernées. La présence d'étudiants fut, à mon sens, intéressante à tous points de vue. Elle permet d'enseigner ; pour nous, jeunes étudiants chercheurs, d'apprendre et comprendre ces problématiques mémorielles ; et pour les familles, d'avoir une reconnaissance intergénérationnelle grâce au travail de recherche. Certains descendants des victimes l'ont d'ailleurs souligné : la présence des étudiants est essentielle, pour continuer les recherches, mais aussi pour se souvenir.

« *I will not forget you. We won't forget you. Never again. Never again.* » Ces paroles doivent rester gravées à jamais dans les esprits, pour ne pas reproduire l'horreur du passé.

Tandis que la plupart des étudiants passaient rapidement devant la sculpture, de nombreux membres des familles s'en sont approchés et se sont penchés sur elle. L'expression de leur visage et des larmes dans leurs yeux trahissaient un chagrin muet et une émotion profonde. De mon côté, je ne savais pas trop ce que je ressentais. Comme la plupart des étudiants avec qui j'avais discuté, je m'interrogeais sur ce qui nous attendait sur le site du camp de concentration. Il y avait d'abord ce lieu dans les Vosges. Touché par la beauté du paysage de forêts et de montagnes devant lequel se dresse le mémorial, j'ai immédiatement éprouvé un sentiment de culpabilité parce que nous étions là pour étudier les abominables crimes commis ici par les nazis. Un membre des familles des victimes a fait un commentaire surprenant à cet égard. Elle nous a expliqué que cette vue sur les montagnes lui donnait le sentiment que les 86 personnes déportées avaient eu la possibilité de se réjouir de la beauté de la nature avant que la vie ne leur soit arrachée dans la chambre à gaz.

Ces réflexions diverses ont pris fin lorsque la visite guidée a commencé. Nous avons été divisés en deux groupes : celui des étudiants et celui des familles. À première vue, cette séparation n'était due qu'à la taille de notre groupe. En réalité, il s'agissait de donner suffisamment de temps, de calme et d'intimité aux proches des victimes lors de la visite du camp et surtout de la chambre à gaz, visite qui ne manquerait pas d'éveiller en eux de vives émotions. C'était d'autant plus pertinent que les étudiants avaient des objectifs partiellement différents. Notre tâche consistait à appréhender et analyser de manière à la fois scientifique et critique les installations muséales du camp, et en particulier le contenu et la scénographie de l'exposition dans le bâtiment de la chambre à gaz.

Après avoir visité la chambre à gaz et l'exposition, les proches des 86 et les étudiants sont encore restés quelque temps entre eux. Les premiers se sont attardés à discuter d'un air grave et souvent les mains jointes, tandis que les seconds échangeaient leurs premières impressions sur la conception de l'exposition. Étonnamment, et comme nous avons pu le constater dans l'après-midi, bien que les familles et les étudiants aient adopté des perspectives différentes, ils en sont arrivés aux mêmes conclusions.

Après le déjeuner, le directeur du mémorial, Guillaume d'Andlau, a invité ses collègues, Cécile Gremillet et Sandrine Garcia, à discuter de l'exposition dans la chambre à gaz. Les questions relatives au contenu et à la scénographie ont été au centre de la discussion. En particulier, la représentation des 86 personnes juives assassinées a donné lieu à un certain nombre de critiques. Les étudiants et les familles ont avancé des arguments similaires, construisant ainsi une ligne d'argumentation commune face à la direction du mémorial.

Le point de départ de la discussion, qui a duré près d'une heure et demie, a été une grande vitrine installée dans l'exposition. Elle contenait une alliance dans un écrin, sans plus d'explication. Seul un nom à peine lisible, Alice, gravé à l'intérieur de l'anneau, fournissait un peu de contexte. Cette alliance appartenait à l'époux de l'une des 86 personnes assassinées dans la chambre à gaz et a été mise à disposition du mémorial par ses petits-enfants, les Simon. S'il avait été replacé dans un contexte plus large, au milieu d'autres souvenirs de famille et de photos, cet objet aurait pu raconter de façon personnelle et compréhensible l'histoire d'êtres humains à qui on a fait traverser toute l'Europe pour les amener au camp de Natzweiler-Struthof et procéder à des « recherches médicales ». Les étudiants et les familles ont ensuite formulé des suggestions supplémentaires : il faudrait retravailler les textes et la traduction des cartels, accroître leur lisibilité graphique et renforcer l'approche émotionnelle.

En tant qu'étudiants, nous avons été frappés de constater que les critiques et les suggestions n'émergeaient pas d'un débat académique, mais qu'elles étaient élaborées avec les familles. Ce fut un très beau moment qui allait déterminer le reste de nos rencontres de la semaine. Entrés dans le mémorial avec des intérêts différents, nous l'avons quitté en formant un groupe soudé.

Après la pause déjeuner, une discussion est prévue entre les membres de l'équipe du CERD d'une part, et le groupe constitué des étudiants français et allemands, ainsi que des proches des 86 personnes juives assassinées, d'autre part. Lors de la préparation de cette réunion, les étudiants ont été encouragés à la fois à se comporter en observateurs attentifs et précis, et à adopter un point de vue critique, en particulier concernant le contenu et la scénographie de l'exposition installée dans le bâtiment de la chambre à gaz. De fait, son contenu, sa conception, ses textes et la façon dont les 86 victimes juives y sont représentées suscitent rapidement la controverse. Les étudiants et les familles se rejoignent : ils emploient les mêmes arguments et parlent de façon similaire des émotions qu'ils ont ressenties en visitant l'exposition.

Débat autour de l'exposition installée dans le bâtiment de la chambre à gaz

Le séminaire franco-allemand en l'honneur des 86 victimes juives de la *Reichsuniversität Straßburg* est intéressant en ce qu'il montre la complexité du traitement d'une question de mémoire sensible, traitement qui se fait de façon commune entre plusieurs acteurs du présent ayant des rapports différents avec le passé dont il est question. Et c'est très précisément cet aspect, d'un point de vue ethnographique, qui m'a le plus intéressée dans l'invitation des familles de ces 86 victimes sur les lieux des crimes et leur confrontation avec les dispositifs de mémoire en place au sein de ces lieux.

Mais si ma participation à ce séminaire a été une évidence, c'est que j'étais d'abord une étudiante en deuxième année de master qui réalisait un mémoire de fin d'études basé sur une observation du processus de réflexion de l'université de Strasbourg autour d'une politique mémorielle sur l'histoire de la *Reichsuniversität* et en l'honneur des victimes. J'ai donc en grande partie assisté à ce séminaire en tant qu'observatrice d'une situation intéressante à analyser dans le cadre de mes recherches, ce qui m'a rendue attentive aux comportements et aux interactions des participants. Cela explique également que le moment le plus marquant pour moi soit la discussion entre les participants du séminaire et les membres de l'équipe du Centre européen du résistant déporté.

Cette discussion a eu lieu dans le cadre d'une journée de visite à l'ancien camp de concentration de Natzweiler, lors de la deuxième journée du séminaire. Cette visite était très attendue, car voir les lieux où ont été assassinées ces 86 victimes juives aux côtés de leurs descendants était bien évidemment un moment d'émotion très important. La visite s'est effectuée principalement en deux groupes. D'un côté, un groupe constitué essentiellement des familles, et de l'autre, un groupe constitué essentiellement des étudiants, les professeurs étant répartis au sein de ces deux groupes. Cette séparation a été décidée pour des raisons pratiques dans le cadre de la visite des lieux, mais surtout dans une logique de respect et d'intimité pour les familles.

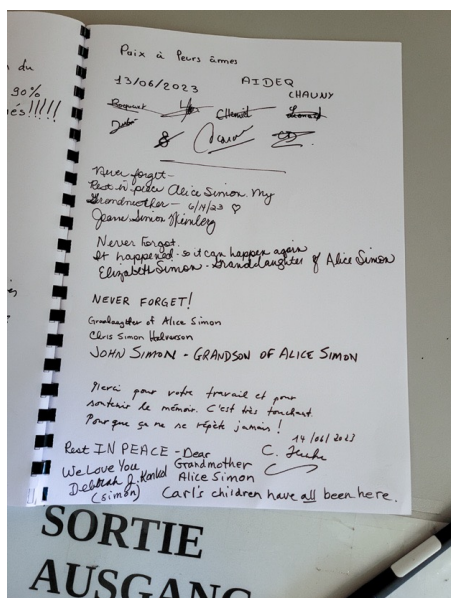
Les étudiants avaient comme instruction d'observer de façon très attentive les différentes scénographies proposées par le

CERD pour présenter l'histoire du camp, et en particulier celle des 86 victimes, et de formuler des remarques et des questions à destination de l'équipe du CERD. Nous avons donc visité chacun des lieux en prenant des notes et en faisant attention à chaque détail. Je me rappelle que nous avons été dans l'ensemble assez déçus par cette scénographie, qui était selon nous insuffisante. Je pense qu'après avoir fait la connaissance des familles des victimes, et avoir passé déjà une journée de séminaire en leur compagnie, nous étions davantage touchés par cette histoire et nous avons ressenti un décalage avec cette émotion qu'on ne ressentait pas assez à travers la scénographie.

Il était prévu ensuite que nous nous réunissions tous dans une salle avec tous les participants du séminaire et l'équipe du CERD pour discuter de cette visite et de cette scénographie. La disposition de la salle et le placement de chacun étaient très intéressants. Nous formions un cercle, dans lequel le groupe des étudiants faisait face à celui des familles des victimes. Les professeurs et les membres de l'équipe du CERD étaient répartis un peu partout parmi le groupe des familles des victimes, ce qui faisait que le groupe des étudiants était face à tout le monde. Il y avait un nombre important de personnes dans la salle, ce qui donnait une certaine dimension officielle et formelle à cette discussion qui, au final, est restée tout de même assez informelle avec la disposition en cercle, et un rythme de prise de parole assez désordonné.

Après quelques discours d'introduction prononcés à la fois par les organisateurs du séminaire et les membres de l'équipe du CERD, les professeurs se sont adressés aux étudiants en les invitant à présenter leurs remarques sur ce qu'ils avaient observé. C'était un moment assez particulier dans lequel on laissait la parole au groupe le plus jeune, le moins expérimenté, le plus éloigné du sujet, et finalement le groupe qui pourrait sembler le moins légitime à formuler des remarques devant des professionnels, mais également devant des membres des familles des victimes. Mais en réalité, c'est ce qui donnait plus de force à cette prise de parole des étudiants. Nous n'avons pas hésité à exprimer de façon claire et sans retenue les éléments des scénographies qui nous avaient déçus. Et je pense que ce qui a énormément contribué à la posture que nous avons prise dans cette discussion, c'était la proximité et l'affection que

nous avons développées très vite envers ces familles qui nous poussaient et nous motivaient dans cette démarche.



Extrait du livre d'or de l'exposition permanente dans le bâtiment de la chambre à gaz du mémorial de Natzweiler-Struthof.



Sara Bell et son fils Shai devant la chambre à gaz.

Débat autour de l'exposition installée dans le bâtiment de la chambre à gaz



Elizabeth, Joanne, Christine, John et Deborah, originaires des États-Unis, sont les petits-enfants de la femme juive berlinoise Alice Simon. Sur l'alliance de leur grand-père Herbert, qu'ils ont offerte au mémorial pour qu'elle y soit exposée, est gravé le prénom *Alice*. Ils ont également fait don de la chaîne de montre de leur grand-père, qui contient des portraits de famille.



La présentation directe et didactique du matériel biographique a suscité la controverse dans le groupe de visiteurs.

Les familles des victimes ont tout de suite rejoint nos remarques et les ont appuyées au fur et à mesure, ce qui a créé un climat émotionnel plus intense qui nous a incités à aller plus loin dans ce que nous avions à dire. Ce qui est intéressant, c'est que nous ne nous étions pas concertés avec les familles auparavant, et que nous n'avions pas eu le temps d'échanger avec elles avant cette discussion commune. Nous avons vraiment l'impression d'exprimer ce que ces familles n'auraient pas forcément pu dire parce qu'elles étaient prises dans une certaine émotion du moment. Les familles sont d'ailleurs venues nous remercier à la fin, ce qui était très touchant.

Si la plupart des remarques formulées étaient critiques, nous avons adopté une posture qui n'était pas celle d'une attaque vis-à-vis de l'équipe du CERD. Nous sommes simplement restés des étudiants curieux et nous avons apporté ces remarques sous la forme de questionnements, en essayant dans un premier temps de comprendre pourquoi les choses se présentent aujourd'hui de cette façon. Cela laissait la possibilité à l'équipe du CERD de s'expliquer et de promettre parfois certaines améliorations.

La discussion a très vite été dominée par une certaine incompréhension des étudiants et des familles face aux explications de l'équipe du CERD et du représentant de l'Office national des anciens combattants et des victimes de guerre. Cela donnait l'impression d'une opposition entre d'un côté une dimension émotionnelle très forte transmise par les membres des familles et appuyée par les étudiants, et de l'autre une posture plus professionnelle de l'équipe du CERD. La discussion a semblé se conclure sur cette incompréhension, dans la mesure où les réponses formulées par l'équipe du CERD n'ont pas forcément réussi à rassurer les familles, et nous ont laissés dans un climat de frustration générale. C'est là que l'on prend pleinement conscience de la complexité de la question, car ce n'est pas seulement la barrière de la langue qui fait que les gens ne comprennent pas ici, mais également des postures différentes que chacun doit garder dans cette discussion et qu'il est difficile d'accorder entre elles. L'émotion face au professionnalisme a compliqué le traitement de cette question de mémoire à laquelle, finalement, toutes les personnes présentes dans la salle sont sensibles. Cependant, elles n'ont pas exprimé cette sensibilité dans un langage commun.

Au-delà du contenu de cette discussion, ce qui m'a le plus plu est le rôle que nous avons pu jouer en tant qu'étudiantes et étudiants, un rôle qui est assez représentatif de notre participation à ce séminaire. Au départ, je pensais que nous serions seulement des observateurs. Au contraire, nous avons réellement participé et contribué au mouvement de ce séminaire, et c'est ce qui a rendu spéciaux ces trois jours.

Guillaume d'Andlau a été directeur du Centre européen du résistant déporté de 2019 à 2023. Durant son mandat – et parallèlement aux nombreuses missions que celui-ci a impliquées –, le bâtiment annexe abritant la chambre à gaz au KL-Natzweiler-Struthof a rouvert au public. C'est cette nouvelle muséographie qu'ont découverte les familles des 86 victimes et qui a fait l'objet d'une discussion collective avec les équipes du CERD lors du séminaire de juin 2023.

L'entretien avec Guillaume d'Andlau a été réalisé par Christian Bonah et Jeanne Teboul en décembre 2023. Comme pour chaque entretien, une proposition de transcription de l'échange a été envoyée à Guillaume d'Andlau qui a procédé à de très nombreuses modifications dans le texte initialement plus bref. Par respect pour son propos, nous avons fait le choix de conserver ces ajouts postérieurs. La version que nous donnons à lire est donc beaucoup plus développée que l'entretien que nous avons eu avec lui.

Pourriez-vous vous présenter et retracer votre parcours ?

Je suis Guillaume d'Andlau. J'ai été directeur du CERD de 2019 à 2023. J'ai fait des études à Science Po Paris, en histoire et droit. J'ai obtenu une bourse d'études qui m'a permis de faire un Master en relations internationales en Italie et aux USA. Mon parcours professionnel, en France et à l'étranger, a été assez varié : Croix-Rouge française, Nations unies, Région Alsace, mais également agence de communication événementielle, banque et opérations de mécénat liées au domaine du patrimoine.

Comment s'est passée votre arrivée au CERD en 2019 ?

Quelqu'un de proche m'avait parlé du poste et m'avait conseillé de candidater, ce que j'ai fait ; l'ONaCVG cherchait prioritairement quelqu'un ayant une expérience de management et pas particulièrement un historien spécialiste de la période. En effet, la première chose dont on m'a parlé concernait les problèmes de management. Il s'agissait notamment de reprendre l'organisation des équipes dans un contexte de demande de réduction des effectifs, éloigner le directeur adjoint, être là au quotidien. Ce fut la mission principale qui m'a été confiée lors de mon recrutement.

Connaissiez-vous le site avant de prendre vos fonctions ? Quel était votre rapport à ce lieu avant d'en prendre la direction ?

J'avais visité le CERD après son ouverture, en 2005. J'avais, à l'époque, acheté le livre de l'historien Robert Steegmann. Je n'avais jamais visité le camp avant.

Aviez-vous visité l'annexe abritant la chambre à gaz après cette visite ?

Non, je n'avais pas visité ce bâtiment à ce moment-là et c'est d'ailleurs l'une des problématiques que j'ai rencontrée à mon arrivée en 2019 : l'ouverture très distendue de ce lieu un peu excentré par rapport au site principal. En organisant les équipes d'une façon différente à ma prise de poste, nous avons pu la maintenir ouverte tous les jours jusqu'à sa fermeture pour travaux. Cela s'est inscrit

dans un redéploiement des effectifs visant à augmenter le nombre d'agents au contact du public.

Comment avez-vous pris en compte cette augmentation du nombre de visiteurs ? Qu'implique-t-elle ?

L'élan a été naturellement brisé par la COVID. Depuis le début, je suis parti sur une hypothèse à moyen terme d'augmentation assez sensible du nombre de visiteurs. Les témoins assuraient une transmission de proximité partout en France. Leur disparition allait engendrer un basculement vers les lieux historiques, seuls à même d'incarner dorénavant la tragédie concentrationnaire.

Le premier chantier a été d'augmenter les jours d'ouverture du CERD au public. À mon arrivée, il y avait une fermeture annuelle du site du 24 décembre au 28 février. Progressivement, j'ai réduit cette période de fermeture au seul mois de janvier. Néanmoins le site n'est pas aujourd'hui adapté pour répondre aux besoins d'un public plus nombreux. Cela impose une réflexion sur la réorganisation des espaces d'exposition ou de visite. L'accueil du public est également un sujet majeur : sous-capacité des parkings, absence de lieux de restauration, manque de salles pédagogiques (au nombre de deux actuellement). Pour des questions de sécurité, nous n'acceptons pas de groupes au-dessus d'une jauge décidée en concertation avec la préfecture lors de l'ouverture du CERD. Un cabinet d'étude a été mandaté pour nous permettre de nous projeter dans l'avenir et de séquencer les investissements.

L'annexe abritant la chambre à gaz a été rouverte au public sous votre mandat, en novembre 2022. Le projet avait été initié par votre prédécesseure. Comment vous en êtes-vous saisie ?

C'est l'un des premiers dossiers arrivés sur mon bureau par ricochet. Lors de ma première rencontre avec la Fondation pour la Mémoire de la Shoah, quelques semaines après ma prise de fonction, mes interlocuteurs m'ont présenté une lettre datée du 15 novembre 2019 qu'ils venaient de recevoir. Le docteur Raphaël Toledano, dans cette missive adressée au Président de la République et à toute une série d'interlocuteurs du monde mémoriel, s'insurgeait contre l'arrêt du projet *sine die* pour des contraintes budgétaires. Ils avaient reçu la lettre avant moi, mais cela montrait déjà l'ébullition et les

attentes autour du projet. Heureusement, l'année budgétaire 2020 s'est annoncée plus favorable et le dossier a pu reprendre son cours.

Pour comprendre l'évolution du projet, ses aléas, il convient, je crois, de revenir un peu sur sa genèse et son évolution.

Les premières esquisses du projet datent de 2012/2013 avec un premier document intitulé *Projet de renouvellement de la muséographie* rédigé par Raphaël Toledano, Frédérique Neau-Dufour, directrice du CERD, et Olivier Lalieu du mémorial de la Shoah ; le CERD en tant que maître d'ouvrage et le mémorial de la Shoah en tant que maître d'œuvre.

Le calendrier resserré prévoyait une inauguration de la nouvelle exposition à la fin 2015. Ce projet a pris chemin faisant du retard et évolué dans son périmètre. Il ne s'agissait plus simplement d'une nouvelle muséographie, mais d'une restauration complète du bâtiment. Le docteur Toledano est formellement mandaté en octobre 2017 avec une mission d'écriture et d'orientation iconographique sur la base d'un texte proposé au conseil scientifique du 23 octobre. Plusieurs contrats passés en 2018 ont complété le dispositif. Pour la partie histoire, Hans-Joachim Lang se voit confier la rédaction d'éléments biographiques de victimes et une mise à disposition d'objets et photos de sa collection personnelle, Tal Bruttman la réalisation d'une carte des chambres à gaz en Europe et un texte y afférant. En parallèle un marché est passé avec l'agence « Alice dans les villes » pour la muséographie. Cette société avait déjà travaillé sur le site dans le cadre de la signalétique.

Un deuxième temps s'ouvre en 2020 avec le redémarrage du projet. Je reçois au deuxième trimestre le texte proposé par Raphaël Toledano. Celui-ci est transmis en juin 2020 aux membres du conseil scientifique pour recueillir un premier avis. La synthèse souligne l'important travail de recherche et de rédaction du texte. Néanmoins il est jugé trop long et trop détaillé pour les visiteurs au regard de leurs connaissances. De plus, les membres du conseil scientifique et l'ONaCVG souhaitent élargir le périmètre du discours afin d'en faire le lieu d'évocation des expériences médicales menées dans le camp et il y a débat sur la partie consacrée au négationnisme. Dans un même temps, je m'aperçois que le calibrage des textes n'a pas

été précisé à Monsieur Toledano par l'agence de graphisme ou dans les termes de son contrat. L'engagement sur le sujet et l'implication dans l'aboutissement de ce projet de Raphaël Toledano associés aux manques d'informations et de directives rédactionnelles ont parfois interféré dans la compréhension et l'acceptation de ce retour.

Entre 2020 et 2021, un travail de réécriture et de discussion pied à pied a été réalisé avec, en particulier, l'aide du président du conseil scientifique, Robert Steegmann. Malgré des améliorations, des allers et retours, le projet d'écriture s'embourbait.

La direction générale de l'ONaCVG, en accord avec moi, a pris la décision de confier le travail de réécriture, sur la base du texte de Raphaël Toledano, à Tal Brutmann afin de pouvoir avancer et rouvrir le bâtiment, réouverture envisagée en novembre 2022. Les retards des travaux pris par le projet, notamment à cause du COVID, ont permis de disposer, en 2022, du Rapport de la commission sur les activités de la faculté de médecine de la *Reichsuniversität Straßburg* présenté en mai de la même année. Ce document très fouillé a apporté de nouvelles connaissances et précisé d'autres sur les liens entre l'université et le camp. Elles ont pu être intégrées dans l'exposition.

La nouvelle étape qui s'est ouverte en 2022 a été accompagnée d'un changement de mes interlocuteurs à la direction générale de l'ONaCVG avec le retour du chef du département de la mémoire et la nomination d'une nouvelle chargée de la valorisation des Hauts lieux de mémoire nationale.

Nous avons eu une réunion à Paris en mars 2022 pour faire un point sur l'avancée du projet. À cette occasion, la graphiste, Tal Brutmann, suivi en cela par l'ONaCVG Paris, se sont interrogés sur la pertinence d'une présentation des objets mis à disposition par les familles de victimes dans l'exposition jusqu'à proposer leur retrait de l'exposition. Sandrine Gaume, chargée de la conservation des objets au CERD, et moi-même leur avons rappelé que les descendants d'Alice Simon, une des victimes, avaient, en 2016, accepté de faire un don de quelques objets personnels, car on leur avait promis de les intégrer dans le projet muséographique. Ils incarnaient, pour nous, le sujet d'une manière sensible et différente. Ils étaient incontournables. Nous nous sommes battus pour cela,

mais n'avons pas réussi à faire entendre notre cause. Après cette réunion, le dossier, retiré au CERD, a été confié au Service Mémoire de la direction générale de l'ONaCVG.

Le dossier m'est revenu quelques mois plus tard par les descendants américains d'Alice Simon. Ils avaient eu vent de l'avancée du projet par un article du *NY Times* qui s'était fait l'écho de la présentation du rapport de la commission. Ils voulaient savoir quand serait rouverte l'annexe et s'assurer que les objets donnés seraient bien présentés. J'ai transféré ces demandes qui sont progressivement devenues plus insistantes devant les réponses dilatoires de l'ONaCVG à Paris. Comprenant le caractère sensible du sujet, la position de l'ONaCVG a progressivement évolué. Nous sommes passés de la présentation dans une autre partie du camp, puis dans la pièce « hommage » à la réintégration dans l'exposition permanente de l'annexe. Néanmoins, en raison du retrait de Raphaël Toledano qui s'était engagé à trouver des objets auprès de certaines familles et de l'incompréhension de Hans Joachim Lang sur notre attitude, de nombreux objets n'ont pas été mis à disposition de l'exposition, comme cela avait été anticipé au début du projet. Cela explique que les objets d'Alice Simon flottent complètement dans la vitrine réintégrée à cette occasion dans la pièce qui présente des parcours de vie des victimes.

Quelques mois après l'inauguration, en juin 2023, quinze proches descendants des 86 victimes de Hirt sont venus au Struthof et ont visité la nouvelle scénographie du bâtiment abritant la chambre à gaz. Quel souvenir gardez-vous de cette visite et des échanges qui l'ont suivie ?

Je pense que l'idée de ce séminaire qui rassemblait des descendants de victimes et des étudiants était vraiment intéressante. J'ai trouvé les échanges riches, mais pour certains un peu délicats.

Plusieurs des descendants présents se sont montrés très critiques à l'égard de l'intégration de l'annexe dans le parcours de visite. L'entièreté de l'histoire du KL-Natzweiler leur semblait noyer l'histoire de leurs aînés. L'assassinat perpétré dans la chambre à gaz du Struthof ne pouvait être, à leurs yeux, intégré dans une démarche plus globale de découverte du camp, démarche qui représente pourtant l'attente principale du grand public. Cette posture bien

que compréhensible méritait un échange plus approfondi avec eux que nous n'avons pu mener par manque de temps.

Le rapport de la commission a également permis d'identifier de nouvelles victimes tziganes et de montrer l'importance du nombre de détenus utilisés comme cobayes, quel que soit le type d'expérience et le lieu, dans le camp, où elles se sont déroulées. J'avais commencé à réfléchir avec l'architecte et les équipes du CERD sur une révision des inscriptions sur les stèles qui, à l'extérieur du bâtiment, rappellent ce qui s'y est passé. Pour les victimes de Bickenbach, il convient de corriger le texte qui leur est dédié et d'ajouter sur une troisième stèle un message dédié à tous ceux non identifiés qui dans le camp ont également servi de cobayes.

Dans le dossier que j'ai reçu, une pièce avait été réservée à « un hommage aux victimes », un lieu où les visiteurs peuvent se recueillir, à l'image de ce qui existe dans d'autres mémoriaux en Europe. Le projet initial, proposé par ma prédécesseure, centré sur la présence d'une œuvre contemporaine, avait été abandonné faute de consensus et la réflexion sur l'aménagement de cette pièce reporté à une deuxième phase, afin de ne pas entraver la marche globale du projet. Je trouvais que cette décision avait l'avantage de pouvoir « faire vivre le lieu dans un contexte de visite et d'étudier les attitudes et demandes des visiteurs ». Je n'ai malheureusement pas pu faire ce travail, mais en constatant l'afflux de visiteurs, le bruit certes étouffé, mais néanmoins présent de conversations, la taille de la pièce, je m'interroge si cette pièce est judicieuse.

Dans la mesure où le site est situé en pleine nature, je pense qu'il est peut-être mieux de sortir de ce lieu un peu étouffant et d'être à l'extérieur pour relâcher ses émotions et penser à tout cela.

Après quatre années passées à la direction du CERD, quel bilan tirez-vous de cette expérience ?

En arrivant, je me suis donné plusieurs objectifs : mettre plus de personnes sur le terrain, renforcer la pédagogie et valoriser le travail des équipes. Enfin, mettre les jeunes et des publics éloignés au cœur des cérémonies et de nos missions, à l'image des actions organisées avec le service pénitentiaire du Grand Est.

J'ai souhaité faire avancer les projets de préservation et de conservation du patrimoine, à l'image de la restauration de l'annexe et trouver des partenaires financiers pour faciliter le développement de projets.

J'ai également eu à cœur de communiquer autour du site pour le faire connaître, en organisant des événements et des conférences hors les murs. Il m'est apparu que les liens avec l'université de Strasbourg si proche étaient ténus. Il n'y avait aucun membre de l'université dans le conseil scientifique du CERD. Ce travail s'est réalisé sur plusieurs plans : signature d'une convention, nomination au conseil scientifique, aide à des étudiants sur des projets de recherche, participation à l'élaboration de l'exposition sur la faculté de médecine de la *Reichsuniversität Straßburg*.

Sur le volet pédagogique, l'accueil du public et son accompagnement m'ont beaucoup occupé. Au-delà d'une augmentation significative des jours d'ouverture, l'un des chantiers importants a consisté à proposer des audiophones en six langues pour les visiteurs individuels, à augmenter le nombre de visites quotidiennes, à former les guides afin qu'ils puissent accueillir des groupes scolaires aussi bien que d'individuels, mettre en place des formations en langues étrangères à destination de l'ensemble des personnels, multiplier le nombre de visites et augmenter le nombre de jours d'ouverture. Cela a d'ailleurs porté ses fruits en termes de fréquentation puisque en 2023, nous avons eu le nombre le plus élevé de visiteurs depuis l'ouverture, soit près de 230 000 visiteurs.

J'aurais aimé avoir plus de temps pour asseoir certains de ces projets.

Clarisse Garcia est scénographe, cogérante de la société « Alice dans les villes ». Elle a eu la charge de la scénographie de l'exposition dans le bâtiment abritant la chambre à gaz. L'entretien qui suit a été réalisé en décembre 2024 par Jeanne Téboul.

Pourriez-vous vous présenter et retracer brièvement votre parcours ?

Je suis Clarisse Garcia, artiste, scénographe et architecte, co-gérante d'une société de scénographie créée en 2009, « Alice dans les villes », qui intervient notamment sur des projets liés aux patrimoines historiques et mémoriels.

Mon métier de scénographe et architecte vient de ma sensibilité pour les espaces – intérieurs comme extérieurs – et les paysages. Quant à la dimension mémorielle, elle est très importante à mes yeux. Dans le domaine de la mémoire, la scénographie doit servir les actions et les parcours de personnes disparues. Il s'agit, par le travail de scénographie, de faire exister ce qui n'est plus là.

Ma sensibilité aux questions mémorielles s'est développée très tôt. Je la rattache à mon parcours personnel et familial puisque j'ai été élevée par mes grands-parents qui ont été très marqués par l'expérience de la Seconde Guerre mondiale. Une partie de ma famille vient d'Espagne, l'autre d'Italie, mais, dans les deux cas, mes grands-parents ont résisté durant le second conflit mondial : en passant des messages, en cachant des personnes juives... Ma famille a lutté comme elle a pu contre la barbarie et cela m'a beaucoup marquée. Cela explique une part importante de mon engagement et notamment mon engagement professionnel. La scénographie historique et mémorielle vise à réparer quelque chose, une injustice, et c'est une idée à laquelle je suis très attachée.

Comment avez-vous été amenée à travailler sur la scénographie du bâtiment annexe abritant la chambre à gaz au camp de concentration de Natzweiler-Struthof ?

Il y a une quinzaine d'années, j'ai réalisé un premier projet autour de la déportation pour le Centre d'Histoire de la Résistance et de la Déportation (CHRD) de Lyon, qui m'a beaucoup marqué. Je suivais les opportunités liées aux marchés publics et c'est dans ce cadre que j'ai été amenée à travailler au camp du Struthof. Il y a eu un marché public pour réaliser le parcours permanent de la signalétique historique, j'y ai répondu et j'ai eu la chance d'obtenir ce marché avec mon agence.

Cela m'a permis de découvrir ce camp, dont j'avais entendu parler, mais que je ne connaissais pas. Je suis rentrée au cœur d'un camp pour la première fois de ma vie. C'est une chose de savoir, d'avoir lu ; c'en est une autre d'éprouver les lieux, de les ressentir. J'ai découvert la chambre à gaz avec stupeur, sans savoir que je travaillerai sur ce lieu quelque temps plus tard. Et puis l'auberge, juste en face de la chambre à gaz, la villa Ehret... Tout cela est d'une extrême violence et on est forcé de s'interroger : comment l'humain a-t-il pu fabriquer la plus grosse machine à exterminer l'humain ?

Comment s'est organisé votre travail dans le bâtiment abritant la chambre à gaz ? Comment avez-vous conçu la scénographie de ce lieu ?

C'est une longue gestation et un travail collectif, avec mes équipes, celles du CERD, mais aussi avec celles de l'Office national des anciens combattants et victimes de guerre qui missionnait l'ACMH [architectes en chef des monuments historiques], qui eux-mêmes me missionnaient. J'ai passé beaucoup de temps sur place. Je suis quelqu'un de terrain donc il me fallait être sur les lieux. Mon équipe et moi, nous nous sommes installés dans la région et nous avons passé du temps avec les équipes du CERD et notamment avec Frédérique Neau-Dufour, qui est quelqu'un de très respectueux et de très engagé sur ces sujets.

J'ai beaucoup arpenté les lieux, à toutes les heures du jour et de la nuit pour élaborer un projet. Pour moi, il fallait s'effacer derrière le sujet, faire preuve de dignité et laisser de la place au silence. L'équipe de l'ONaCVG a été très accompagnante, on nous a vraiment donné les moyens et le temps de travailler autour de ce lieu.

Aviez-vous des indications particulières pour conduire votre travail ? Comment s'est-il déroulé ?

L'ONaCVG nous a laissé une grande liberté. Le projet a duré plusieurs années, il a eu différentes phases, et puis en 2019, Frédérique Neau-Dufour a quitté le site, il y a eu également des changements au département mémoire de l'ONaCVG. Tout cela a entraîné des temps de latence, des moments au cours desquels le projet a été mis en sommeil. Et puis j'ai compris qu'il y avait eu des tensions avec plusieurs partenaires, par exemple avec Raphaël Toledano autour des textes et d'un certain nombre de questions.

Tout cela a suscité des retards et des modifications du projet initial... Finalement, il nous a été demandé de finir très rapidement le travail en vue de la réouverture du bâtiment en novembre 2022.

Quinze descendants des 86 victimes juives de la chambre à gaz ont visité la chambre à gaz en juin 2023. Vous étiez présente lors de cette visite et au cours de l'échange qui a suivi. Quels souvenirs gardez-vous de ces moments ?

Je garde de ces échanges un souvenir très ému. Pour moi, voir des gens venir de si loin pour visiter le dernier lieu de vie des membres de leur famille était particulièrement touchant. Comme scénographe et architecte, cela m'a confortée dans ma vision scénographique. Ce qui est complexe, avec la chambre à gaz, c'est que c'est un lieu à la fois unitaire et pluriel. Un lieu extrêmement intime, qui renvoie à l'histoire de personnes singulières, et à la fois d'intérêt collectif. Un lieu public et privé, avec cette double dimension mémorielle. Le défi scénographique renvoie à cela : trouver, dans ce tout petit espace, une monumentalité, sans négliger la singularité de chaque parcours de vie. Car pour moi, il est important de présenter ces personnes pour ce qu'elles ont été : des personnes vivantes, qui avaient des espoirs, des goûts, des parcours, des rêves.

Au cours de notre rencontre avec les familles, j'ai ressenti des tensions, des incompréhensions de part et d'autre. Ce n'est pas si étonnant, car c'est un lieu qui porte des enjeux complexes. Je pense que cela aurait dû être exprimé et je regrette que cela n'ait pas été le cas. Cela aurait peut-être permis d'échanger plus en profondeur avec les familles, d'expliquer qu'il s'agissait d'un lieu encore en cours d'élaboration et qui devait aussi s'adresser à tous.

Vous évoquez un lieu encore en cours d'élaboration. Quels sont les projets concernant ce bâtiment ?

On commence à réfléchir au traitement de la dernière salle, la salle « hommage », mais bien sûr cela dépend également de réalités politiques et budgétaires. Les dossiers sont nombreux et tous ne peuvent pas être prioritaires. Je sais que l'ONaCVG est très attaché à ce lieu et j'espère sincèrement que ce projet, pour l'instant en sommeil, pourra repartir. Il faut simplement laisser du temps et travailler dans de bonnes conditions. Ce lieu le mérite.

La discussion très animée qui s'est engagée au mémorial est suivie d'un trajet de retour tout aussi riche en émotions. L'étape suivante est le cimetière israélite de Cronenbourg, l'un des quartiers de Strasbourg. C'est là que se trouvent la tombe et le lieu de mémoire des 86. Sur place, leurs proches disent des prières juives et chrétiennes, suscitant ainsi le sentiment d'un lien profond avec eux et avec le temps présent.



Shai Bell – arrière-petit-fils de Sara Bomberg – avec sa mère pendant le Kaddish.

Visite du cimetière juif

Lorsque les familles venues des quatre coins du monde se sont rassemblées parmi les vénérables pierres tombales au cœur du cimetière juif de Strasbourg pour se recueillir sur la tombe de leurs proches assassinés, il nous a semblé que l'histoire devenait tangible. En cet endroit où une seule pierre tombale marque le lieu de repos commun des 86 victimes, nous avons ressenti un profond sentiment de deuil. La pierre tombale porte une inscription tirée du livre des Lamentations : « Voilà pourquoi je pleure ; mes yeux, mes yeux ruissellent de larmes. » Dans ce verset, la répétition souligne un état de deuil permanent. Elle illustre le fait que la douleur des familles n'est pas une émotion passagère, mais une lamentation incessante qui traverse le temps et l'espace.

Lors de cette visite, les membres des familles venues d'Israël, Sara et Shai Bell, nous ont fait vivre un moment particulièrement émouvant en récitant ensemble le kaddish. Ces versets araméens anciens, porteurs de traditions séculaires, ont résonné dans le cimetière en tissant un lien sacré entre les générations et les continents. Cette expression d'une affliction commune à travers la récitation de la célèbre prière juive est devenue le signe puissant des liens culturels durables qui unissent ceux qui ont vécu un deuil.

Un peu plus loin, tous les membres de la famille Simon, venus des États-Unis, élevés dans la foi protestante par leur père pasteur, se sont rassemblés pour chanter ensemble une partie de la bénédiction sacerdotale tirée du livre des Nombres : « Que le Seigneur te bénisse et te garde ; qu'il fasse pour toi rayonner Son visage : que le Seigneur te découvre Sa face, te prenne en grâce et t'apporte la paix. » Cette intervention musicale a transcendé les barrières culturelles et linguistiques et nous a donné un sentiment d'espoir et de réconfort collectif au milieu de notre souffrance commune.

Par cette visite, le cimetière juif de Strasbourg, avec son unique pierre tombale symbolique et l'écho de prières anciennes, est devenu un lieu sacré mêlant histoire, mémoire et patrimoine culturel. Non seulement le séminaire a suscité des échanges théoriques, mais il a aussi alimenté un profond sentiment de proximité entre les familles et les autres participants. Cet événement

a montré la force d'une commémoration commune et rappelé avec insistance que l'unité et la compréhension peuvent nous permettre de dépasser les chapitres les plus sombres de notre passé et de nous frayer un chemin vers un avenir plus inclusif et plus empathique.

Pour moi qui suis à la fois Juif, Israélien et étudiant en France, la visite du cimetière juif a pris un sens encore plus profond. Ce que j'y ai vécu, au-delà du cadre universitaire du séminaire, a permis d'édifier un pont solide entre mon passé et mon présent. Entouré de familles endeuillées et de personnes venues du monde entier, je me suis senti particulièrement en lien avec la douloureuse histoire de mon peuple. Tandis que je traversais ce lieu de mémoire où une pierre tombale solitaire symbolise la perte tragique de 86 vies, le poids de l'histoire et mon parcours personnel se sont entremêlés pour former un lien transgénérationnel et interculturel.

Selon moi, cette expérience prouve clairement combien il est important de préserver la mémoire collective, tout en bâtissant des ponts d'empathie et de compréhension entre les gens. Elle a renforcé mon engagement pour un futur dans lequel le dialogue et la tolérance dépassent les divisions historiques. C'est une leçon qui restera ancrée aussi bien dans ma vie personnelle que dans mon parcours universitaire.



Cinq petits-enfants d'Alice Simon, dont trois accompagnées de leurs maris, chantent la chanson *The Lord Bless You and Keep You* de Peter Lutkin sur la tombe.



Depuis décembre 2005, une pierre portant les noms des 86 est placée sur leur tombe au cimetière juif de Strasbourg-Cronembourg.

Pour finir la journée, le bus se dirige vers la Maison de la Région à Strasbourg, un bâtiment administratif moderne de la région Grand Est résultant de la fusion, le 1er janvier 2016, des anciennes régions Alsace, Lorraine et Champagne-Ardenne. Emmanuel Heyd et le docteur Raphaël Toledano nous y attendent dans une salle de projection. Ils nous présentent le film *Le Nom des 86* achevé en 2014.

Les deux réalisateurs strasbourgeois se sont rencontrés le 21 septembre 2003 lors du colloque public du Cercle Menachem Taffel au cours duquel Hans-Joachim Lang a lu publiquement pour la première fois la liste des noms des 86 qu'il avait réussi à reconstituer. Comme H. J. Lang, E. Heyd et R. Toledano travaillaient sur ce crime depuis des années.

Emmanuel Heyd : « C'est en 1995 que j'ai découvert l'histoire de la collection de Hirt au travers du film de Pier Paolo Pasolini, *Porcherie*. Pasolini utilisait le personnage de Hirt comme élément dramatique du film. L'acteur Ugo Tognazzi y incarnait un riche industriel au passé sulfureux qui se révélait être August Hirt. La fortune du personnage provenait de son passé de médecin nazi à Strasbourg (il dérobait l'or de ses victimes juives). Intrigué par ce personnage du film de Pasolini, au passé troublé, j'entamai une recherche sur la véracité de cette anecdote. »

Raphaël Toledano : « J'ai été sensibilisé aux agissements d'August Hirt en 1997 par mon père, médecin installé à Strasbourg. Je rencontrai alors Jacques Héran, un professeur de médecine qui enseignait l'histoire des expérimentations nazies aux étudiants de première année. Il me remit des copies de certaines archives de la faculté de médecine de Strasbourg relatives à August Hirt, des lettres de Hirt, et des photos de femmes retrouvées dans les papiers de Hirt, et me donna sa version des faits. Étudiant en médecine quelques mois plus tard, je fréquentais désormais l'institut d'anatomie de Strasbourg où une rumeur persistante prétendait que les bocalisés étudiés contenaient les restes des malheureuses victimes de l'anatomiste nazi. Je fus frappé par l'attitude de certaines autorités universitaires médicales et par le refus de certains professeurs d'apposer une plaque devant les lieux du crime ou de continuer à enseigner cette histoire aux jeunes étudiants en médecine après la mort de Jacques Héran. De là naquit un désir, comme une évidence, celui de rechercher par tous moyens à poursuivre les travaux de celui qui avait été mon maître et surtout celui de transmettre le récit de ces crimes commis par des médecins à mes futurs confrères. »

De la rencontre entre Heyd et Toledano naît la volonté de tourner un film ensemble. Cependant, ils commencent par se

heurter à une forte résistance, en particulier au sein de la faculté de médecine.

R. Toledano : « Les tentatives d'interviews à la faculté de médecine de Strasbourg ou à l'institut d'anatomie tournèrent court. Refus de leur part de parler du sujet ! » Toledano mentionne une exception : le médecin et historien des sciences Christian Bonah, qui vient alors d'obtenir son habilitation à diriger des recherches à l'université de Strasbourg. Sous sa direction, Toledano passe son doctorat avec des travaux sur les expérimentations médicales du professeur Eugen Haagen à la *Reichsuniversität Straßburg*.

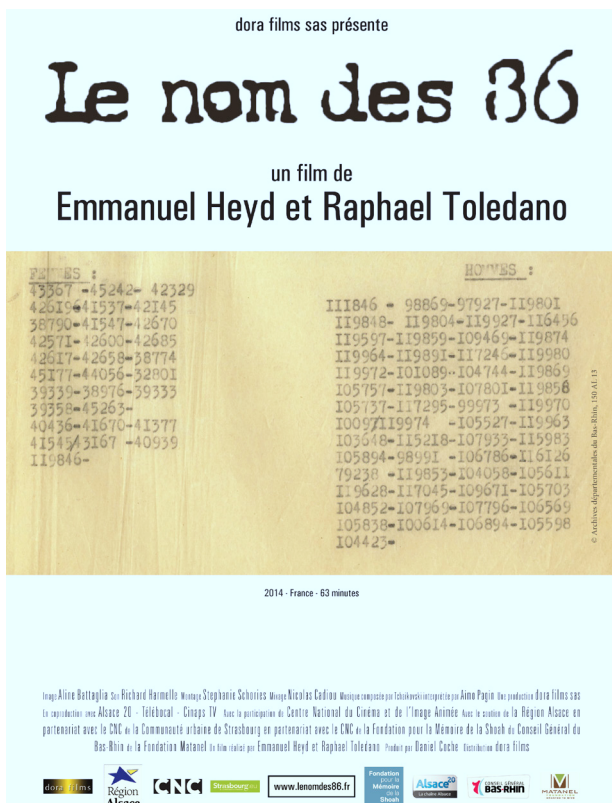
R. Toledano : « À l'occasion de la soutenance de ma thèse en décembre 2010, j'ai pu mesurer à quel point ce sujet restait important dans l'histoire de la Faculté de médecine de Strasbourg. Ce qui m'a surtout interpellé, c'est la bonne réception de mes travaux de recherche, signe que les consciences avaient bougé et que le temps de la mémoire était arrivé, loin de toute polémique. »

Entre-temps, Heyd et Toledano avaient déjà commencé à tourner leur film, mais ils s'étaient heurtés à des limites techniques et financières. C'est la rencontre avec Daniel Coche de Dora Films qui leur a permis de mener le projet à bien. « Il a été emballé par notre persévérance et notre conviction profonde qu'il y avait [...] une nécessité à transmettre cet épisode de la Shoah. »

Le film retrace les dessous du crime initié par August Hirt et son traitement historique depuis 1945 du point de vue et grâce à l'intervention de nombreux experts : plusieurs historiens (Robert Steegmann, Serge Klarsfeld), des spécialistes de la médecine sous le régime national-socialiste (Paul J. Weindling, Yves Ternon), un anthropologue (Édouard Conte), un anatomiste (Jean-Marie Le Minor), un historien de la médecine (Christian Bonah), un spécialiste de la politique mémorielle (Serge Barcellini) et un psychiatre (Georges Y. Federmann). L'équipe a tourné sur les lieux des événements, c'est-à-dire à l'institut d'anatomie, dans le camp de Natzweiler-Struthof et celui d'Auschwitz. Toledano : « Nous avons tous été marqués par les trois jours passés à Auschwitz en compagnie d'Hans-Joachim Lang qui a accepté d'y revenir pour nous raconter le fil de ses recherches. Je garde intact le souvenir de

cet homme extrêmement humble, au milieu du sinistre *Block 10*, racontant comment il a contacté les premières familles de victimes après avoir retrouvé leurs noms. Il se pose la question du sens de sa démarche, de l'éthique : Ne risque-t-il pas d'engendrer du malheur à venir fouiller le passé ? Ne va-t-il pas rouvrir de vieilles blessures ? Et il a cette réponse magnifique d'une famille : "Vous ne rouvrez pas nos blessures, elles ne se sont jamais refermées." »

(Texte compilé à partir du site internet du film <https://www.lenomdes86.fr/index.html>)



Couverture de la pochette du film documentaire d'Emmanuel Heyd et Raphaël Toledano *Le Nom des 86*, disponible en DVD.



La projection du film a été suivie d'un débat public (de droite à gauche) : Emmanuel Heyd, Raphaël Toledano, Hans-Joachim Lang et le président du Cercle Menachem Taffel, Georges Yoram Federman.

Emmanuel Heyd est réalisateur. Avec Raphaël Toledano, il a coréalisé le film *Le Nom des 86*, projeté en avant-première au cinéma municipal l'Odyssée de Strasbourg le 1^{er} décembre 2014, à l'occasion du 70^e anniversaire de la découverte des corps des 86 victimes. L'entretien qui suit a été réalisé en novembre 2024 par Christian Bonah et Jeanne Teboul.

Pourriez-vous vous présenter et nous parler de votre parcours ?

Je m'appelle Emmanuel Heyd, je suis né en 1968, je suis réalisateur et journaliste. Je suis originaire du village de Hatten (Bas-Rhin), un village qui a été intégralement rasé lors de la contre-offensive de la Wehrmacht en janvier 1945. L'autre particularité de ce village est que la Ligne Maginot y passait et y a laissé des traces. Mes parents sont nés dans les années 1920, ma grand-mère en 1893, donc ce sont des gens qui ont connu un autre siècle, l'avant-guerre. Mon père était l'aîné de sa famille, il était le premier à être incorporé de force à l'âge de vingt ans. Il a fait son service du travail obligatoire (RAD) à Belgrade puis il a été envoyé sur le front près de Kiev et ensuite son bataillon est revenu à Berlin. Il a été prisonnier et libéré en 1946, je crois. Avoir un parent qui a servi dans la Wehrmacht, ça marque et ça conduit à se poser des questions.

Et puis, dans le village où j'ai grandi, lorsque l'on sortait avec ma mère, on croisait parfois un voisin qui nous disait bonjour et ma mère se tournait vers moi en disant « *der haet gedietscht* », ce qui veut dire en alsacien « il a germanisé », il a collaboré. Il y avait ce vivre ensemble après-guerre. Mon père me racontait qu'avant la guerre, dans le village, il y avait trois églises : un temple, une synagogue et une église catholique. C'était un tiers, un tiers, un tiers avant-guerre. Moi, je ne connaissais que le cimetière israélite qui a été entretenu par la municipalité après-guerre, et l'ancienne synagogue avait été remplacée par le nouveau bâtiment du Trésor public. Au moment du film, on m'a beaucoup demandé pourquoi je m'étais intéressé à ce sujet-là. On m'a demandé : « Est-ce que tu es juif ? Pourquoi tu t'intéresses à ça si tu n'es pas juif ? » Ça m'a beaucoup frappé que des personnes me demandent ça. Ce n'est pas un problème communautaire, c'est un problème humain qui concerne tout le monde. Mon intérêt pour l'histoire régionale est né comme cela.

Vous avez développé un intérêt pour l'histoire régionale très tôt. Vous souvenez-vous de la manière dont vous avez entendu parler du crime d'August Hirt ?

J'ai découvert cette histoire en faisant mes études d'histoire de l'art à Strasbourg, dans les années 1995-1996. Dans un ciné-club, j'ai vu un film qui s'appelle *Porcile (Porcherie)* de Pier Paolo Pasolini dans lequel il y a une séquence de cinq minutes qui raconte l'histoire de Hirt. Dans le film, c'est un personnage de la grande bourgeoisie italienne, qui se révèle être August Hirt. Strasbourg et l'institut d'anatomie sont cités plusieurs fois... En sortant de ce film, je me suis demandé quelle était cette histoire dont je n'avais jamais entendu parler et j'ai commencé à faire des recherches. À la Bibliothèque nationale et universitaire, j'ai trouvé un vieux livre sur le Struthof avec une référence à August Hirt. Et puis j'en parlais beaucoup autour de moi. J'en avais parlé à ma sœur qui était cadre infirmier à l'hôpital civil de Strasbourg. Elle ne connaissait pas l'histoire, mais elle me racontait qu'il y avait une légende urbaine concernant l'institut d'anatomie, qui disait que de jeunes étudiants autopsiaient des cadavres juifs de la dernière guerre. Il y avait des histoires, comme cela, qui circulaient... Et puis un jour, ma sœur m'a parlé de Georges Federmann, qu'elle avait entendu à la radio. Je l'ai contacté, il venait juste de lancer le Cercle Menachem Taffel et cherchait des membres. Quelques années plus tard, c'est grâce à Georges Federmann que j'ai rencontré Raphaël Toledano. On avait un parcours différent, mais une chose en commun : la volonté de faire connaître cette histoire. À l'école, on entend toujours parler d'événements qui se sont passés à l'autre bout de l'Europe ; ce crime, c'est une réalité concrète, qui s'est passée ici.

C'est à ce moment-là qu'est né le projet de réaliser un film sur ce sujet ?

Je venais de l'audiovisuel et j'avais fait des courts-métrages de fiction. J'avais envie de passer au documentaire et je voulais raconter cette histoire. À l'époque, je travaillais déjà avec Daniel Coche [producteur et fondateur de Dora films] et je lui avais parlé de cette idée. Pour lui, c'était un film sans images, ce qui est souvent le problème des documentaires historiques. Et puis en 2003, le Cercle Menachem Taffel a organisé la première rencontre avec Hans-Joachim Lang qui venait de terminer ses recherches et qui nous a lu la liste des noms des victimes. Cette rencontre a été absolument déterminante. On avait fait une captation de cet événement avec Raphaël Toledano et on s'est dit : « tant pis, si on

ne trouve pas de producteur, on va le faire nous-mêmes, ce film ». On a fait une maquette avec les moyens du bord et je suis quand même allé revoir plusieurs producteurs, dont Daniel, qui a accepté de nous accompagner.

Le projet a donc débuté en 2003 et le film est sorti en 2014. Comment s'est déroulé le tournage ? Comment expliquez-vous cette longue conception ?

Il y avait des questions liées à l'écriture, sur comment mettre les choses en image. On avait demandé des autorisations de filmer à l'institut d'anatomie, à l'université, et on nous a envoyé balader en nous disant : « Mais qu'est-ce que vous voulez filmer ? Pour les cuves [dans lesquels les corps furent entreposés d'août 1943 à décembre 1944], vous n'avez qu'à filmer une vieille baignoire ! ». On a mis des années à mettre en place une relation de confiance avec ces gens. Puis Raphaël Toledano a débuté sa thèse, il a pris le sujet à bras le corps pour en faire un travail scientifique, ce qui lui a permis d'avoir accès à certains documents... Mais on s'est toujours posé la question des raisons de cette rétention d'informations, de ce blocage du côté de l'université.

On avait rencontré Jacques Hérin [professeur à la faculté de médecine de Strasbourg] au début de notre projet. On l'avait interviewé et il nous avait dit : « Tout ce que vous dites est vrai. L'attitude de l'université est compliquée. La faculté a peur de la confusion entre la *Reichsuniversität* et l'université de Strasbourg, et que l'université française porte le chapeau de l'université allemande. » Il nous avait également raconté une chose intéressante : dans les années d'après-guerre, la faculté a rempli des bennes de livres avec des sceaux de croix gammées, tout a été jeté. Il y avait des bennes entières de documents, rien n'a été répertorié, car personne ne s'intéressait à cela ! Il n'y a eu aucun travail mémoriel. On avait également rencontré Serge Klarsfeld, on avait fait une interview chez lui et en entendant ce que nous avions découvert sur Strasbourg, il nous avait dit : « Les révisionnistes, ce sont ces gens-là, qui refusent de parler du passé au point que le passé n'existe plus, car ils ont tout fait disparaître. »

Comment comprenez-vous cette réticence de l'université et peut-être même plus largement de la société, à aborder ce passé ?

C'est un déni complet. Après la guerre, il y avait cette problématique du vivre-ensemble ; comment fait-on pour continuer à vivre avec des gens, des voisins, qui ont collaboré, qui ont fait des choses horribles ? On est obligé d'avoir un déni collectif pour arriver à avancer après ces horreurs.

Quand on a travaillé sur le film, il y avait une chape de plomb à l'université. Une peur... On ne sait pas de quoi parce qu'il n'y avait pas de suspicion de collaboration ni de délit condamnable. Mais les gens avaient peur que leur nom soit associé à cette histoire. Pour moi, c'est une institution : ils se défendent, ils défendent leurs intérêts personnels. Nous n'avons pas creusé cela, car ce n'était pas l'objet du film, mais pour moi, je pense que l'histoire de ce déni, ce sont des gens qui étaient au courant, qui auraient pu être pédagogues et raconter cette histoire, mais qui ont choisi de ne pas le faire parce qu'il fallait défendre l'institution. Et puis il y a la complexité de l'identité et de la mémoire alsaciennes, entre deux cultures et deux identités, voire trois. Je pense qu'il y aurait un film en soi à faire sur ce sujet.

Dans votre démarche, diriez-vous qu'il y avait une dimension politique ou militante ? Comment décririez-vous l'ambition du film ?

Bien sûr, c'est forcément politique parce que l'on touche aux fondamentaux de la société : l'histoire, le vivre-ensemble. Donc c'est un acte militant. Mais la complexité de la narration de ce film était aussi d'arriver à raconter les faits tout en sensibilisant à la question des victimes. De ce point de vue, la rencontre avec Hans-Joachim Lang a été un tournant pour le film parce qu'il amène une réelle humanité. Redonner leurs noms aux victimes, c'est leur restituer leur humanité et cela permet de conscientiser vraiment ce crime. Ce ne sont plus des chiffres abstraits. Ensuite il y avait une urgence mémorielle, si je puis dire, face à l'embarras, voire au déni de l'institution face à son histoire. L'art ne sauvera pas le monde, mais faire ce film, c'était pour Raphaël Toledano et moi-même laisser une trace de l'histoire, la raconter et lutter contre l'oubli.

En débutant ce film en 2003, vous avez interviewé certaines personnes qui ont disparu depuis, et qui étaient en quelque sorte les derniers témoins de cette histoire. Lorsque vous avez débuté, était-ce un enjeu, pour vous, de capter ces derniers témoignages ? Et le film est-il devenu un objet de mémoire ?

Vous avez raison de dire ça, car effectivement, en 2003, on s'est dit : « Il faut vraiment qu'on fasse un film pour raconter cette histoire ». On a débuté quelques mois après. J'avais une petite caméra HI8 et on a commencé à faire quelques images. On est allés au Struthof et puis on a essayé de trouver les premiers témoins. Rapidement, il y a eu une urgence de faire des captations, car plusieurs personnes que l'on voulait interviewer avaient plus de soixante-dix ans. D'autres avaient déjà disparu. On s'est dit : « Si on met trois ans à monter ce projet, ce sont des témoins qui ne seront plus là pour parler ». Donc il y avait une urgence. En fait, on est passé d'un déni de cette histoire après la guerre, d'un besoin d'oubli à une urgence mémorielle.

L'un des premiers témoins était Léonard Singer [professeur de psychiatrie à Strasbourg ayant assisté les médecins légistes lors des autopsies réalisées sur les corps des 86 victimes] qui est malheureusement décédé peu de temps après notre rencontre [en 2009]. Je ne sais plus si on l'avait mis au montage, mais il y avait eu un moment d'émotion chez Léonard Singer. Il avait exprimé un regret de n'avoir pas parlé, de n'avoir jamais parlé à quelqu'un sauf devant notre caméra. Et c'est quelque chose que l'on a retrouvé chez tous ces témoins qui ont ensuite eu des fonctions à la faculté ou à l'hôpital civil, qui étaient des témoins importants, qui ont connu cette époque et qui n'en ont pas parlé jusqu'à ce que l'affaire devienne publique grâce au travail du Cercle Menachem Taffel qui essayait de faire avancer les choses.

Comment s'est passée la sortie du film en 2014 et comment le film a-t-il été reçu ?

À sa sortie, le film n'a peut-être pas eu la distribution qu'on aurait souhaitée, malheureusement, mais on a organisé des projections à Strasbourg, Wissembourg, jusque dans le Sud de l'Alsace, en Allemagne aussi... Et au Struthof. À chaque fois, lors des projections publiques, il y a beaucoup d'émotion. Le film a aussi

été diffusé et rediffusé en 2015, sur la chaîne Histoire TV (chaîne du groupe TF1, présidée par Patrick Buisson, c'est dire !). Et puis, je ne sais pas comment, le DVD circule et continue à se vendre dans le monde entier : en Israël, en Russie, aux États-Unis, en Italie...

Enfin, une chose importante pour Raphaël Toledano et moi-même : le film est projeté chaque année aux étudiants de première année en médecine de Strasbourg et il donne lieu à un débat sur l'éthique. Ces personnes-là, qui vont être confrontées dans leur vie professionnelle à ces questions éthiques, si on suscite une réflexion, un questionnement chez eux, la mission du film est accomplie.

Le film a été projeté en juin 2023, devant quinze descendants des 86 victimes de la chambre à gaz. Quel souvenir gardez-vous de cette projection ?

J'ai dû voir le film plusieurs centaines de fois, mais malgré tout, je me suis laissé happer par l'émotion. Le moment où Hans-Joachim Lang décrit les pommiers en fleurs est très fort. J'étais très ému au moment de prendre la parole et je voyais que mon émotion était partagée. C'était incroyable de réunir dans la même salle les familles des victimes et les protagonistes du film.

Jeudi



À la fin du séminaire, tous les participants se sont assis en cercle, alors qu'au début, le mardi, ils avaient pris place côte à côte dans l'amphithéâtre.

Le groupe est invité à passer la journée de jeudi dans les locaux du Fonds social juif unifié, région Grand Est. Après l'accueil par le directeur, Laurent Gradwohl, les participants se répartissent en petits groupes mixtes. La journée est consacrée aux entretiens avec les membres des familles, pour lesquels les étudiants se sont soigneusement préparés avec leurs enseignants lors des séminaires précédents. Ensuite, assis en cercle, nous dressons un premier bilan, puis nous prenons une première photographie de groupe dans le jardin.

Lorsque nous, étudiants de Tübingen, nous sommes retrouvés le jeudi matin devant l'auberge au centre-ville de Strasbourg, la tension était palpable. Certes, nous avions tous discuté avec les proches des 86 personnes assassinées dans les jours précédents, mais il s'agissait essentiellement de conversations spontanées et brèves. En revanche, à présent, guidés par un questionnaire ouvert, nous allions devoir nous entretenir avec eux, en faisant preuve de sensibilité, mais en étant précis, de leur famille, de leurs origines, de leurs ancêtres et de leur rapport au passé. Nous ne connaissions pas suffisamment leur vie et nous ne savions pas non plus comment ils nous percevaient en tant qu'Allemands. Nous étions dans le flou. Allions-nous être confrontés à des accusations (in)directes ? Comment des Allemands peuvent-ils parler de nos jours avec des personnes juives de la période du national-socialisme et de la Seconde Guerre mondiale d'une façon qui ait du sens, et vice versa ? Nous avons débattu de toutes ces questions à plusieurs reprises lors de nos travaux préparatoires à Tübingen, mais les réponses que nous avons formulées dans notre salle de séminaire étaient passées largement au second plan dans l'agitation de journées bien remplies à Strasbourg. Ces préoccupations sont revenues sur le devant de la scène tandis que nous nous dirigeons à pied vers le Fonds social juif unifié où les entretiens devaient avoir lieu.

Le Fonds social juif unifié a mis à notre disposition une grande salle rectangulaire agréablement éclairée grâce à deux baies vitrées. Quand nous sommes arrivés, les étudiants français nous y attendaient déjà. Les familles sont arrivées peu après. Cette configuration nous était désormais familière, mais l'ambiance dans le groupe était néanmoins plus tendue que les derniers jours. Les familles attendaient manifestement les entretiens avec impatience et nombre d'entre eux paraissaient se réjouir à l'avance. Pour nous, ces entretiens représentaient un nouveau défi. Si dans les jours précédents, nous avions essentiellement observé les membres des familles dans diverses situations, les entretiens allaient nous obliger à nous concentrer davantage sur notre travail scientifique. Tout ce qui allait être dit dans ces conversations devrait être enregistré, analysé et, ultérieurement, partiellement publié. Rien que le fait d'y penser augmentait notre nervosité.

Après l'accueil par le directeur, Laurent Gradwohl, que nous connaissions depuis l'inauguration de l'exposition au Parlement européen, et une brève introduction par nos enseignants, nous nous sommes répartis en six groupes d'entretien. Mon camarade Simon Zauner et moi-même (venus tous deux de Tübingen) nous sommes chargés, avec Ariel-Harel Segev (Strasbourg), de l'entretien avec la petite-fille et l'arrière-petit-fils de Sara Bomberg : Sara et Shai Bell. Benita Müller et Shuai Zhang (Tübingen) se sont entretenus en même temps avec la nièce de Kurt Driesen, Erika Kates, et la fille de cette dernière, Sheira Kates. Henri Bober, le cousin de Harri Bober, a été interrogé par Maren Kolb, Franziska Schmid (Tübingen) et Hélène Goefft (Strasbourg). Marie-Christelle Laré (Strasbourg), Paris Siaperas et Arno Schmidt (Tübingen) ont discuté avec Béatrice et Philippe Saltiel. Les petits-enfants d'Alice Simon ont dialogué avec nos enseignants après avoir été répartis en deux groupes. Les deux aînées, Debbie Simon Konkol et Joanne Simon Weinberg, ont été interrogées conjointement par Jeanne Teboul (Strasbourg) et Hans-Joachim Lang (Tübingen) ; les plus jeunes, Christine Simon Halverson, John Simon et Elizabeth Simon, ont partagé leurs souvenirs avec Reinhard Johler (Tübingen) et Christian Bonah (Strasbourg). Les époux, Ron Konkol et Don Weinberg, se sont joints au premier groupe tandis que le second groupe a accueilli James Halverson, le mari de Christine Simon Halverson.

Une fois les groupes formés et installés dans la salle, les conversations ont pu commencer. Très vite, l'atmosphère s'est détendue et on a commencé à entendre des conversations animées, parfois même des rires, un peu partout dans la salle. Notre entretien a démarré rapidement aussi et nos inquiétudes se sont vite envolées. Non seulement Sara et Shai nous ont beaucoup parlé et partagé leurs émotions, mais ils se sont également beaucoup intéressés à nous et à notre rapport à ce sujet délicat. Ils ont été particulièrement étonnés d'apprendre que les élèves allemands sont confrontés de façon précoce et constante à la période du national-socialisme et de la Seconde Guerre mondiale, ce qui a pour résultat que nombre d'entre eux considèrent qu'il est de leur responsabilité de se pencher sur ces terribles événements et de s'en souvenir. Pas un seul instant ils ne nous ont laissé entendre que nos origines allemandes feraient de nous des coupables. Au lieu de cela, le fait de nous asseoir à la même table pour parler de notre désir d'un avenir meilleur,

indépendamment de ce que nos ancêtres avaient vécu et fait, nous a progressivement rapprochés.

Quand nous avons finalement remercié Sara et Shai, la plupart des autres groupes avaient déjà terminé leurs entretiens et étaient sortis dans le jardin, derrière le bâtiment. Nous avons rejoint les groupes informels et mouvants qui s'y étaient constitués. En discutant avec les autres étudiants, nous avons réalisé à quel point les entretiens avaient pris des tournures différentes, même s'ils s'appuyaient tous sur le même questionnaire. Par exemple, alors que notre conversation avec Sara et Shai s'était centrée sur les différences entre l'Allemagne, la France et Israël, les Simon s'étaient concentrés sur leurs relations personnelles avec leurs parents et grands-parents. L'entretien avec les Saltiel, qui ne connaissaient leur lien avec Maurice et Alberto Saltiel que depuis peu (Philippe Saltiel est leur cousin), avait porté principalement sur des aspects généalogiques et scientifiques et n'était guère porteur d'émotions.

Avant la pause déjeuner, tout le monde s'est retrouvé dans la salle et a formé un grand cercle de chaises. Pour la première fois, et aussi en guise de conclusion, l'ensemble du groupe a partagé ses impressions concernant les jours qui venaient de s'écouler. Le mot *gratitude* a été prononcé à maintes reprises, non seulement pour l'organisation dans son ensemble, mais également pour l'engagement de Hans-Joachim Lang en particulier. Nous, les étudiants, avons exprimé, par la voix d'Ariel-Harel et de Paris, notre reconnaissance pour l'ouverture d'esprit et la confiance que les familles nous ont témoignées. À leur tour, les familles nous ont remerciés de manière émouvante d'avoir entrepris de retracer leur histoire et de la faire connaître. Nous avons conclu la matinée en nous assurant de notre estime mutuelle. Et ce n'est pas un hasard si nous avons décidé de faire une photo de groupe à ce moment-là.



Photographie de groupe finale avec tous les participants dans le jardin de l'école juive ORT.

Laurent Gradwohl est directeur de la fédération régionale Grand Est du Fonds social juif unifié (FSJU). Fédération regroupant plus de 300 associations en France, le FSJU a financé le séminaire de juin 2023. L'entretien qui suit a été réalisé en décembre 2024 par Jeanne Teboul.

Est-ce que vous pourriez vous présenter et présenter le Fonds social juif unifié (FSJU) ?

Le Fonds social juif unifié existe depuis 1958. Aujourd'hui, le Fonds social est une fédération qui regroupe 305 associations en France, et ce dans plusieurs domaines : le social, l'éducation, la jeunesse, la culture et la mémoire. Ce sont nos prérogatives. On n'est pas, à l'instar du CRIF, un organe politique et on n'est pas, à l'instar du Consistoire, un organe religieux. On est vraiment la colonne vertébrale de la communauté juive en France. C'est le FSJU qui signe tous les accords-cadres avec les ministères pour l'ensemble de la communauté juive, donc on a des relations très privilégiées avec les pouvoirs publics au niveau national comme au niveau local. Par exemple, lorsqu'il y a eu les emplois-jeunes avec Martine Aubry, c'est le FSJU qui a signé les emplois-jeunes pour l'ensemble de la communauté juive. Plus récemment, on a signé des accords pour l'agrément de services civiques.

Les 305 associations qui adhèrent au Fonds social paient une cotisation et on leur apporte de l'ingénierie et des subventions. En échange, elles doivent signer une charte éthique répondant aux valeurs de la République et d'engagement pour une comptabilité transparente et sincère.

Cela m'amène au dernier point : un autre bras du FSJU qui est l'Appel unifié, l'organe de collecte. Pour 97 %, les ressources du FSJU proviennent de la collecte privée – le reste (3 %), correspond à des subventions de l'État, de fondations ou autres.

Pour ma part, je suis directeur de la délégation Grand Est. Le siège du FSJU est à Paris et on a des délégations régionales à Lyon, Toulouse, Nice, Marseille et Strasbourg. Comme directeur régional, je couvre toute la région et tous les domaines – la jeunesse, le social, la culture, la mémoire – ce qui m'amène à rencontrer régulièrement beaucoup d'acteurs : le préfet, les maires, les décideurs politiques des collectivités territoriales.

Comment êtes-vous arrivé à cette fonction de directeur régional ?

Cela fait vingt ans que j'assume cette fonction et je souhaiterais poursuivre, car il y a encore beaucoup à faire. C'est un poste très enrichissant et polyvalent, dans lequel j'ai beaucoup d'indépendance. Je peux monter ou soutenir des projets dans beaucoup de domaines – en adéquation bien sûr avec les grandes orientations du Fonds social. Et puis une partie importante de mon travail consiste à faire de la collecte, pour pouvoir financer des programmes. Je disais que l'on soutient 305 associations, mais le Fonds social a également ses propres programmes. Il est aussi opérateur pour des programmes qu'aucune association ne pourrait porter. Par exemple, la librairie solidaire de Strasbourg [rue Oberlin] a été créée par la délégation. Le programme des « bourses cantine », qui s'adresse aux enfants qui ne pourraient pas manger à la cantine le midi malheureusement, est pris en charge par le FSJU. C'est un budget qui représentait 1,2 million d'euros l'année dernière, pour 2 038 enfants en France. Le social représente plus de 50 % de notre budget national. Mais nous intervenons également dans le domaine de la culture, à travers le festival Jazz'n'Klezmer, le festival de cinéma *Diasporama* par exemple...

Pour la délégation que je dirige, j'ai de la chance, car il y a une vraie culture du don à Strasbourg, beaucoup de générosité et de solidarité. Nous sommes, après Paris, la première région de France en termes de collecte.

Quelle place occupent les questions mémorielles dans vos attributions et vos activités ?

Concernant le travail de mémoire pour moi, c'est très important, à titre personnel déjà. Je me sens très concerné par la Shoah, je l'ai sentie dans ma chair. Beaucoup de personnes de ma famille ont été déportées, gazées dans les camps ou sont mortes au lendemain de la guerre, de désespoir. Mes deux oncles ont été fusillés à 21 et 23 ans. Ils étaient dans le maquis, ils faisaient passer des enfants en Suisse, ils ont été dénoncés par des villageois, arrêtés par la Milice française, remis à la Gestapo, torturés durant deux jours et fusillés au-dessus d'un pont avec vingt-deux autres personnes. Mon père a eu la vie sauve parce que ses deux frères avaient réussi à le faire partir en Suisse, sinon je n'aurais pas été là.

Donc ça remue. Pour moi, il y a un travail de mémoire à faire – et non un « devoir » de mémoire.

Mon histoire familiale a beaucoup compté dans cet intérêt pour les questions mémorielles, mais il y a aussi l'histoire particulière de l'Alsace, où se trouve la seule chambre à gaz du territoire français, à 40 kilomètres de Strasbourg, au camp du Struthof. Je l'ai visitée de nombreuses fois, j'y ai organisé des visites pour des publics différents

Ce lieu, justement, le camp du Struthof, quand et comment l'avez-vous découvert ? Et quel type de visites organisez-vous ?

J'ai visité le camp du Struthof pour la première fois lorsque j'étais en troisième, avec ma classe. Ça m'avait beaucoup marqué. On parlait assez peu de cette période-là, mon père en parlait peu... Pourtant, dans sa bibliothèque, il n'y avait rien d'autre que des livres sur la guerre, sur la Shoah, et sur l'histoire de la Région. Ma famille était très attachée à ce patrimoine régional et j'ai été élevé là-dedans : dans la religion juive et dans le patrimoine régional. Quand j'étais enfant, on voyait aussi beaucoup Simone Pollack, qui est la dernière déportée d'Auschwitz vivante, à Strasbourg, et qui est la cousine germaine de ma mère. On se voyait toutes les semaines, je voyais les numéros sur son bras, mais on n'osait rien dire, rien demander. Elle en a parlé très tard, de tout ça.

Depuis, j'y suis beaucoup retourné, en famille aussi, et j'ai organisé de nombreuses visites. J'ai même organisé des visites de donateurs, des gens de la communauté juive de Strasbourg qui ne connaissaient pas du tout le camp. On a organisé des visites en bus pour les emmener visiter le Struthof. Frédérique Neau-Dufour avait guidé ces visites à l'époque. Récemment, on a aussi fait venir les 120 responsables des mouvements de jeunesse juifs en France et 90 % de ces jeunes n'avaient jamais entendu parler ni du camp, ni de la chambre à gaz, ni des 86. Jamais ! J'étais un peu affolé...

Tout le monde pense à organiser des visites à Auschwitz, Birkenau, Treblinka... Mais on a ici des choses à montrer et à faire connaître. L'histoire des 86 fait partie de l'histoire de la Shoah, on ne peut pas les déconnecter. On ne peut pas dire « ce n'est pas notre histoire ». Ça ne s'est pas passé ailleurs, ça ne s'est pas passé en Pologne ni en Allemagne : ça s'est passé ici.

Quand on parle de la Shoah, des 6 millions de Juifs... Qu'est-ce que cela représente aujourd'hui ? Quand on dit à un jeune : « Il y a eu 6 millions de morts », ça ne lui dit rien ! Par contre, quand on lui dit que c'est Roger Gradwohl... Tu humanises la chose, tu nommes les gens, ce n'est plus du tout la même chose. Je pense qu'il faut impérativement redonner un nom, comme les 86, avec une histoire, un parcours de vie. L'exposition « Des lumières dans la nuit » qui retrace le parcours de 78 Justes parmi les Nations alsaciens qui a été réalisée par la délégation régionale du FSJU avec l'aide d'un comité scientifique, qui a été exposée au cœur de l'université de Strasbourg puis au sein de la CEA, au Sénat et dans de très nombreux lycées et collèges, n'est pas venue par hasard. J'avais très envie de monter ce projet et de prendre un autre prisme sur la Shoah que celui des victimes : le prisme des personnes qui ont sauvé des vies, au péril de la leur. Et encore une fois, l'exposition n'était pas abstraite : elle retraçait des parcours de vie. C'est essentiel. Surtout à une période où les déportés disparaissent. Simone Pollack est la dernière à Strasbourg et je crois qu'il en reste environ 4 000 en France aujourd'hui. Que se passera-t-il quand il n'y aura plus de témoignages vivants ?

Comment expliquez-vous la méconnaissance du camp du Struthof et celle du destin spécifique des 86 victimes au sein de la communauté juive strasbourgeoise ?

Je pense que c'est lié à un défaut de communication d'abord. Mais surtout – et je mets des guillemets – ce n'est pas la « grande histoire » de la Shoah. Ce n'est pas là où l'on a gazé des centaines de milliers de Juifs, ce n'est pas Treblinka ou Bergen-Belsen. Au Struthof, après la guerre, il y a eu des baraquements qui ont été brûlés par le préfet, pour perdre cette histoire, parce que ce n'était pas le moment. On brûle des baraques, parce que l'on veut vraiment oublier. Je pense que l'on n'a pas voulu ressortir cette histoire ni la faire connaître. Et puis le contexte spécifique alsacien, de l'annexion, dont on n'a pas vraiment parlé... Tout cela a fait que l'on a un peu enterré le Struthof et sa mémoire. Et puis ensuite, ce camp n'a pas vraiment eu son rendez-vous avec l'Histoire, je pense. On peut espérer que ça change, il le faut !

L'ensemble du groupe se réunit de nouveau après le repas de midi. La dernière série de discussions est consacrée à un résumé de l'ensemble de la rencontre, mais aussi à la possibilité d'organiser un autre événement de ce type. Pour la première fois, la séance est également ouverte aux journalistes. Avant le départ, plusieurs participants profitent de l'occasion pour poursuivre la conversation et faire de nouveaux projets. Les étudiants allemands, par exemple, décident pour cela de se retrouver dans un parc de Strasbourg.

Conclusion et bilan

Après le déjeuner, nous avons eu une dernière discussion. Des journalistes français et allemands, dont une journaliste du pays de Bade tout proche, nous ont rejoints. Ils ont par la suite publié des reportages sur notre rencontre. Ce grand intérêt médiatique a fait prendre une nouvelle orientation au bilan que les participants étaient en train de dresser. Comment rendre compte de la rencontre de proches des 86 personnes juives assassinées avec des étudiants et des enseignants de France et d'Allemagne, peut-être en particulier pour ceux qui, pour diverses raisons, n'avaient pas pu se rendre à Strasbourg cette fois-ci ?

Nous avons évoqué de nombreuses idées concernant l'avenir du projet. Les descendants des victimes, comme Erika Kates, se sont montrés très intéressés par les textes sur le séminaire que les étudiants devaient écrire avant la fin du semestre. Mais les proches des 86 ont également discuté entre eux de moyens de maintenir le contact les uns avec les autres et de faire avancer le projet. Certains ont suggéré le recours au mot-dièse #honorth86, la mise en place d'un cloud commun pour le partage de données, d'images et d'informations ou l'utilisation d'une liste de diffusion commune.

En parallèle, les membres de l'équipe organisatrice – Christian Bonah, Reinhard Johler, Hans-Joachim Lang et Jeanne Teboul – nous ont assuré que la coopération franco-allemande se poursuivrait. Ils ont mentionné la possibilité d'un projet de recherche commun, ainsi que la rédaction d'un compte-rendu en anglais qui pourrait être largement distribué sous forme d'e-book. Enfin, Shuai Zhang, l'un des étudiants de Tübingen, a filmé avec sensibilité et retenue les événements que nous avons vécus tout au long de la semaine.

À en croire l'ambiance générale, tous les participants avaient conscience d'avoir vécu quelque chose de spécial, voire d'unique, lors de cette rencontre à Strasbourg. Les remerciements ont été réciproques et se sont adressés encore une fois plus particulièrement à Hans-Joachim Lang qui, grâce à ses recherches et à son travail de mise en contact des uns et des autres, a permis à des personnes issues d'horizons très différents de se réunir.

Tandis que les différents groupes se dispersaient progressivement, tout le monde s'est probablement posé les mêmes questions : Qu'ai-je vécu ces derniers jours ? Que vais-je faire maintenant ? Que vais-je faire de ces expériences ?

Les quatre journées qui venaient de s'écouler avaient été extrêmement chargées. Nous n'avions presque pas eu le temps d'assimiler ce que nous avons vu, entendu, vécu et ressenti. Nous avons enregistré des impressions provoquées par l'utilisation encore actuelle des cuves de la morgue à l'institut d'anatomie, l'étroitesse de la chambre à gaz dans le camp de concentration de Natzweiler-Struthof, les récits accablants du guide du mémorial et les histoires émouvantes des descendants des victimes, mais le programme était si intense que nous n'avions pas vraiment pu y revenir pour y réfléchir.

C'est pourquoi nous, les étudiants, nous avons fait une pause. Nous nous sommes rendus dans un parc voisin où nous avons délibérément recherché le contraire de ce que nous avons vécu pendant la semaine. Nous avons parlé de sujets anodins, grignoté des friandises et joué aux cartes. Malgré cela, certains d'entre nous ont très vite atteint leurs limites. Nous avons épuisé toute notre énergie. Nous nous sommes séparés et avons passé le reste de l'après-midi de diverses façons. Nous avons bu des cafés ; nous avons flâné, seuls ou en petits groupes, à travers la magnifique vieille ville de Strasbourg ; nous sommes restés silencieux ou nous avons fait quelques achats. Nous étions tout simplement reconnaissants d'avoir de nouveau du temps pour nous-mêmes.

Sur le chemin de la gare, l'ambiance s'est un peu détendue. Comparé au voyage aller, il était évident que les étudiants et les enseignants avaient également appris à mieux se connaître. Nous allions rentrer à Tübingen, mais déjà un autre événement se profilait pour le vendredi : une rencontre avec la famille Simon au *Landratsamt* de Tübingen intitulée « Un crime nazi, un fardeau familial ». Nous étions invités à la table ronde avec les guides de jeunes qui y travaillent : des adolescents et de jeunes adultes spécialement formés qui accompagnent les groupes dans les sites commémoratifs et les visites de la ville.

La mission des étudiants comportait deux volets. Elle consistait d'une part, à être à la fois participants et observateurs au cours des différentes activités de la semaine, à s'entretenir avec les familles et à rédiger des comptes-rendus par demi-journée. D'autre part, ils devaient former de petits groupes franco-allemands pour conduire des entretiens avec les proches des 86 victimes, puis en faire une synthèse écrite et personnelle. Comme le parcours des personnes présentes à Strasbourg comportait non seulement d'importantes similarités (des origines juives, une longue ignorance du destin de leur[s] proche[s] assassiné[s], l'invitation à Strasbourg), mais aussi de grandes différences familiales, il était nécessaire de fournir aux étudiants un guide d'entretien ouvert et uniforme adapté à toutes les situations. Ce guide a été élaboré par les étudiants et les enseignants du séminaire de Strasbourg. Comme il n'y avait pas suffisamment d'étudiants, les enseignants ont conduit eux-mêmes deux entretiens. L'un des entretiens a dû être répété après le séminaire en raison de la mauvaise qualité de l'enregistrement.

Entretiens avec les proches des victimes

Le guide d'entretien

L'objectif de ces entretiens avec les proches des victimes est au moins double :

- Il s'agit de saisir leur rapport personnel/subjectif/intime avec l'histoire de leur ancêtre et celle de ce crime. Comment en ont-ils entendu parler ? Par qui ? De quelle manière ? À quelle période ? Conservent-ils des documents en lien avec cette histoire ? En parlent-ils à leur tour ? Dans quels contextes ? À qui ?

- Il s'agit également de saisir leurs points de vue/perceptions des dispositifs mémoriels en place actuellement et de collecter leurs suggestions/préconisations pour des dispositifs mémoriels futurs. Comment imaginent-ils la scénographie de la chambre à gaz par exemple, qu'aimeraient-ils y voir figurer ?

Pour atteindre ces objectifs, plusieurs éléments sont indispensables :

- Mettre en confiance vos interlocuteurs en vous présentant, en présentant votre démarche et en demandant leur accord pour enregistrer l'échange. Leur expliquer que si celui-ci devait être exploité d'une manière ou d'une autre, leur accord écrit serait sollicité. Leur expliquer que vous pouvez également couper l'enregistreur ou faire des pauses à tout moment.

- Adapter le guide aux propos de vos interlocuteurs. N'hésitez pas à rebondir, à relancer à partir de ce qui vous est dit. Le guide est un support qui peut vous donner des idées de questions ou de thèmes à aborder, mais l'idée est plutôt de privilégier un échange sur le registre de la conversation.

- L'objectif de ces entretiens n'est pas de collecter des informations précises, mais d'accéder aux points de vue de vos interlocuteurs. Pour cela, ne craignez pas les silences, laissez-leur le temps de réfléchir, de trouver leurs mots, etc. L'entretien n'est pas un questionnaire !

1) Parcours biographique

Est-ce que vous pourriez vous présenter/me raconter votre histoire ? (Famille, milieu d'origine, études et profession, vie familiale...)

Quel lien de parenté vous lie à votre ancêtre victime de ce crime ?

2) Rapport personnel à leur ancêtre et à l'histoire des 86 victimes

Vous souvenez-vous de la première fois où vous avez entendu parler de l'histoire de [votre ancêtre] ? Qui en a parlé ? En quels termes/Comment ? Quel âge aviez-vous ? Comment avez-vous réagi ?

Vous êtes-vous intéressé à cette histoire/Avez-vous cherché à en savoir plus ? De quelle manière (recherches historiques, en interrogeant vos proches...) ?

Étiez-vous déjà intéressé par l'histoire du nazisme, de la Shoah ? Que saviez-vous de cette période et particulièrement de l'Alsace durant cette période ?

Y avait-il, dans votre famille et à votre connaissance, d'autres victimes de la Shoah ? Que saviez-vous de ces victimes ? En parlait-on dans votre famille et si oui, qui et comment ?

Que savez-vous aujourd'hui de votre ancêtre ? D'où l'avez-vous appris ? Avez-vous fait des recherches et si oui, comment avez-vous procédé ?

Conservez-vous des objets, des documents liés à cette histoire ? Lesquels ?

Au sein de votre famille et/ou de votre cercle amical, avez-vous déjà abordé cette histoire ? Auprès de qui ? De quelle manière ?

3) Mémoire de ce crime

Étiez-vous déjà venu à Strasbourg/en Alsace ? Si oui, à quelle époque et pour quelle raison ? Avec qui ?

Aviez-vous déjà visité le Struthof, le cimetière de Cronenbourg ? Avec qui ?

Qu'aviez-vous gardé de ces visites ? Quels souvenirs, quelles impressions ?

Que gardez-vous de ces trois dernières journées ? Quels ont été les moments particulièrement marquants pour vous, et pourquoi ?

Avez-vous déjà visité d'autres lieux de mémoire liés à la Shoah ? Lesquels ? En quoi les lieux visités ces derniers jours diffèrent-ils de ce que vous connaissez ou de ce que vous imaginiez ?

Est-ce important, pour vous, de transmettre la mémoire de ce crime ? Pourquoi ? À qui ? Quel serait pour vous le dispositif le plus adapté à la transmission de cette mémoire ?

Sara et Shai Bell sont respectivement la petite-fille et l'arrière-petit-fils de Sara Bomberg. Née à Varsovie, la jeune femme s'installe avec son mari en Belgique après la Première Guerre mondiale pour démarrer une nouvelle vie. Tout se passe bien pendant de nombreuses années jusqu'à ce que les nazis occupent le pays. Le couple réussit à cacher leurs deux enfants, Aleram et Hadassah, avant d'être arrêté. Sara Bomberg est assassinée dans la chambre à gaz du camp de concentration de Natzweiler-Struthof le 11 août 1943. L'entretien a été mené par Ariel-Harel Segev, Teresa-Annalena Pohl et Simon Zauner.



Simon Zauner, Teresa-Annalena Pohl et Ariel-Harel Segev interviewent Sara et Shai Bell.

Entretien avec Sara et Shai Bell

« [Quand nous avons reçu la lettre,] nous avons voulu partir à la découverte de nos racines. C'était très enthousiasmant, et ma mère était si heureuse que nous puissions faire cela ensemble, pour tenter de clore ce chapitre douloureux de sa vie. » C'est ainsi que Sara Bell, venue d'Israël, décrit le moment décisif où sa mère, Hadassah Pastel (née Bomberg), et elle-même ont ouvert la lettre de Hans-Joachim Lang qui leur révélait l'histoire de leur famille. Sara est la petite-fille de Sara Bomberg, l'une des 86 victimes de l'horrible crime de Natzweiler-Struthof. Lors de notre entretien, elle est assise en face de nous avec son fils Shai, et répond à toutes nos questions patiemment et en détail. La présence d'Ariel-Harel nous aide beaucoup, car sa langue maternelle est l'hébreu, ce qui lui permet de jouer le rôle d'interprète quand c'est nécessaire, et de faciliter la communication.

Cette lettre donne pour la première fois à Sara Bell un aperçu plus précis et plus détaillé de l'histoire de sa famille longtemps restée taboue. Avant l'âge adulte, ni elle ni ses trois frères et sœurs n'avaient jamais entendu parler de ce qui est arrivé à leurs grands-parents – leurs parents ne parlaient pas non plus de leur propre vie. Aujourd'hui, Sara Bell imagine que ce silence leur a servi à prendre un nouveau départ en Israël, sans le lourd héritage du passé. Afin de rompre tout lien avec leur passé européen, les parents ne parlaient qu'hébreu avec leurs enfants alors qu'ils avaient d'assez bonnes connaissances en allemand, anglais, yiddish et français. Pour Sara Bell, la vie de ses parents et de ses grands-parents est restée un point d'interrogation pendant de nombreuses années. Les souvenirs personnels étaient refoulés ou du moins jamais évoqués. Tout a changé le jour où Shai, le fils de Sara Bell, est rentré de l'école avec un devoir qui consistait à rechercher et documenter ses racines familiales. Ce projet, simplement nommé *Roots* (« Racines »), est obligatoire dans les écoles israéliennes et a pour objectif que chaque élève se penche sur sa propre histoire familiale.

Son cahier dans la poche, Shai s'est rendu chez ses grands-parents. Lors de cette visite, il a juste appris que ses arrière-grands-parents avaient été emmenés à Auschwitz. Aujourd'hui encore, il se

souvent de descriptions vagues et du sentiment désagréable d'avoir touché un sujet très sensible.

Mais la famille est grande et Shai est l'aîné d'une kyrielle de petits-enfants. Ce devoir n'est que le premier d'une longue série, et à chaque conversation, Hadassah Pastel se confie un peu plus. Ses histoires sont fortement chargées d'émotions et concernent principalement sa propre enfance. Il en ressort qu'elle a grandi dans un orphelinat chrétien en Belgique après la déportation de ses parents à Auschwitz. D'abord séparée de son frère, elle a ensuite vécu avec lui chez un oncle à Londres pendant un an, avant d'être finalement envoyée en Israël avec une organisation pour la jeunesse. Hadassah Pastel parlait peu de sa mère. De l'avis de Sara Bell, elle ne savait pas grand-chose de sa vie.

Au fil des années, le sujet tombe dans l'oubli. « La vie continue, le travail, la famille et on n'y pense pas tous les jours », explique Sara. Mais les choses changent il y a 20 ans, lorsque la famille installée en Israël reçoit la première lettre de Hans-Joachim Lang.

Cette confrontation soudaine avec l'histoire familiale suscite des réactions, des sentiments et des souhaits mitigés parmi les membres de la famille. Alors qu'ils avaient largement refoulé leurs émotions jusque-là, ils se retrouvent soudain devant la nécessité de prendre une décision fondamentale : laisser le passé derrière eux et simplement continuer leur vie ou bien s'informer sur cette histoire et en assumer la charge émotionnelle ? Il n'y a pas de bonne ni de mauvaise réponse ici, il faut que chaque membre de la famille trouve lui-même le chemin sur lequel il veut s'engager. À plusieurs reprises au cours de l'entretien, nous réalisons combien cette décision est difficile à prendre et combien d'autres considérations en dépendent.

Sara Bell nous parle ensuite de la curiosité initiale de ses frères et sœur qui souhaitent faire la lumière sur leur horrible histoire familiale et découvrir la vérité sur ce crime. La lettre de Hans-Joachim Lang a également allumé une étincelle d'espoir chez sa mère. Elle espère non seulement que la famille sortira encore plus unie de cette quête, mais aussi qu'elle sera enfin en mesure d'en finir avec le passé. Ce désir grandit au point qu'Hadassah décide finalement de faire un voyage dans le passé en 2005. Avec ses enfants, elle fait en Europe un *root trip* (un « voyage vers ses racines », par analogie

avec l'expression anglaise *road trip* qui désigne un long voyage en voiture, NdT). Ils partent à la recherche de son ancien orphelinat en Belgique, visitent le camp de Natzweiler-Struthof et voient pour la première fois la pierre tombale au cimetière de Strasbourg. Ces journées ont permis, tant à sa mère qu'à Sara, de vivre une expérience extrêmement marquante. Pendant notre entretien, elle raconte qu'elles ont beaucoup pleuré pendant ce voyage et que ce qu'elles ont vécu était à la fois « difficile » et « excitant ».

Après leur retour, tous les membres de la famille ont de nouveau été obligés d'affronter seuls ce qu'ils avaient vécu. Sara nous raconte qu'aujourd'hui encore, ses frères et sa sœur s'y prennent de façons très différentes pour tenter d'intégrer l'histoire familiale dans leur vie quotidienne. Alors qu'elle-même s'y intéresse beaucoup et cherche à en parler, sa sœur évite souvent le sujet parce qu'il lui pèse trop. Cependant, ceux qui sont restés à la maison cette fois-ci sont également très intéressés par le voyage à Strasbourg, raison pour laquelle Sara envoie régulièrement des nouvelles à ce sujet sur le groupe WhatsApp de sa fratrie.

Il y a des différences similaires entre les enfants de Sara. La question centrale est de savoir comment transmettre l'histoire à la génération suivante, les arrière-arrière-petits-enfants de Sara Bomberg. Alors que la sœur de Shai essaie de protéger ses enfants de ces événements traumatisants, Shai ne veut rien cacher aux siens. Il nous confie qu'il souhaite leur raconter toute l'histoire – lorsqu'ils seront en âge de l'entendre. D'ailleurs, il répond déjà à toutes les questions que sa fille de neuf ans pose à ce sujet. Il explique : « Si vous vous comportez comme s'il y avait un secret, [...] les enfants, ils le sentent, et s'il y a quelque chose que vous ne pouvez pas dire, c'est plus effrayant. » C'est la raison pour laquelle il a également l'intention de leur parler de son voyage à Strasbourg. Il ajoute qu'il aimerait parler des événements avec ses enfants et leur arrière-grand-père. Cependant, pour ce dernier, il n'en est absolument pas question. Lorsque nous lui demandons si son arrière-grand-père s'intéresse également à ce qui se passe ces jours-ci à Strasbourg, Shai et Sara font signe que non en riant : « Non, c'est du passé. »

Même si mère et fils manifestent le même intérêt pour l'histoire lors de notre entretien, nous nous rendons rapidement compte à quel point les événements ont marqué leur vie de façon

différente. Cela apparaît clairement, par exemple, lorsque nous leur demandons si le fait d'avoir davantage d'informations leur permet d'accepter et d'assimiler le destin plus facilement. Alors que Shai répond que cela lui permet effectivement de se sentir plus proche de ses ancêtres et de trouver une forme de paix, Sara reconnaît que les informations supplémentaires alourdissent le fardeau pour elle : « C'est horrible. »

La cruauté de ce crime, mais aussi sa visibilité publique créent un précédent. Nous supposons que ces circonstances compliquent le processus d'assimilation des faits, mais nous sommes surpris. Sara et Shai considèrent tous deux que cette visibilité leur donne l'opportunité d'en apprendre davantage et de susciter plus de discussions. En outre, la médiatisation des événements rapproche des familles qui ont connu des destins similaires, ce qui allège le fardeau qui les accable au lieu de l'alourdir. Mais même si cet impact médiatique a de nombreux avantages, Shai et Sara Bell trouvent que l'intérêt pour leur histoire familiale individuelle n'est pas toujours justifié : « Il y en a tellement, même au Struthof, tant de gens y sont morts, pas que les 86. » Pour eux, qu'il s'agisse de la mémoire de leurs ancêtres, de ce crime ou de la Shoah, c'est toujours le sort du peuple juif qui est au premier plan. C'est du moins l'impression qui se dégage de notre entretien.

Ariel-Harev pose ensuite une question qui oriente la conversation vers notre voyage commun à Strasbourg : « Aviez-vous des doutes en arrivant ici ? » Ils répondent par un non catégorique. Tous deux voient dans ce voyage une étape importante et obligatoire vers l'exploration et l'assimilation de leur propre passé. Néanmoins, les derniers jours ont également été bouleversants et très émouvants – pour Sara Bell, encore plus émouvants que le *root trip* qu'elle avait fait avec sa mère il y a près de 20 ans. Le seul fait d'en parler est si difficile pour elle qu'elle ne peut retenir ses larmes et que nous interrompons brièvement l'entretien. Plus tard, elle formule l'hypothèse que sa réaction ait été provoquée par toutes les nouvelles informations de contexte et tous les détails supplémentaires qu'elle a appris entre-temps. Même pour son fils Shai, ce séjour à Strasbourg n'a pas été aussi facile qu'il l'avait imaginé. Le fait de voir des endroits directement liés à sa famille a rendu les événements beaucoup plus réels pour lui. Il nous explique

qu'en particulier, l'« énergie » unique en son genre qui règne dans le camp de concentration lui a laissé une impression durable.

Ils considèrent tous les deux que la rencontre avec d'autres descendants des 86 victimes contribue aussi largement à l'impression d'intensité qu'ils associent à ce voyage à Strasbourg. Bien que leurs destins familiaux respectifs aient évolué de façon différente, ils éprouvent un sentiment de communauté particulier lorsqu'ils se retrouvent, « une étrange connexion », comme le décrit Shai. De son côté, Sara Bell a trouvé une interlocutrice et une amie en la personne d'Elizabeth Simon, avec qui elle envisage de rester en contact.

Notre entretien est le dernier point de notre programme à Strasbourg, ce qui soulève naturellement la question de l'avenir. Comment trouver le bon moyen de composer avec toutes ces nouvelles impressions, informations et expériences ? À quoi cela peut-il ressembler ? Pour Sara Bell, le futur proche comportera d'abord de nombreuses conversations avec ses frères et sœur. Elle voudrait leur parler en détail de ce voyage et prévoit ensuite de partir à la recherche d'autres membres de leur famille. Elle espère que même ceux qui sont restés à la maison cette fois-ci auront un jour la chance de participer à un événement similaire.

Ensuite, nous évoquons la préoccupation générale que la Shoah puisse être oubliée à l'avenir ou qu'elle ne fasse pas l'objet d'une réflexion suffisante. Cependant, ni la mère ni le fils ne semblent se faire de soucis à ce sujet ; ils nous impressionnent par leur optimisme inébranlable. Tous deux expriment à maintes reprises leur confiance dans une évolution positive du monde, et Sara souligne plusieurs fois que les jeunes générations ont toute sa confiance. En ce qui concerne la confrontation concrète avec la Shoah et l'antisémitisme, elle espère surtout que les jeunes du monde se réuniront, se parleront et garderont ainsi la mémoire vivante. Elle compte que cela permettra de surmonter l'histoire et de freiner la haine. La réponse de Shai Bell concernant la meilleure façon d'aborder ce sujet dans l'espace public est si différente de ce à quoi nous nous attendions que nous la garderons encore longtemps à l'esprit : au lieu d'insister pour que la Shoah et toutes ses conséquences soient intégrées à la mémoire culturelle à long terme, il espère l'avènement d'un monde où ce mémorial ne sera plus nécessaire.

Le Suisse Henri Bober est un cousin de Harri Bober, qui vivait avec ses parents, sa sœur, le mari de cette dernière et leur fille dans le quartier berlinois de *Prenzlauer Berg*. Ils ont tous été déportés à Auschwitz et, à l'exception de Harri, assassinés là-bas. Harri est décédé le 16 août 1943 dans la chambre à gaz du camp de concentration de Natzweiler-Struthof. L'entretien avec Henri Bober a été mené par Maren Kolb, Hélène Goefft et Franziska Schmid.



Henri Bober en conversation avec Maren Kolb, Hélène Goefft et Franziska Schmid.

Entretien avec Henri Bober

Henri Bober commence par nous parler brièvement de son père, qui est né en 1888 à Głogów (anciennement Glogau) et a grandi à Berlin. En 1936, alors qu'il a 47 ans, une chambre pénale du *Landgericht* (tribunal de grande instance) de Berlin le condamne à un an de prison pour « outrage à la race ». En effet, après la promulgation des lois raciales de Nuremberg à l'automne 1935, il a eu une relation hors mariage avec une non-juive, ce qui, selon la loi, est constitutif du délit d'« outrage à la race ». Après sa sortie de prison, la Gestapo l'arrête et l'emmène au camp de concentration de Dachau d'où il est transféré au camp de concentration de Buchenwald à l'automne 1938. Le soutien financier de la communauté juive lui permet de racheter sa liberté en février 1939, à condition qu'il quitte l'Allemagne. Il réussit à gagner Shanghai où il rencontre une missionnaire suisse qui y est installée depuis 1933. Ils se marient à Shanghai et Henri Bober naît en 1941. L'enfant a six ans lorsque la famille est autorisée à retourner en Suisse et 14 ans lorsque son père décède. Henri avait à peine entendu parler de la vie antérieure de son père en Allemagne et des membres de sa famille à Berlin. Il savait juste que son père avait été emprisonné dans un camp de concentration en Allemagne. Il n'avait pas non plus idée du nombre de membres de sa famille qui avaient été tués par les nazis.

En juin 2021, pour passer le temps, Henri Bober tape son nom dans un moteur de recherche et tombe sur le site de Hans-Joachim Lang, *die-namen-der-nummern.de*. Il y découvre le nom de Harri Bober de Berlin. Curieux de savoir s'il pourrait s'agir de l'un de ses cousins, il envoie un email à H.-J. Lang. Il s'ensuit un échange nourri entre les deux hommes. « M. Lang a retrouvé toute ma famille en Allemagne. Ma famille au complet. De mon grand-père jusqu'à une cousine et un neveu qui sont encore en vie. » Peu de temps après, il rencontre ces derniers à Berlin.

D'après lui, ce qui est certain, c'est que ces recherches ont définitivement changé sa vie. Il a complètement redécouvert son père, dont il ne savait rien avant son émigration en Chine. Il ignorait qu'avant ses années de prison et de camp de concentration, son père avait été marié, avait eu deux filles et un fils (tous déportés

à Auschwitz en 1943) et avait divorcé. Seule une fille, la demi-sœur d'Henri Bober, a survécu. Sa grand-mère paternelle est morte à Theresienstadt, l'un de ses oncles (frère de son père) est décédé dans le camp de concentration de Litzmannstadt, un autre de ses oncles, sa femme, sa fille, son gendre et son petit-fils ont trouvé la mort à Auschwitz. Harri, le fils de cet oncle, a fait partie des 86 personnes juives assassinées dans la chambre à gaz de Natzweiler-Struthof. L'un des oncles d'Henri Bober a survécu au camp de concentration de Mauthausen et un autre à Berlin, grâce à son mariage avec une femme non juive. « Pour être honnête, dit Henri Bober, si cela m'était arrivé, je n'aurais pas pu continuer à vivre. » Au moins, il comprend maintenant pourquoi son père est toujours resté si silencieux quant au passé. « J'ignore tout du judaïsme. Je n'ai jamais mis les pieds dans une synagogue. Je n'ai jamais eu de contacts avec des Juifs, je ne sais rien de la culture juive, elle m'est totalement étrangère. Quelle surprise de découvrir que j'ai du sang juif. »

Henri Bober a grandi et est allé à l'école en Suisse, sans y apprendre quoi que ce soit sur la période nazie. « Je n'ai jamais entendu parler de la Seconde Guerre mondiale de toute ma scolarité. » Pire encore : « Moi, l'enfant d'ancien déporté, j'avais dans mon village un instituteur qui était un ancien nazi et qui avait un jour écrit à Hitler qu'il aimerait avoir un poste élevé en Suisse francophone. » Lui dont le père est sorti vivant d'un camp de concentration, a toujours été sensible à l'antisémitisme. « Bien entendu, il y avait de l'antisémitisme en Suisse. Et en France. Et dans toute l'Europe. Si cet antisémitisme latent n'avait pas existé, l'Allemagne n'aurait pas pu agir comme elle l'a fait. Si on avait réagi immédiatement, mis en place un boycott commercial, économique, les Allemands n'auraient probablement pas pu aller aussi loin. L'antisémitisme est encore présent partout aujourd'hui. »

Henri Bober nous raconte qu'il n'avait encore jamais visité de mémorial de camp de concentration. « Un jour, je suis passé rapidement à proximité de Dachau, mais sans m'arrêter. » Il ne s'y était jamais particulièrement intéressé, jusqu'à cette découverte fortuite sur internet. Et voilà que quelques années plus tard, il s'est retrouvé à visiter le mémorial du camp de concentration de Natzweiler-Struthof avec notre groupe, la veille de notre entretien. H. Bober ne paraît pas facile à émouvoir. « Mais la visite du

Struthof m'a profondément bouleversé. » L'ancienne chambre à gaz a immédiatement accaparé son attention et a suscité en lui un tumulte d'émotions douloureuses. Il s'est senti attiré, comme sous hypnose. « Soudain, je me suis vu dans cette chambre à gaz. » C'est dire à quel point il s'est identifié à son cousin Harri en cet instant. « C'est vrai, quelque chose est mort en moi à ce moment-là. C'est ce que j'ai ressenti alors. D'une certaine manière, j'ai senti naître en moi un sentiment d'appartenance. Un membre de ma famille est mort ici. C'est difficile à exprimer, mais c'est comme ça que je l'ai ressenti. »

Henri Bober est marié, il vit en Suisse, il a deux filles, et il est également proche des membres de la famille de feu son frère cadet. Ces personnes s'intéressent-elles au passé ? Au cours des deux dernières années, il a rédigé le résultat de toutes ses recherches et a distribué son compte-rendu à toute sa famille. Ils s'y sont intéressés, mais sans être aussi touchés que lui. Après tout, ils sont plus éloignés des événements que lui d'une génération. En outre, comme son père, il s' imagine qu'il lui appartient de ne pas trop parler de sa vie intérieure pour protéger les autres de ces horribles événements. Au moment de notre entretien, il ne savait pas encore comment il se comporterait en rentrant de Strasbourg. « À la maison, je ne dirai probablement pas grand-chose. À moins qu'on ne me pose des questions. Alors je répondrai. »

Erika Kates est la nièce de Kurt Driesen. Kurt, né à Berlin en 1914, avait deux frères, Manfred (né en 1909) et Ismar (né en 1913), ainsi qu'une sœur, Sylvia (née en 1912). Sa mère a vraisemblablement été assassinée dans le ghetto de Riga en 1942. Son père a été déporté à Auschwitz en 1943 et y a été assassiné, tout comme Manfred, son frère aîné. Quant à Ismar, il s'est enfui à Shanghai et s'est établi aux États-Unis après la fin de la guerre. Sylvia, la mère d'Erika, a été internée dans le camp de concentration de Ravensbrück en 1938, mais elle a réussi à s'enfuir à Londres avant le début de la guerre. Kurt Driesen a épousé Elsa Alster. Elle a été déportée à Auschwitz en 1943 et y a été assassinée. Kurt a également été envoyé à Auschwitz. Il a ensuite été transporté au camp de Natzweiler-Struthof où il a été assassiné le 16 août 1943. Selon Erika Kates, le sort tragique des 86 est tout aussi « extraordinaire » que leur souvenir (et celui de son oncle Kurt Driesen). Ce sont Reinhard Johler et Hans-Joachim Lang qui ont mené cet entretien.



Shuai Zhang et Benita Müller en conversation avec Erika Kates et sa fille Sheira.

Entretien avec Erika Kates

Erika Kates est venue des États-Unis à Strasbourg avec sa fille Sheira. Même si elle avait peu d'attentes concrètes concernant cette rencontre, elle n'a pas hésité et s'est décidée rapidement à y participer. Son mari, également juif, a laissé sa place à leur fille. Il était important pour Erika d'avoir sa fille près d'elle. Par sa présence, Sheira l'a soutenue au cours de ce programme fatigant et riche en émotions. Erika Kates résume ses impressions en quelques mots : pour elle, Strasbourg a été dans l'ensemble « un voyage formidable ». Elle s'était pourtant déjà rendue à Auschwitz, à Yad Vashem et au mémorial de la Shoah à Washington. Grâce à ce lien personnel, c'est précisément dans de petits détails que s'est révélé pour elle, à Natzweiler-Struthof, ce qu'elle appelle « le mal » - la « banalité du mal » selon les mots d'Hannah Arendt – au cœur des innombrables crimes des nazis.

Erika Kates est professeure de sociologie à la retraite, mais elle toujours active au *Wellesley Centers for Women* de Boston, et très engagée politiquement en faveur des minorités. À ce titre, elle a rapidement établi le contact avec les étudiants à Strasbourg. Elle s'exprime de façon rationnelle et a pris la parole à maintes reprises au cours des quatre jours de notre rencontre. Lors de la visite de l'institut d'anatomie le mardi, elle a pris position en faveur d'un changement d'usage du bâtiment avec autant de fermeté que lorsqu'elle a plaidé pour une modification radicale de l'exposition dans la chambre à gaz, lors de la discussion au camp de concentration de Natzweiler-Struthof le mercredi. À l'entrée du camp, elle a aussi souhaité se tenir au plus près de la sculpture *Le Gisant*, symbole allongé sur le sol de toutes les victimes nazies, en souvenir des 86 personnes juives qui y ont été assassinées.

Pour Erika Kates, le concept de traumatisme secondaire, c'est-à-dire d'empreinte traumatique sur plusieurs générations, réunit émotion et savoir, engagement et explication. Dans notre conversation, nous suivons le fil de cette idée et, conformément à notre guide d'entretien, nous commençons par l'interroger sur ses origines et sa biographie. Erika est née à Londres. Sa mère, Sylvia Driesen, avait pu s'y réfugier avant le début de la guerre. En 1945, cette dernière a épousé un Juif de Leipzig, Isidor Recht. Leur lien

avec les 86, dit Erika Kates, se situe « du côté maternel », à travers la famille Driesen, installée à Berlin depuis des décennies.

Elle se souvient très bien de son enfance à Londres. Elle y vivait avec ses parents dans un immeuble où habitaient également de nombreuses autres familles de réfugiés juifs. Cependant, ils avaient très peu de contacts avec les Juifs anglais. Ils étaient différents et ont dû faire face au quotidien à un antisémitisme puissant dans leur quartier et dans tout le pays. Elle décrit leur situation de l'époque de la façon suivante : « Nous n'en avons jamais parlé. Nous savions juste que nous étions un peu bizarres. »

Erika Kates a d'abord fréquenté une école juive puis une école laïque à Londres. Contrairement à ses amies, elle a donc appris peu de choses sur le judaïsme pendant ses années d'école. Mais elle a toujours ressenti une différence avec ses camarades de classe non juives : « Mes émotions étaient davantage à fleur de peau et plus... Elles étaient toujours très calmes et ce que je ressentais... Il y avait ce niveau d'énergie interne qu'elles n'avaient pas. Elles n'avaient pas ce vécu sur lequel s'appuyer. » Selon Erika Kates, son identité « était un vrai mélange ». Dans notre entretien, elle associe directement ce ressenti à sa mère, que son vécu a rendue athée, mais dont toute la vie a aussi été considérablement influencée par la Shoah : « Je me souviens qu'il y avait une grande tristesse chez ma mère. »

Erika Kates nous explique qu'elle a grandi avec l'histoire de sa mère. Cependant, le sujet n'a jamais été abordé en public, car sa famille a toujours considéré son histoire comme quelque chose de très privé. Par conséquent, elle ne se souvient pas de la première fois où elle a appris ce qui est arrivé à ses proches. Mais sa mère a commencé à lui en parler de plus en plus, en lui disant notamment que deux de ses frères, Manfred et Kurt, étaient morts à Auschwitz. En 1959, son troisième frère, Ismar, qui avait fui au Colorado via Shanghai, lui a donné signe de vie, ce qui a conduit à une petite réunion de famille aux États-Unis. Mais ce n'est que sur son lit de mort, en 1983, qu'elle a raconté avoir été elle-même internée à Ravensbrück en 1938. Elle a demandé à ce moment-là sur un ton anxieux et à plusieurs reprises : « Est-ce un nazi là-bas ? »

Erika Kates croyait tout connaître des circonstances de la mort de ses proches depuis un voyage d'anciens étudiants qui les

avait conduits, son mari et elle, en Europe de l'Est et en Scandinavie. À cette occasion, elle avait eu accès à Berlin à des documents qui semblaient prouver que tous les membres de sa famille qui n'avaient pas fui avaient été tués à Auschwitz. Avant d'arriver au camp de concentration, tout le groupe de voyageurs avait récité le kaddish pour leurs proches assassinés. Ce fut un moment très émouvant pour Erika Kates. Mais la fausse certitude qu'elle avait acquise de cette façon a eu des conséquences personnelles considérables pour elle et sa famille : « Ça a tout changé. »

Erika Kates nous raconte qu'elle a écouté les récits de sa mère maintes et maintes fois, mais qu'à cause de son propre « mutisme » et de sa « honte », elle ne lui a jamais rien demandé sur ses origines et sa famille. De plus, elle n'a jamais fait ses propres recherches sur ses ancêtres assassinés à Auschwitz. Dans sa famille, il n'est pas de tradition de poser ce genre de questions personnelles ni de transmettre de souvenirs d'une génération à l'autre. Elle explique ce comportement par un concept issu de la psychanalyse qu'elle considère comme « son héritage personnel » de la Shoah : le traumatisme secondaire.

Elle a été confrontée à ce diagnostic par l'intermédiaire d'un psychologue lors de la publication des premières études sur les victimes de la Shoah et leurs enfants. Elle décrit les symptômes du traumatisme secondaire comme suit : le traumatisme secondaire se transmet sur plusieurs générations, c'est-à-dire qu'il influence non seulement les survivants, mais également leurs enfants et petits-enfants. Les symptômes en sont par exemple la méfiance envers les autorités, le fait de renoncer à poser des questions et le refoulement de son propre chagrin afin de ne pas accabler davantage les parents.

Erika Kates connaît ces symptômes pour les avoir observés très directement dans sa propre famille. Elle se souvient précisément du moment où Hans-Joachim Langl'a appelée pour lui parler de son oncle, Kurt Driesen. Elle était alors en voyage en Californie avec sa fille ; elles allaient voir un spectacle *Disney on Ice*. Le lendemain, au moment du café, elle a dit la vérité à sa fille dans les termes suivants : « Je sais que tu n'as pas très envie d'entendre parler de tout cela, mais j'ai vraiment quelque chose de très important à te dire et j'aimerais que tu m'écoutes. Ne m'interromps pas, laisse-moi te dire ce que je viens d'apprendre. » Sheira, sa fille, peut accepter ce

lien, comme cela s'est effectivement produit à Strasbourg, mais elle peut tout aussi bien refuser d'en parler. C'est la conséquence de ce traumatisme familial transgénérationnel.

Durant les quatre jours passés à Strasbourg, Erika Kates a évoqué les conséquences d'un traumatisme secondaire auprès des autres proches des 86 personnes juives assassinées. Mais lors de notre entretien, elle regrette que le temps ait manqué pour échanger de façon intensive entre membres des familles sur cet éventuel héritage commun qui continue à influencer sur les enfants et les petits-enfants, pour se raconter leurs propres histoires plus en détail et pour partager leur vécu. Quoi qu'il en soit, elle a remarqué à quel point des origines familiales différentes changent la façon dont les personnes abordent la Shoah, leur propre histoire familiale et leurs souvenirs. Elle espère que les membres de la prochaine génération sauront interagir avec compréhension et en s'accueillant les uns les autres, afin de façonner une culture mémorielle acceptable pour tous.

Enfin, nous interrogeons Erika Kates sur son identité juive. Elle répond : « Il y a tant de familles juives et tant de façons différentes d'être juif. La judaïté, c'est un continuum ; c'est normal de se mouvoir dans ce continuum. » Elle considère qu'il est de son devoir de défendre cette compréhension ouverte de soi-même contre les attaques antisémites qui se multiplient partout de nos jours.

Philippe Saltiel est un lointain parent d'Alberto Saltiel. Au XVIII^e siècle vivait à Thessalonique un homme nommé Abraham Saltiel qui est d'une part l'arrière-arrière-grand-père d'Alberto, et d'autre part l'arrière-arrière-arrière-grand-père de Philippe. Ce dernier vit dans le Sud de la France avec son épouse, Béatrice, une généalogiste tenace qui a non seulement découvert ce lien de parenté, mais également qu'Alberto ne s'appelait pas Albert comme l'indique la pierre tombale. Son véritable nom était Alberto Hasday.

En 2015, Béatrice apprend par hasard l'existence, au cimetière israélite de Strasbourg, de la pierre tombale des 86 sur laquelle apparaît également le nom d'un certain Maurice Saltiel. Après avoir pris contact avec Hans-Joachim Lang et avoir effectué des recherches, elle réussit à découvrir des éléments biographiques concernant les deux hommes. Les difficultés qu'elle a rencontrées sont dues au fait qu'en Grèce, une partie des documents d'archives n'ont pas été conservés. L'entretien a été mené par Arno Schmidt, Marie-Christelle Laré et Paris Siaperas.



Arno Schmidt, Marie-Christelle Laré, Paris Siaperas, Philippe et Béatrice Saltiel.

Entretien avec Béatrice et Philippe Saltiel

Ce que Béatrice et Philippe Saltiel nous disent de leur histoire familiale et la façon dont ils la racontent nous réservent quelques surprises. Le père de Philippe Saltiel, Albert, est né en 1899 – comme Alberto et Maurice, à Thessalonique. À l'âge de 15 ans, il a été envoyé à Paris pour y suivre une formation. Il a ensuite essentiellement travaillé en Égypte jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale puis s'est installé dans le Sud de la France.

Le couple Saltiel est en contact étroit avec une gigantesque association familiale des Saltiel qui trouve ses racines à Thessalonique et qui compte désormais des membres dans 26 pays. L'histoire familiale des Saltiel est compilée, présentée et régulièrement enrichie sur un site internet où chaque membre de la famille a son propre compte. En outre, l'association est active sur les réseaux sociaux tels que Facebook et X (anciennement Twitter), et organise régulièrement dans différents lieux des réunions de famille qui attirent toujours beaucoup de monde. C'est dans le cadre de cette association, dont Philippe Saltiel est le président, que son épouse a entamé des recherches généalogiques sur la famille. Cependant, la reconstitution des biographies de Maurice et Alberto Saltiel ne représente qu'une petite partie de son grand projet généalogique.

Pour Béatrice et Philippe Saltiel, le souvenir naît de l'intrication de la recherche et du récit. Le travail sur les biographies de Maurice et Alberto Saltiel a commencé avec la découverte des ouvrages de Hans-Joachim Lang. Béatrice Saltiel s'en est servi comme point de départ pour démarrer ses propres recherches. Elle explique que le fait de découvrir qui étaient exactement ces deux hommes alors que la famille ne connaissait que leurs noms jusque-là, est devenu un élément central de son travail de mémoire. Elle ajoute que l'intérêt qu'elle trouve à ces recherches n'est pas sa motivation principale. C'est surtout par amour pour Philippe et par affection pour ses proches qu'elle agit. Ses travaux ont d'ailleurs révélé que certains membres de la famille Saltiel étaient plus proches de Maurice et Alberto que son époux.

Outre les recherches qu'elle effectue dans des bases de données spécialisées et des fonds d'archives, Béatrice Saltiel se repose aussi sur les récits familiaux. C'est ainsi qu'elle s'est

déplacée parfois très loin avec son mari pour interviewer des Saltiel dont elle espérait pouvoir recueillir des informations sur Maurice et Alberto. Elle nous confie que ce sont toujours des moments chargés d'émotions, car la question de savoir si les personnes interrogées ont un lien de parenté avec les deux hommes assassinés au camp de Natzweiler-Struthof est toujours présente. Ce n'est que quelques mois avant notre rencontre à Strasbourg qu'elle a réussi à replacer exactement Alberto et Maurice sur l'arbre généalogique des Saltiel. Selon son époux, l'important est de comprendre « d'où l'on vient ». Il se réfère par là au contexte historique de la famille Saltiel, particulièrement important pour lui. « Je ne suis pas croyant, dit-il, mais culturellement, je fais partie des Juifs et je partage leur histoire. »

Béatrice et Philippe Saltiel considèrent que leur participation au séminaire de Strasbourg fait partie intégrante de leurs propres recherches qui leur permettent de mieux comprendre l'histoire de leur famille. Ils ont observé les réactions fortes des autres membres des familles et les ont comparées aux leurs. Ils comprennent bien que ces personnes aient été beaucoup plus touchées qu'eux-mêmes en raison d'un degré de parenté différent. Pour les autres familles, ce sont souvent des personnes proches qui ont été assassinées dans la chambre à gaz de Natzweiler-Struthof. Nous demandons alors à Béatrice et Philippe Saltiel quel serait pour eux un type de mémoire approprié pour la Shoah en général et pour les crimes commis au camp de concentration de Natzweiler-Struthof et à l'institut d'anatomie de Strasbourg en particulier. Leur réponse est nuancée et comprend deux volets : l'un qui se situe au niveau de la société en général et l'autre qui s'appuie sur ce que nous avons vécu à Strasbourg.

Au niveau de la société dans son ensemble, le couple plaide pour des lieux de mémoire qui entretiennent le souvenir du génocide des Juifs perpétré par les nazis. Mais pour Philippe Saltiel plus particulièrement, la promotion d'une éducation scolaire fondée sur des valeurs fortes est tout aussi importante : « Je m'élève contre les comportements indignes. L'éducation tout entière devrait être orientée vers l'ouverture d'esprit et l'amélioration du comportement moral. » Son épouse insiste également sur des attentes universelles lorsqu'elle souligne que la commémoration

des crimes est importante pour tout un chacun, quelle que soit son appartenance familiale ou religieuse.

Cette réponse oriente naturellement notre entretien sur ce que nous avons vécu ces derniers jours en Alsace, ainsi que sur les lieux de mémoire culturelle. Béatrice Saltiel évoque d'abord la tombe des 86 dans le cimetière juif de Cronenbourg. Elle trouve la pierre tombale avec les noms très réussie et elle exprime l'intention d'en envoyer des photos à des parents plus proches qu'eux de Maurice et Alberto Saltiel pour les aider à créer un lien personnel avec les deux hommes. En revanche, les deux époux considèrent que le sous-sol de l'institut d'anatomie n'est pas un lieu de mémoire approprié, contrairement à l'entrée située sur l'arrière du bâtiment que les étudiants et les enseignants empruntent régulièrement. Les deux époux s'accordent pour dire que c'est là que devraient figurer les noms des personnes assassinées au camp de concentration, en guise d'avertissement et de souvenir.

Concernant le bâtiment de la chambre à gaz transformé en lieu de mémoire en 2022 et l'exposition permanente qui y a été installée en novembre de la même année, la prise de position des Saltiel diffère nettement des points de vue assez critiques des autres familles. Philippe Saltiel souligne avant tout qu'il faut absolument reconnaître que « quelque chose a été fait », et que de nombreuses personnes ont désormais la possibilité de visiter ce lieu. Béatrice Saltiel, quant à elle, insiste sur le fait que l'histoire de ces 86 Juives et Juifs ne couvre que seize jours sur les trois années d'existence du camp et que Natzweiler-Struthof n'était pas un camp pour les Juifs. Il est néanmoins essentiel de porter ce crime à l'attention du public à l'endroit où il a été commis. C'est pourquoi elle propose d'apposer une grande étoile dans ce lieu et de projeter le film *Le Nom des 86* de Raphaël Toledano et Emmanuel Heyd dans le bâtiment.

Les Saltiel tiennent à ce que nous comprenions le contexte de leurs recherches. Philippe Saltiel a commencé par nous donner un aperçu de l'histoire des Juifs à Thessalonique. Il a mis l'accent sur la fondation de la communauté juive et sur les langues qu'on y parlait. Puis Béatrice Saltiel nous a parlé en détail de ses recherches généalogiques. Mais au-delà des éléments qui les concernent personnellement, ils considèrent tous deux que se souvenir des crimes nazis est un devoir moral.

Christine (née en 1958), John (né en 1960) et Elizabeth (née en 1966) sont trois des petits-enfants d'Alice Simon, assassinée en 1943 dans le camp de concentration de Natzweiler-Struthof. James Halverson, le mari de Christine, est également présent lors de cet entretien. Parmi les membres de la famille Simon, ils sont les plus jeunes à avoir fait le voyage des États-Unis à Strasbourg. Les plus âgés – Deborah Simon Konkol et son mari Ron, ainsi que Joanne Simon Weinberg et son époux, Don Weinberg – sont assis à une autre table, en diagonale par rapport à nous. Même si cette répartition est le fruit du hasard et est davantage liée à la disposition de la pièce qu'à un choix délibéré, elle nous permet d'avoir une conversation approfondie. Pendant la discussion, il apparaît clairement que l'âge des membres de la famille a influencé leur vécu et leurs souvenirs. L'entretien a été mené par Christian Bonah et Reinhard Johler.



Les deux enquêteurs, Reinhard Johler (à gauche) et Christian Bonah, sont assis à l'avant de la table. À leur gauche, Christine Simon Halverson et son mari James Halverson, en face d'eux, Elizabeth Simon. John Simon et Donald Weinberg sont absents de cette photo.

Entretien avec Christine Simon Halverson, John Simon et Elizabeth Simon

Notre conversation commence comme le guide d'entretien le prévoit. L'ambiance est bonne, une relation de confiance s'est instaurée à Strasbourg. Nous posons d'abord des questions sur l'enfance de Christine, John et Elizabeth, puis nous nous intéressons aux souvenirs qu'ils gardent de leurs parents et grands-parents. Toutefois, leurs réponses détaillées donnent soudain un tout autre tour à cette conversation, ce qui n'a rien de surprenant, puisqu'ils enchaînent sur le vécu chargé d'émotions de la veille, lors de la visite de la chambre à gaz du camp de concentration de Natzweiler-Struthof et de l'exposition vivement critiquée par les familles et les étudiants qui vient d'être installée dans ce bâtiment.

Les trois Simon souhaitent unanimement que le bâtiment de la chambre à gaz accueille une exposition plus personnelle, dotée d'une trame narrative cohérente, pour permettre aux visiteurs d'établir un lien émotionnel avec les personnes qui y ont été assassinées. Ils apprécieraient aussi beaucoup que le sort des 86 soit présenté de façon plus détaillée et plus compréhensible à travers des biographies et des objets. C'est dans ce but que, lors de leur premier voyage en 2015, leurs sœurs aînées, Deborah et Joanne, ainsi que Christine, ont offert au mémorial une alliance et une chaîne de montre avec des portraits appartenant tous deux à la famille.

L'alliance, explique Christine Simon Halverson, appartenait à leur grand-père, Herbert Simon, décédé à Berlin en 1936. Le prénom de son épouse, leur grand-mère Alice, assassinée sept ans plus tard, est gravé à l'intérieur de l'alliance. Cet anneau placé dans un écrin ouvert et la chaîne de montre sont présentés dans une grande vitrine sur pied, avec une brève explication, mais les Simon s'accordent pour regretter que ce court texte ne dise rien de l'histoire tragique à laquelle ces objets sont liés. Ils se sont fait photographier derrière cette présentation insipide, mais ils étaient très déçus.

L'année de la mort d'Herbert Simon, son fils Carl a eu la possibilité d'entrer dans un pensionnat en Grande-Bretagne. Il a ensuite émigré aux États-Unis en 1939. C'est lui qui a hérité de ces deux objets. Jusqu'à son décès en 2014, ses enfants n'y étaient

pas particulièrement attachés. Ils ne les ont considérés comme des « souvenirs de famille » que progressivement, après le voyage à Strasbourg des trois aînées de Carl en mai 2015. Elles se sont rendues au cimetière israélite et ont déposé sur la tombe de petites pierres commémoratives qu'elles avaient apportées des États-Unis au nom des sept petits-enfants Simon. (Outre les cinq enfants de Carl, il y a encore deux autres petits-enfants : les enfants d'Hedda, sa sœur jumelle). Elles sont également allées au mémorial de Natzweiler-Struthof et ont vu l'ancienne chambre à gaz. À cette occasion, elles ont pris contact avec la directrice du mémorial de l'époque, Frédérique Neu-Dufour. Elles ont été particulièrement touchées par le projet d'exposition qu'elle a élaboré dans les années qui ont suivi, à l'origine avec Raphaël Toledano, exposition dans laquelle les souvenirs personnels des 86 devaient tenir un rôle important. Par conséquent, après en avoir discuté entre eux, tous les membres de la fratrie ont décidé de faire don au mémorial de l'alliance et de la chaîne de montre pour qu'elles y soient exposées. Leur idée, comme le souligne John Simon, était qu'elles y trouvent une place digne et utile sur le plan pédagogique.

Christine Simon Halverson se dit fière et un peu soulagée que le voyage à Strasbourg de 2023 permette enfin à toute sa famille de « boucler la boucle » après toutes ces années. Certes, John et Elizabeth, les plus jeunes de la fratrie, connaissaient déjà les lieux du crime grâce à des récits et à des photographies, mais maintenant ils ont visité le camp de concentration de Natzweiler-Struthof et le cimetière israélite de Cronembourg tous ensemble. De la même façon, John Simon explique que pendant de nombreuses années, il n'a pu percevoir l'histoire de sa grand-mère qu'« à travers les yeux de ses sœurs aînées ». À présent qu'ils ont tous vécu la même chose sur place, ils partagent les mêmes souvenirs et possèdent une mémoire familiale commune aux « cinq petits-enfants Simon ».

Lors de notre rencontre, l'étroitesse du lien familial qui les unit est particulièrement frappante. Comparés aux autres membres des familles venues à Strasbourg, les petits-enfants d'Alice Simon sont très présents pendant les quatre jours que nous passons ensemble, non seulement par le nombre, mais aussi en tant qu'unité familiale. Ils connaissent leur passé familial et en particulier le sort tragique de leur grand-mère. Depuis des années, les sœurs aînées

donnent de nombreuses conférences et sont présentes sur Facebook, ce qui leur a donné l'habitude de parler en public de leur histoire familiale chez elles, aux États-Unis et, comme ils le soulignent tous à maintes reprises lors de notre entretien, de garder vivants non seulement le souvenir de leur grand-mère, mais aussi celui du crime commis en Alsace.

Cette cohésion familiale est notamment passée par un rituel touchant observé par la famille Simon lors de la visite au cimetière israélite pour honorer la mémoire de leur grand-mère. Debout en cercle et se tenant par la main, ils ont chanté ensemble ce que Christine Simon Halverson appelle leur « bien-aimé chant de Lutkin » : *The Lord Bless You and Keep You* (« Que le Seigneur te bénisse et te garde »).

Comme il s'agit d'un chant protestant américain bien connu, nous revenons à l'entretien sur leur histoire familiale. Christine, John et Elizabeth nous racontent leur enfance à Milwaukee, la capitale du Wisconsin, un État du nord des États-Unis fortement marqué par l'immigration allemande. Ils y ont grandi à proximité d'une importante communauté juive immigrée. Dans leur enfance, ils ont ressenti un certain nombre de points communs avec cette communauté, mais sans jamais éprouver de sentiment d'appartenance puisqu'ils étaient eux-mêmes membres de l'Église presbytérienne. Elizabeth Simon raconte par exemple que dans son enfance, elle a longtemps cru qu'elle était allemande. En revanche, elle dit que même plus tard, elle n'a jamais envisagé de se convertir au judaïsme.

Pour les enfants Simon, la question de leurs origines s'est résolue de façon progressive – et elle est liée avant tout à leur père, Carl Simon. Carl et sa sœur jumelle, Hedda, sont nés à Berlin le 30 juin 1921. Leur père, Herbert, y travaillait comme avocat et notaire. En août 1920, il a épousé son employée, Alice Remak. Herbert était devenu protestant en 1905, l'année où il a passé son premier examen d'État en droit. Quant à Alice, elle s'est convertie avant leur mariage. Carl et Hedda ont été baptisés dans l'Église protestante. Après le décès d'Herbert Simon en janvier 1936, son épouse est restée à Berlin pour prendre soin de sa belle-mère. Grâce au soutien des Quakers, ses deux enfants – d'abord Carl puis Hedda – ont pu fuir en Angleterre et plus tard aux États-Unis. Carl

a obtenu la citoyenneté américaine en 1945 et a travaillé comme pasteur de l'église presbytérienne engagé dans la lutte pour les droits civiques. Il s'est établi définitivement à Milwaukee où ses quatre filles et son fils sont nés. Mais ses enfants ont ignoré pendant longtemps qu'ils descendaient d'une victime de la Shoah.

Christine, John et Elizabeth expliquent que leur père, Carl, ne s'est jamais considéré comme un Juif, mais comme un pasteur presbytérien d'origine juive. De façon générale, il gardait le silence sur le passé et ne parlait jamais ni de ses parents ni de son enfance en Allemagne. Son mot d'ordre était exclusivement orienté vers l'avenir : « Le passé a disparu, le futur est inconnu. Vivez aujourd'hui. » Par conséquent, il ne gardait aucune rancune aux Allemands. Il répétait de temps en temps : « Pourquoi les gens devraient-ils payer aujourd'hui pour les actions de leurs ancêtres ? » Néanmoins, le seul objet qui se trouvait sur sa commode était une photo de leur grand-mère, Alice. Pendant longtemps, ses enfants ont juste su que leur grand-mère était décédée pendant la Seconde Guerre mondiale, en Europe. Or la réalité était bien différente. Alice a encore rendu visite à ses deux enfants en Angleterre en 1938, mais comme sa belle-mère était malade, elle ne s'est pas laissée convaincre d'y rester. À la mi-mai 1943, elle a été déportée à Auschwitz puis transférée au camp de concentration de Natzweiler-Struthof dans la deuxième semaine de juin. Elle y a été assassinée le 13 août 1943.

Nous essayons ensuite de savoir comment Carl Simon et ses enfants (différemment en fonction de leur rang dans la fratrie) ont fini par apprendre la vérité sur le destin d'Alice. Christine explique qu'une grande partie de ce dont leur père ne pouvait pas parler leur a été raconté par sa sœur, leur tante Hedda. Cette dernière, qui a suivi son frère aux États-Unis, a cependant mené une vie complètement différente. Sa relation avec son frère était tendue et elle est devenue athée.

La grande différence d'âge au sein de la fratrie compte tout autant. Christine Simon Halverson affirme que son père en a raconté davantage aux aînées qu'à ses plus jeunes enfants. Deborah et Joanne ont reçu davantage d'informations de sa part, et plus tôt. Par exemple, lorsque Deborah a quitté la maison à 18 ans pour faire ses études, elle savait qu'elle avait des origines juives. De son côté, John se souvient que, bien qu'il ait entendu beaucoup de rumeurs,

il n'a obtenu des informations claires sur sa famille qu'une fois devenu adulte.

Deux événements ont changé cette situation de façon décisive. En 1994, leur père, Carl, et son épouse ont fait un voyage en Europe avec une chorale, et ont eu l'occasion de visiter le camp de concentration d'Auschwitz. C'est là qu'ils ont appris qu'Alice avait été déportée à Auschwitz en 1943. Ils ont donc supposé qu'elle y était décédée. « Nous savons tous, explique Christine, que personne ne quittait Auschwitz. » Elle poursuit en expliquant que cette certitude sur ce qui était arrivé à sa mère a soulagé son père, Carl. Pour lui, une « vie d'avant » a pris fin et une « vie d'après » a débuté.

Mais cette « vie d'après » allait encore connaître un tournant important. En 1999, dans le cadre de ses recherches, Hans-Joachim Lang a trouvé les coordonnées de Carl sur internet et l'a contacté. Ce dernier a enfin appris la vérité sur le sort de sa mère. Christine Simon Halverson se souvient qu'il était particulièrement reconnaissant de savoir ce qu'il en était et de pouvoir clore cette partie de sa vie dont il parlait si peu. Carl a alors commencé à parler de plus en plus de son passé, jusqu'à sa mort en 2014. Selon Elizabeth Simon, la mémoire a soudain pris une dimension personnelle pour lui, au-delà d'une commémoration générale.

Avec la mort de leur père, les enfants ont perdu leur lien entre les générations. L'impact de ces événements sur la famille est devenu plus tangible – et d'une certaine manière plus personnel. Christine Halverson Simon, par exemple, n'avait jamais parlé d'Alice Simon comme de sa grand-mère et ne ressentait aucun lien avec elle. Cependant, maintenant qu'elle sait précisément ce qui lui est arrivé, elle ressent avec elle une connexion forte et une relation intense. Auparavant, Alice n'était pour elle qu'un membre de sa famille ; elle est désormais une grand-mère qu'elle porte dans son cœur.

Cette relation et ce savoir ont eu un impact durable sur la famille Simon. Les « petits-enfants Simon » se sont impliqués dans la sphère publique de diverses manières. En tant que descendants de l'une des personnes juives assassinées dans le camp de concentration de Natzweiler-Struthof en août 1943, ils ont également cherché à établir des contacts avec d'autres proches des victimes en juin 2023.

Elizabeth Simon regrette qu'ils n'aient pas disposé d'assez de temps pour cet échange. Mais le fait d'avoir pu nouer des relations avec « des gens du monde entier » pendant ces quelques jours lui donne espoir et confiance.

À la fin de notre entretien, nous leur avons demandé quel était pour eux l'objectif de la rencontre de Strasbourg. « De ne jamais oublier », répond Christine Simon Halverson. Elizabeth Simon ajoute : « C'est arrivé donc ça peut se reproduire ». Quant à John Simon, il déclare avec force : « Nous nous souvenons », et exprime l'espoir que ces connaissances et cet engagement puissent faire advenir un avenir meilleur.

Deborah Simon Konkol (née en 1949) et Joanne Simon Weinberg (née en 1951) sont les aînées des enfants de Carl et Peggy Simon. Carl Simon a été baptisé dans l'Église protestante à Berlin, comme Hedda, sa sœur jumelle. Après la guerre, il est devenu pasteur de l'Église presbytérienne aux États-Unis. « Il aimait l'Église, dit l'aînée à son sujet. Dans d'autres circonstances, le cours de l'histoire aurait fait de lui un rabbin. »

Les deux époux, Ron(ald) Konkol et Don(ald) Weinberg, ont également participé à cet entretien mené par Jeanne Teboul et Hans-Joachim Lang.



Dans le fauteuil rouge : Jeanne Teboul, enquêtrice. À sa gauche et à sa droite, le couple Joanne Simon Weinberg et Donald Weinberg, en face d'eux le couple Deborah Simon Konkol et Ronald Konkol.

Entretien avec Deborah Simon Konkol et Joanne Simon Weinberg

« En fait, j'ai toujours été une Alice, explique Deborah Simon Konkol, parce que je suis née un 30 août, comme ma grand-mère. » Alice Simon est née en 1887 et sa petite-fille aînée en 1949. Debbie, comme l'appellent sa famille et ses amis, s'est mariée un 2 août, comme sa grand-mère. Deborah Simon Konkol ne s'est sentie émotionnellement proche d'elle qu'à partir de 1994, alors qu'elle avait déjà 45 ans. Cette année-là, la chorale dont Carl, Peggy et leurs deux filles aînées faisaient partie, *Milwaukee Choristers* de Wauwatsa, s'est produite à Munich, Vienne, Prague et Cracovie. À Cracovie, les choristes ont profité de l'occasion pour visiter le mémorial d'Auschwitz où Carl Simon a pu brièvement consulter les archives. Il y a vu, entre autres, la copie d'un récépissé qui atteste, le 2 août 1943, que 29 femmes en provenance du camp de concentration d'Auschwitz, parmi lesquelles Alice Simon de Berlin, sont arrivées. Encore un 2 août ! Comme ce document ne portait aucune indication de lieu, Carl Simon est parti du principe que personne ne quittait Auschwitz vivant, et il a supposé qu'il s'agissait d'une façon déguisée de répertorier l'assassinat de sa mère dans le camp d'extermination. Après son retour à Milwaukee, il a déclaré à un journaliste local : « Vous savez, je sais, et tout le monde sait ce que cela signifie. » En précisant sa pensée, il a ajouté : « Elle a été expédiée vers l'éternité. » En réalité, sa supposition était fausse, mais pas de beaucoup, car à la date indiquée sur le papier qu'il avait pu consulter, le crime n'avait pas encore été commis. Le 2 août 1943, les 29 femmes et 57 hommes sont arrivés au camp de concentration de Natzweiler-Struthof. Alice y est décédée dans la chambre à gaz le 13 août 1943.

Comme dans la conversation avec les trois derniers enfants de Carl et Peggy Simon dont le compte-rendu figure ci-dessus, notre entretien s'oriente rapidement sur leur rapport au passé et sur la vie de leur père, de Berlin à Londres en 1936, puis aux États-Unis. Fin avril 1939, il s'est donc trouvé au large de New York, accablé d'émotions, la statue de la Liberté devant les yeux. Il a été autorisé à débarquer le 1er mai 1939. L'avenir s'est ouvert devant lui, mais il souffrait terriblement d'avoir dû quitter sa mère

pour qui le pire restait à venir. Il n'avait que des pressentiments et aucun document qui puisse lui donner la moindre certitude. Cependant, en février 1947, un an et demi après son mariage, il a reçu une lettre sans équivoque écrite à sa sœur jumelle par la bonne d'enfants berlinoise de la famille : « [Mme Simon] a été arrêtée par la Gestapo en mai 43, elle est restée ici pendant 10 jours dans un camp et a ensuite été envoyée au camp d'Auschwitz où elle a certainement trouvé la mort. » À la fin de sa lettre, l'ancienne domestique ajoutait : « Deux mois plus tard, j'ai reçu un petit mot sur une carte en provenance du camp de Birkenau près d'Auschwitz. C'est le dernier signe de vie que j'aie reçu de sa part. Sa fin tragique a dû intervenir après cela. »

Qu'ont su les enfants de Carl de tout cela ? Leur en a-t-il parlé et si oui, comment ? Pour les deux aînées, il est très clair que les récits familiaux ont évolué au fil des années et que les enfants n'y ont pas tous été mêlés de la même façon, non seulement à cause de leur différence d'âge, mais aussi parce que le point de vue de leur père à ce sujet a changé au cours du temps. « En vieillissant, il est devenu plus facile pour moi de parler de la période nazie », a déclaré Carl Simon dans une interview en 1978. Jusque-là, par exemple, il avait très nettement divisé sa vie en deux parties. Il y avait un « avant » et un « après », explique Joanne Simon Weinberg : un « avant » en Allemagne et un « après » à partir de son émigration. Dans les premières années, il ne parlait pas beaucoup du passé devant les enfants. Les rares fois où la Shoah était mentionnée, c'était à l'occasion de conversations avec leur mère, Peggy Simon. Deborah Simon Konkol n'a appris qu'elle avait des origines juives qu'à l'âge de 18 ans. Elle se rappelle que pendant longtemps, elle a eu l'impression que sa grand-mère était morte pendant la guerre. Effectivement, dans cette interview de 1978, Carl reconnaissait qu'il avait longtemps refusé de s'engager plus avant dans l'histoire de sa famille de peur de rouvrir ses vieilles blessures, tandis que ses enfants resteraient là, impassibles, comme s'ils lisaient un livre d'histoire. Il avouait aussi franchement à l'époque que ses deux filles aînées lui avaient fait des reproches en disant notamment : « Si seulement nous en savions plus ! » Par la suite, il lui est apparu clairement qu'il prenait prétexte de ses enfants pour mieux refouler le passé et se protéger lui-même.

La visite à Auschwitz qu'il a effectuée au milieu des années 1990 a marqué un tournant encore plus net que celui de la fin des années 1970. Carl Simon a enfin eu entre les mains des documents qui confirmaient le sort de sa mère : une liste de personnes déportées de Berlin à Auschwitz portant son nom et son adresse du 12 *Joachimsthaler Straße* à Berlin, et ce récépissé du 2 août 1943, dont il a conclu à tort qu'elle était décédée à Auschwitz. Il a remis des copies de ces documents à chacun de ses enfants. D'une certaine manière, il s'est senti soulagé d'avoir enfin une certitude après des décennies de flou. À partir de ce moment-là, il s'est mis à parler ouvertement de ses origines, non seulement à la maison, mais aussi dans son église et dans des écoles.

Cependant, ce n'est pas le voyage à Auschwitz qui a provoqué le plus grand virage dans la culture mémorielle de la famille ; ce virage a eu lieu sept ans plus tard. Carl Simon s'est offert un ordinateur à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire. En surfant sur internet pour passer le temps, il a découvert le site de l'*Evangelische Kirche in Deutschland* (Église protestante en Allemagne) et y a déposé une question le 31 août 2001 : « La grâce de notre Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous ! Je suis né à Berlin, en Allemagne, il y a plus de quatre-vingts ans. En 1935, j'ai été confirmé par le pasteur Gerhard Jacobi dans l'église appelée *Kaiser-Wilhelm-Gedächtniskirche*. Mon père, Herbert Simon, était un éminent avocat à Berlin. Ma mère était Alice Simon, née Remak. Mon père est né à Bromberg, actuellement Bydgosz ; ma mère à Posen, actuellement Poznań. Je suis arrivé aux États-Unis en 1939, et j'ai été ordonné dans l'Église presbytérienne, aux États-Unis. Y a-t-il encore quelqu'un qui se souvienne de ma famille à Berlin ? »

Il n'y a pas eu la moindre réaction pendant trois mois et demi. Mais quelle a été la surprise des deux côtés de l'Atlantique lorsque le moteur de recherche Google a relié la question du pasteur à la requête composée uniquement de trois mots que Hans-Joachim Lang venait d'y entrer : Alice, Simon et Carl. C'était en décembre 2001. Deborah Simon Konkol sait à quel point la conversation téléphonique qui a suivi entre les deux hommes a ému son père parce qu'il l'a appelée tout de suite après. Elle se souvient qu'il y a eu de nombreuses pauses dans leur conversation à eux. Les deux filles aînées s'accordent pour dire qu'à partir de ce moment-là, le sujet

a été abordé beaucoup plus fréquemment dans le cercle familial et qu'il est devenu beaucoup plus réel. Carl Simon a correspondu avec Hans-Joachim Lang jusqu'à son décès en 2014.

Avec la mort de leur père, le maillon intermédiaire a disparu, et les enfants se sont retrouvés en première ligne presque sans transition. Ils souhaitent tous garder vivante la mémoire des membres de leur famille victimes de la Shoah, et rappeler les crimes qui ont été commis, non seulement envers leur grand-mère, mais aussi à l'encontre d'autres de leurs proches, comme le frère d'Alice. Les cinq enfants du pasteur sont impliqués dans l'Église et combattent les injustices sociales, comme leur père. Depuis leur voyage en Europe en 2015, Debbie et Joanne donnent des conférences sur leur histoire familiale avec leur sœur Chris, essentiellement dans des églises. Elles en sont à plus de trente interventions. Le titre est toujours le même : « De la Shoah aux droits civiques. » Elles annoncent leur présentation PowerPoint de la façon suivante : « Trois sœurs racontent le pèlerinage qu'elles ont effectué en Allemagne et en France pour revenir sur le meurtre *récemment* découvert, tragique et choquant de leur grand-mère pendant la Shoah. » Entre-temps, elles sont également intervenues au Musée juif de Milwaukee.

Le titre de leur exposé indique combien l'expérience de la Shoah est associée à un engagement pour l'avenir. Pour les enfants Simon, c'est un héritage qui leur vient de leur père. « Il a toujours dit, rapporte Deborah Simon Konkol, qu'il avait échappé aux nazis pour lutter plus tard contre les injustices. Par exemple, en 1965, il a participé aux grandes marches de protestation du mouvement des droits civiques et a été l'un des membres fondateurs de l'*Interfaith Conference*, en 1978¹³⁹. » Pour elle, que signifie son histoire familiale pour le temps présent ? « Dans les situations difficiles où j'ai peur de me défendre ou de défendre autrui, je pense à mon père et à ma grand-mère Alice. Cela me donne de la force. »

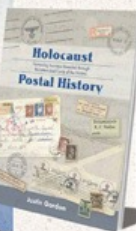
CENSORED REALITIES Holocaust Correspondence From Ghettos and Camps

Thursday, May 17, 7:00 - 8:30 pm

Justin Gordon will discuss his research and publication *Holocaust Postal History: Harrowing Journeys Revealed through the Letters and Cards of the Victims*. The lines of the correspondence he studied, are seemingly ordinary—until you realize that they were written in the darkest days of the Holocaust under tyrannical censorship.

In many cases, an envelope or a postcard, as highlighted in this book, may be the only remnant of an individual's life.

Museum Members \$6 | Non-Members \$8



FROM THE HOLOCAUST to Civil Rights

Sunday, June 3, 4:00 - 5:00 pm

Debbie Simon Konkol, Joanne Simon Weinberg, and Chris Simon Halvarson will tell the incredible story of their family's journey. Hear how they retraced the steps of their grandmother Alice Simon, who was murdered by the Nazis, and their father Rev. Dr. Carl Simon, a Presbyterian minister. Discover how his family history affected his life and inspired him to become a civil rights activist, including marching with Dr. Martin Luther King Jr. in Selma.

Museum Members FREE | Non-members \$5



1360 N. Prospect Ave
Free Parking
(414) 390-5730
JewishMuseumMilwaukee.org

Offered in connection with *Stitching Histories From the Holocaust*, an exhibit on display at the Jewish Museum Milwaukee, April 8 – September 16, 2018.

For more info and registration
call (414) 390-5730 or visit
JewishMuseumMilwaukee.org.

Après leur voyage en Europe au début de l'été 2015, qui les a conduites dans divers lieux d'importance historique pour leur famille, les trois filles aînées d'Herbert et Alice Simon ont commencé à préparer une conférence intitulée « De la Shoah aux droits civiques », qu'elles ont présentée plus de 40 fois à ce jour. L'image montre une affiche promotionnelle pour la conférence.

Après la rencontre

Une fois les entretiens terminés, il s'est avéré au cours de la réunion finale du jeudi après-midi que les membres des familles qui s'étaient déplacées à Strasbourg avaient encore beaucoup de choses à dire. Aussi avons-nous décidé de leur proposer un questionnaire écrit avec huit thèmes permettant d'une part une réflexion sur ce qu'ils avaient vécu et les observations qu'ils avaient faites au cours des quatre derniers jours, et d'autre part une projection vers l'avenir. La culture mémorielle s'est de nouveau trouvée au centre de cette proposition. Tous les membres des familles n'ont pas suivi nos consignes, mais ils ont tous pris le temps de répondre à nos questions. Quoi qu'il en soit, ils nous ont tous encouragés, nous, les enseignants, mais encore plus les étudiants, à poursuivre un travail scientifique sur les sujets abordés à Strasbourg dans un sens qui soit conforme au titre de ce projet : Nous nous souvenons.

Réflexions des membres des familles

Henri Bober

J'ai vécu tellement de moments forts à Strasbourg que j'ai du mal à désigner celui qui a été le plus important. Personnellement, ce qui m'a le plus impressionné, c'est le sentiment de solidarité et d'unité partagé par les proches des 86 victimes. C'était comme si ces personnes décédées ensemble à Natzweiler en 1943 avaient tissé le lien qui unirait leurs familles 80 ans plus tard. Aujourd'hui, j'espère sincèrement que d'autres parents des 86 vont pouvoir être identifiés et que nous aurons l'occasion de nous rencontrer un jour.

L'organisation de cet événement a été tout simplement parfaite. Je voudrais remercier tous ceux qui ont contribué à ce succès. Et j'aimerais ajouter que j'ai été particulièrement touché par la sollicitude dont tout le monde a fait preuve à mon égard en raison de mon état de santé. Sans ce soutien, je n'aurais pas pu participer à cette rencontre.

J'ai été profondément impressionné par la maturité des étudiants. J'ai eu beaucoup de plaisir à discuter avec eux. Je suis plutôt pessimiste quant à l'avenir de notre planète, mais je me dis qu'avec une jeune génération comme celle-ci, il y a encore de l'espoir.

Mes émotions et mes réflexions se situent à différents niveaux.

1. Je n'avais aucune attente parce que cet événement était une première. Son contenu était difficile à prévoir.

2. Le simple fait de se lancer dans l'organisation d'un séminaire intitulé « Cultures mémorielles », avec les caractéristiques que vous avez choisies, est impressionnant : deux groupes d'étudiants, des disciplines universitaires différentes, quatre enseignants qui semblent collaborer en harmonie et apprécient les défis (!) ; l'implication qui a été nécessaire pour concevoir le séminaire dans le temps avec l'apport des étudiants, l'utilisation du vécu des 86 victimes et des réactions des membres de leurs familles qui sont encore en vie. Tout cela est extraordinaire.

3. Les étudiants ont joué un rôle très important dans cette expérience. Le fait même qu'il y ait des jeunes, certains non juifs, qui se penchent sur ces sujets très difficiles et tentent de surmonter les obstacles qui empêchent de reconnaître les problèmes, c'est bien plus qu'une source d'inspiration, c'est vraiment encourageant. Ils se sont montrés intelligents, curieux et sympathiques, et ce fut un plaisir de passer du temps avec eux.

4. La commémoration des 86 victimes est quelque chose de très fort pour chaque membre de leurs familles, et ce fut bien entendu une motivation majeure pour participer à ce symposium. Mais ce qui m'a vraiment choquée, c'est l'incroyable brutalité du régime nazi dans son ensemble. Il y a quelque chose de particulièrement répugnant à constater cette inhumanité à petite échelle sur le terrain. La petite chambre à gaz bien propre, le crématorium. La « banalité du mal » était tellement manifeste !

5. Outre la préservation et la reconnaissance de la vérité sur les atrocités commises dans son enceinte, il appartient à l'université de Strasbourg de créer un espace serein et respectueux consacré à la mémoire des personnes juives qui sont décédées d'une façon aussi terrible et ont été entreposées aussi honteusement au sous-sol de l'institut d'anatomie. Il semble que ceux qui assistaient aux cours de Hirt dans l'amphithéâtre lui accordaient du crédit. Un comité qui

émettra des recommandations et disposera de moyens d'effectuer des changements doit être mis en place.

6. Le mémorial de Natzweiler doit être considéré dans un contexte plus large : il s'agit d'un camp de concentration et de travail qui a servi de modèle pour de futurs camps de la mort. La transformation du mémorial en centre d'information international est assez claire et les ressources actuelles (personnel, articles en vente, expositions, offre pédagogique et autres services destinés aux visiteurs) sont totalement insuffisantes pour un public plus large. Ces endroits sont traumatisants à visiter, et les visites guidées, la signalétique et la préparation à ce que vous allez voir doivent être la priorité. La formation est de la plus haute importance et nécessite des gens qui connaissent ces sujets. Il existe des exemples qui devraient être utilisés comme points de référence.

7. La charge émotionnelle de chacun des points à l'ordre du jour du symposium. À chaque étape de la rencontre, les enseignants et organisateurs ont montré qu'ils comprenaient que ces quelques jours seraient difficiles pour nous. Cependant, je crois qu'il est important de reconnaître la persistance du traumatisme dont ont hérité non seulement les survivants, mais aussi leurs enfants et petits-enfants. Ce traumatisme se manifeste de diverses manières et est bien documenté par une littérature abondante. À la fin de la visite à Natzweiler, j'ai eu le sentiment que je ne pouvais pas continuer, que j'avais besoin de me reposer et de faire une pause. Il n'y a pas d'autre moyen que de parler aux gens pour voir comment ils vont et s'assurer qu'ils soient pris en charge. Enfin, j'ai trouvé intrusif d'inviter des journalistes, des photographes, des commissaires d'exposition et d'autres personnes sans nous fournir d'explications minutieuses et sans notre consentement. J'ai trouvé cela déshumanisant. Je ne veux pas avoir l'impression d'être exploitée. Oui, je suis particulièrement sensible à ce genre de choses. Cela fait partie de mon héritage.

8. Il m'a manqué un temps où les membres des familles auraient eu l'occasion d'échanger et de raconter leurs histoires. Cet échange a eu lieu de façon informelle, à un moment où nous sommes allés nous promener, mais j'aurais aimé qu'une session spéciale soit organisée à cet effet. J'ai été profondément émue par les expériences de certaines personnes qui me semblaient nouvelles

et authentiques, et je pense qu'il aurait été utile d'avoir une conversation collective sur ces expériences.

9. Enfin, j'aimerais beaucoup savoir quelles ont été les réactions des étudiants et des enseignants. Ce serait formidable que le travail, les notes et les réflexions de tous puissent être partagés. Veuillez accepter l'offre de certains participants de vous aider à trouver d'autres membres des familles et à rédiger une lettre circulaire, et envoyez un résumé à ceux qui n'ont pas pu se rendre à Strasbourg !

Vos attentes ont-elles été satisfaites ?

En quittant notre dernière session, j'ai pensé aux étreintes et aux émotions partagées par les familles et les étudiants. Nous étions venus de pays différents, nous parlions des langues différentes et nous avions des âges différents. Nous avons voyagé ensemble et avons ressenti ensemble les horreurs que certains d'entre nous, les membres de nos familles, mais en réalité nous tous, êtres humains, avons dû endurer. Nous avons vu de nos propres yeux combien il est important que les générations futures apprennent ce qui s'est passé ici, que les victimes soient considérées comme de vraies personnes, avec des familles, et que les détails gênants et l'horreur des atrocités qui ont été commises ne soient PAS expurgés des histoires qui sont racontées. Nous, les membres des familles, nous avons éprouvé énormément de respect pour les étudiants qui ont joué un rôle actif dans ce voyage avec nous. Je pense qu'ils ont vu dans les yeux des familles que les 86 personnes qui ont perdu la vie pour que soit prouvée une théorie stupide sur leur infériorité, ont, au contraire, montré la force et le caractère indestructible de leur vie. Les 86 continuent à vivre en nous. Nous sommes la preuve que les nazis ont échoué. Nous avons également vu dans les yeux des étudiants qu'ils comprenaient et ressentaient l'obligation de continuer à témoigner du mal commis au nom de la science. Ils peuvent porter nos voix et raconter les histoires de nos familles afin qu'elles continuent à vivre longtemps après notre mort. Ils peuvent s'engager à garder l'histoire des 86 vivante dans la mémoire des générations futures. Les scientifiques allemands étaient des êtres humains comme nous, mais quand on leur en a donné la permission, ils se sont transformés en monstres. C'est vraiment arrivé. Et c'est la raison pour laquelle cela pourrait de nouveau arriver.

Quand vous vous penchez sur les jours qui viennent de s'écouler, qu'est-ce qui a été le plus important pour vous ?

Les relations que j'ai nouées avec des gens du monde entier. L'idée que nous pouvons collaborer pour transmettre l'histoire à tout le monde.

Quel rôle les étudiants ont-ils joué pour vous ?

Ils représentent l'avenir. Ils peuvent parler de ce qui est enseigné actuellement et de la manière dont les leçons peuvent être enseignées pour les toucher.

Qu'espérez-vous pour l'avenir en ce qui concerne la mémoire des 86 victimes ?

Qu'elles ne soient pas oubliées. Grâce au livre de Hans-Joachim Lang et au documentaire de Raphaël Toledano, les 86 qui avaient été réduits à des numéros ont retrouvé leur qualité d'êtres humains avec des noms, des histoires et des familles. Leurs corps, autrefois profanés, sont désormais enterrés dans un cimetière qui se visite, et ils peuvent être honorés. Ce n'est pas le cas de la plupart des autres personnes qui ont été assassinées par les nazis.

Je souhaite vraiment que la version mise à jour du livre *Des noms derrière des numéros* soit traduite en anglais, en hébreu et dans d'autres langues.

Et il nous appartient de soutenir Jeanne, Reinhard, Christian et Hans-Joachim de toutes les manières possibles !!!

Concrètement, qu'attendez-vous du mémorial de Natzweiler-Struthof... ?

Je voudrais qu'il y ait un musée ou une exposition spécifique pour les 86. Il faudrait que sa conception soit beaucoup plus personnelle.

... de l'université de Strasbourg ?

Je voudrais qu'une autre plaque à la mémoire des 86 soit apposée à l'entrée actuelle de l'institut d'anatomie. Je voudrais également qu'il y ait un endroit au sous-sol du bâtiment d'anatomie où au moins l'une des cuves ayant contenu les corps des 86 soit symboliquement mise de côté et présentée de façon à rappeler aux étudiants le mal qui a été commis en ce lieu, ainsi que la responsabilité éthique qui leur incombe.

... et de l'université de Tübingen ?

Qu'ils poursuivent la formation de la jeunesse, qu'ils collaborent avec l'université de Strasbourg, qu'ils mettent à jour *Des noms derrière des numéros* et qu'ils le fassent traduire en anglais et en hébreu.

Souhaitez-vous ajouter quelque chose ?

S'il devait y avoir un autre séminaire de ce genre, je souhaite que nous ayons le temps de nous dire les uns aux autres comment Hans-Joachim nous a retrouvés et informés.

Vos attentes ont-elles été satisfaites ?

Pour être honnête, j'avais délibérément limité mes attentes parce que je voulais vivre cette rencontre sans idées préconçues sur ce qui devait se passer ou sur ce que je devais ressentir. J'aurais aimé que l'emploi du temps soit moins chargé pour pouvoir assimiler ce que je vivais. Mais surtout, la visite de la chambre à gaz, le cimetière et la projection du documentaire en une seule journée, c'était trop. Tout cela était bouleversant.

Quand vous vous penchez sur les jours qui viennent de s'écouler, qu'est-ce qui a été le plus important pour vous ?

Comme j'étais déjà venue à Natzweiler-Struthof et au cimetière avec deux de mes sœurs, le plus important pour moi a été de visiter ces deux endroits avec l'ensemble de ma fratrie. C'était émouvant de nous trouver là ensemble et de voir le bâtiment rénové de la chambre à gaz.

Quel rôle les étudiants ont-ils joué pour vous ?

La présence d'étudiants qui s'intéressent vraiment à ce qui est arrivé aux 86 personnes assassinées m'a donné de l'espoir pour l'avenir. Ils ont la possibilité de donner leur point de vue sur ce que nous avons vécu sans être accablés par le fardeau émotionnel qui pèse sur nous qui sommes apparentés aux victimes. Ils ont fait preuve de courage et de franchise, et j'espère, je prie pour que ce qu'ils ont dit au directeur du musée soit entendu et conduise à des améliorations au mémorial de la chambre à gaz.

Comment espérez-vous qu'on se souvienne à l'avenir des 86 personnes assassinées ?

J'espère que la couverture médiatique que nous avons connue, avec les journalistes de la télévision et de la presse écrite, mettra ces meurtres sur le devant de la scène à l'international. J'espère que *Des noms derrière des numéros* sera traduit en anglais et qu'on pourra le trouver dans tous les musées et sites commémoratifs en lien avec la Shoah du monde entier. J'espère que d'autres membres

des familles pourront être retrouvés et que nous pourrions rester en contact. Le concept de « traumatisme de la deuxième génération » me semble très réel. Le fait de passer du temps avec des personnes également apparentées aux victimes est peut-être le meilleur moyen d'empêcher que le traumatisme ne se perpétue.

Concrètement, qu'attendez-vous du mémorial de Natzweiler-Struthof... ?

J'espère que le directeur et la conservatrice du musée ont pris en compte nos critiques (car elles se voulaient constructives) sur la façon de rendre l'exposition plus personnelle et plus facile à assimiler grâce à une trame narrative plus cohérente. Il faut aussi la rendre plus facile à replacer dans son contexte historique afin que chacun puisse comprendre les événements qui ont conduit à ce meurtre cruel. Dans l'état actuel, rien ne vous fait entrer dans l'histoire ni ne captive l'attention du visiteur. Il n'y a rien que des mots et encore des mots.

... de l'université de Strasbourg ?

J'espère que l'université va réfléchir à l'aménagement, à l'institut d'anatomie, d'un espace commémoratif en l'honneur des 86 personnes décédées, et qu'elle va arrêter d'utiliser les quatre à six cuves dont nous savons qu'elles ont servi à entreposer leurs corps. Peut-être pourrait-on mettre en place une plaque commémorative avec le texte suivant : « C'est ici que ces événements se sont produits, et nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour nous assurer que de tels faits ne se produisent plus jamais. »

... et de l'université de Tübingen ?

J'espère que les étudiants continueront à avoir la possibilité d'assister à un séminaire de ce genre et de travailler avec des étudiants de France. Quand nous apprenons et étudions ensemble, de bonnes choses peuvent en résulter.

Souhaitez-vous ajouter quelque chose ?

Je voudrais exprimer ma gratitude éternelle aux enseignants et aux organisateurs de ce séminaire. Si une rencontre similaire était

de nouveau organisée, je suggérerais que davantage de détails sur les horaires, les lieux, les repas, etc., soient communiqués. Je n'ai pas toujours bien compris combien de temps durerait chaque session, comment nous rendre à tel ou tel endroit, quelle entrée emprunter et comment procéder pour se procurer des tickets de bus ou de tram. J'aurais également trouvé utile de recevoir un itinéraire plus détaillé plus tôt.

Vos attentes ont-elles été satisfaites ?

Je m'attendais à ce que nous soyons traités avec amour et respect et à ce que nous soyons reçus à bras ouverts. TOUT LE MONDE s'est montré très sympathique, accueillant et prévenant. Un grand merci à tous ceux qui se sont occupés de notre hébergement et du quotidien, et qui ont fait en sorte que tout se passe de manière aussi fluide et conviviale.

Je m'attendais à être bouleversée par la rencontre avec les autres proches des 86, et c'est effectivement ce qui s'est passé. J'ai vraiment adoré rencontrer les autres membres des familles retrouvés et invités par Hans-Joachim Lang et j'ai apprécié de pouvoir leur parler. J'aurais aimé passer plus de temps avec eux, mais il y avait tellement d'excellentes activités au programme que le temps nous a manqué. Bien entendu, les barrières linguistiques ont posé problème, mais nous avons réussi à communiquer malgré tout.

Je m'attendais à recevoir davantage d'informations sur ce qui est réellement arrivé aux 86 personnes assassinées, et mon attente a été comblée. J'ai pu me représenter le sinistre August Hirt dans toute son horreur tandis que nous traversions l'institut d'anatomie de l'université de Strasbourg. Nous nous sommes assis dans des salles où il a dû s'asseoir, et nous avons touché les cuves où les 86 ont été « entreposés ».

Je m'attendais à être impressionnée par le musée de la Chambre à gaz, achevé depuis notre visite de 2015. Malheureusement, j'ai été déçue, comme – cela nous est apparu par la suite – presque tout le monde. L'exposition ne suscite aucune émotion. Elle est stérile et froide ; elle n'aide que très peu à comprendre l'horreur de ce qui a été infligé à ces personnes.

Quand vous vous penchez sur les jours qui viennent de s'écouler, qu'est-ce qui a été le plus important pour vous ?

Pour moi, ce sont les étudiants qui se sont plaints de la triste stérilité de ce musée. Ils l'ont compris et ont voulu s'assurer que les responsables entendent leur frustration et leur consternation, ce qui a nous a apporté un soutien fort et inattendu à nous, les proches.

J'espère que les responsables du musée ont bien écouté les étudiants et les familles.

De plus, le fait que toutes mes sœurs et mon frère aient rencontré Hans-Joachim Lang, grâce à qui nous avons eu connaissance de ce terrible crime, nous a tous rapprochés. Ça a été merveilleux pour tous les proches des victimes de pouvoir enfin rencontrer Hans-Joachim et de nous rencontrer les uns les autres ! Le moment où nous avons chanté le précieux chant de Lutkin, *The Lord Bless You and Keep You*, avec TOUTE ma fratrie a été particulièrement important. Un grand merci à notre ami et étudiant israélien, Ariel-Harel Segev, qui l'a enregistré.

Cela a été très impressionnant de rencontrer les personnes qui ont tourné le film *Le Nom des 86* et de nous rappeler encore une fois de sa force, cette fois également avec le reste de ma fratrie.

Comment espérez-vous qu'on se souvienne à l'avenir des 86 personnes assassinées ?

Personnellement, je souhaiterais que l'exposition dans le bâtiment de la chambre à gaz soit « réparée » d'une façon ou d'une autre, afin de refléter l'horreur de ce qui s'y est passé et d'honorer la mémoire des 86. En ce qui concerne notre fratrie, les objets bien-aimés de notre grand-mère étaient à peine identifiables, on ne voyait même pas à qui ils avaient appartenu. Ils étaient placés dans une vitrine magnifique, mais qui avait l'air inachevée tellement elle était vide. C'était terriblement choquant.

Par exemple, le médaillon de notre grand-père qui y est exposé. Sur le devant se trouvent des photos de trois femmes qui font partie de la famille. Les trois hommes, également membres de la famille, dont la photo se trouve au dos de l'objet, sont invisibles. On aurait facilement pu les montrer avec une sorte de miroir.

Mais surtout (!) on ne voit même pas le prénom *Alice* gravé sur l'alliance de notre grand-père ! Ce serait facile à faire avec une photo en gros plan, une loupe ou quelque chose de similaire. Franchement, les visiteurs qui ne font que parcourir l'exposition n'ont aucune idée de qui étaient les propriétaires de ces objets, de la raison pour laquelle ils sont là ni de ce qu'ils signifient. Ils doivent

être identifiés de façon appropriée et accompagnés de photos de notre grand-mère et de notre grand-père. Peut-être serait-il également utile d'indiquer qu'il s'agit d'un don fait par les petits-enfants Simon en l'honneur de leur grand-mère.

Bien sûr, nous sommes reconnaissants que ces objets soient au moins exposés là et qu'ils témoignent que notre grand-mère, Alice Simon, a été une vraie personne qui a vraiment vécu.

Je souhaiterais aussi que la déposition du commandant du camp, Joseph Kramer, soit présentée clairement, plus exactement le passage dans lequel il décrit comment il a observé à travers le regard de la chambre à gaz ces femmes et ces hommes qui mouraient, et où il dit qu'il n'a eu « aucun scrupule » à les tuer. Cet extrait du texte devrait être affiché juste à côté du regard en question. C'était très impressionnant en 2015, la première fois où nous avons visité la chambre à gaz. Cette fois-ci, j'ai failli passer devant ce regard répugnant sans le voir ! J'ai dû revenir en arrière quand j'ai réalisé que la pièce suivante était la chambre à gaz. Si cela avait été ma première visite, l'aurais-je vu ? Je n'en suis pas sûre.

Il me semble aussi absolument nécessaire que la liste des noms soit présentée à proximité de la chambre à gaz, avec une description de ce qui s'y est passé. Sinon, c'est juste une pièce froide, stérile, vide qui ne donne aucune idée de l'horreur qui s'y est déroulée.

Plus tard, lorsque nous avons visité l'autre exposition, au sommet du mémorial de Natzweiler, nous avons vu deux panneaux qui décrivent ce qui s'est passé dans la chambre à gaz et pourquoi. Ne pourrait-on pas en placer un également à l'entrée de l'exposition ? J'aime assez l'idée d'un guide qui accompagnerait les visiteurs à travers le musée ou d'audioguides qui décriraient ce qu'on y voit. De nos jours, nous sommes habitués à trouver ce genre d'équipement dans la plupart des musées. Et pourquoi n'y a-t-il aucune explication pour les cuves qui se trouvent à l'entrée du bâtiment de la chambre à gaz ? On suppose tout naturellement que les corps y ont été stockés, mais c'est faux.

J'aimerais aussi que le livre *Des noms derrière des numéros* soit traduit en anglais. C'est très frustrant de ne pas pouvoir le

lire ! Il faut que le reste du monde sache ce qui est arrivé à ces gens. Tant que ce livre ne sera PAS traduit en anglais, je crains que cette histoire ne soit occultée.

Concrètement, qu'attendez-vous de l'université de Strasbourg... ?

Pour commencer, nous tenons à remercier les organisateurs de ce symposium et à leur faire savoir que nous apprécions beaucoup qu'ils aient mis tout cela sur pied. Le programme était excellent et nous avons beaucoup appris.

Nous pensons également qu'il serait opportun de ne plus utiliser les quatre cuves du sous-sol de l'institut d'anatomie où les corps des 86 victimes ont été conservés, et de les transformer en mémorial de ces événements. En outre, il faudrait continuer à organiser des séminaires sur ce crime, afin que les gens se rendent compte qu'ils foulent un sol sacré.

... et de l'université de Tübingen ?

Organisez des séminaires également consacrés aux événements qui se sont déroulés à l'université de Tübingen, aux professeurs qui y ont exercé et aux crimes qui ont été ignorés.

Souhaitez-vous ajouter quelque chose ?

Je ne saurais trop insister sur la gratitude que nous éprouvons. Nous avons tous été magnifiquement reçus et inclus dans cette remarquable communauté de proches des victimes, d'étudiants et d'enseignants déterminés à ne pas laisser ce crime tomber dans l'oubli. Nous garderons toujours à l'esprit et dans nos cœurs les dernières heures de cette rencontre au cours desquelles nous avons pu revenir sur ce que nous avons vécu, être interrogés par les étudiants et vivre nos derniers moments ensemble en toute conscience.

Avez-vous des suggestions pour un prochain séminaire de ce genre ?

Je n'ai rien contre le fait que la presse soit informée et présente, bien entendu, mais il faudrait que les journalistes se fassent connaître et que des règles de base soient établies. Je ne sais toujours

pas qui étaient les gens qui m'ont interviewée. Il y avait une jeune femme qui m'a interviewée à ma sortie du musée de la Chambre à gaz. J'étais bouleversée et pas vraiment en état de répondre à des questions, mais je savais à quel point il serait important de rendre l'histoire publique. Cette interview n'en finissait pas, ce qui m'a fait manquer une autre partie de notre programme.

Ma seule autre suggestion serait de laisser plus de temps exclusivement aux familles pour faire davantage connaissance. Le dîner du lundi a constitué un très bon début, mais nous aurions vraiment eu besoin de plus de temps pour tout connaître de notre cheminement commun dans cette incroyable histoire de découverte familiale, de deuil et d'expériences partagées.

Tout d'abord, je voudrais dire que je me souviendrai toujours de la façon dont nous avons été accueillis, estimés et même honorés en tant que descendants d'Alice Simon, notre grand-mère. Chaque membre de la famille a été traité avec amour et avec beaucoup de considération. J'ai été profondément touchée par la sollicitude dont nous avons fait l'objet à chaque instant. Cela s'applique aux organisateurs, aux enseignants, à l'équipe du musée et à tous les étudiants. Nous avons noué des relations uniques et précieuses.

Avec le recul, cela me réconforte de constater qu'il existe un groupe d'enseignants de Strasbourg et de Tübingen aussi positifs, attentionnés, formés et engagés, dont la vision est d'informer cette génération d'étudiants et les générations futures à travers des projets de dialogue et de coopération continus sur l'histoire des 86 et son lien avec l'université de Strasbourg. Les visites guidées et les conversations à l'institut d'anatomie et à Natzweiler étaient géniales et tiennent une place particulière dans mon cœur, même si elles ont parfois été pesantes. Je me suis sentie très honorée d'être présente à ces occasions.

Ce qui m'a le plus émue, c'est la passion et l'intérêt des étudiants pour notre histoire, et leur déception quand ils ont constaté que l'histoire et la mémoire des 86 victimes ne sont pas présentées sous une forme plus vivante et plus humaine au mémorial de Natzweiler. À travers nous, ils peuvent désormais associer des visages et des noms aux victimes, puisqu'ils nous ont rencontrés, nous, leurs descendants, et que nous avons travaillé dur ensemble pendant le séminaire.

J'ai l'espoir que nos voix conjointes ont été entendues par la direction du musée et qu'une réflexion va être menée sur la manière d'améliorer l'exposition afin de rendre intelligible l'horreur de ce qui s'y est passé et d'établir un lien plus humain et plus profond avec les victimes.

J'ai apprécié à tous égards le temps que nous avons passé à collaborer avec les autres familles et les étudiants. Comme je me sens parfois intimidée dans les grands groupes, je suggérerais pour

d'autres séminaires de ce type de former de petits groupes de deux à quatre personnes (étudiants et membres des familles des victimes), afin que les étudiants puissent poser leurs questions de façon plus individualisée. Je pense que ce serait également plus facile pour les étudiants, et que les réponses refléteraient davantage les idées de ceux qui se sentent plus à l'aise en petit comité. Au bout d'un certain temps, chaque groupe résumerait les thèmes et les opinions qu'ils auraient discutés et les soumettrait en séance plénière.

Il serait également bienvenu que les membres des familles disposent de plus de temps pour discuter entre eux en petits groupes. C'est ainsi que nous apprenons à mieux nous connaître et à mieux connaître nos parcours de vie. Peut-être que quelques questions seraient utiles pour démarrer les conversations. Enfin, comme lors de notre réunion à Strasbourg, tout le monde pourrait se mettre en cercle pour ne faire plus qu'un.

Cette expérience inestimable a enrichi et amélioré nos vies de façon durable. Un grand merci à tous ceux qui y ont contribué d'une manière ou d'une autre. Et c'est à Hans-Joachim Lang, l'instigateur de tout ce projet, que vont nos plus grands remerciements et notre plus grande reconnaissance.

J'ai été satisfait au-delà de mes attentes. Je ne savais vraiment pas à quoi m'attendre et j'ai été agréablement surpris de voir à quel point les étudiants, les enseignants, les organisateurs, etc., faisaient preuve d'empathie envers tous les membres des familles des 86. Les étudiants étaient extrêmement impatients d'apprendre ce que nous pensons de chaque aspect de ce crime. Cela nous a donné l'espoir qu'ils sauront, à l'avenir, garder vivante la mémoire des 86 et la mettre au premier plan de l'enseignement moderne.

J'espère vraiment que le musée reverra la scénographie de l'exposition dans le bâtiment de la chambre à gaz de Natzweiler et essaiera de la rendre plus personnelle pour tous ceux qui passent dans cette pièce, sur les traces des 86. Cela permettrait peut-être de créer une sorte de lien personnel avec les victimes qui ont été assassinées dans ce bâtiment.

En outre, je souhaiterais que les objets personnels de notre grand-père, Herbert Simon, l'alliance et le pendant de montre avec les photos, qui sont exposés dans une grande vitrine, soient accompagnés d'une explication plus appropriée concernant leur signification, la personne à qui ils appartenaient, la date à laquelle ils ont été offerts, et la façon dont ils sont arrivés là.

Je souhaiterais aussi que les universités de Strasbourg et de Tübingen continuent à proposer aux étudiants des séminaires sur le crime d'August Hirt, afin que le souvenir de cet événement reste ancré dans leur formation et que la mémoire des 86 ne soit JAMAIS effacée de l'histoire.

Écho médiatique

***Badische Zeitung*, 23.06.2023. « Il y a aussi de la colère. Se souvenir et vivre avec la vérité : une rencontre avec les membres des familles des victimes du médecin nazi August Hirt »**

Pour cette fratrie du Wisconsin et du Colorado composée de quatre sœurs et d'un frère – Debbie Simon Konkol, 73 ans, Joanne Simon Weinberg, 71 ans, Chris Simon Halverson, 64 ans, John Simon, 62 ans, et Betsy Simon, 56 ans –, ce voyage sur les lieux du crime est unique et inoubliable. Debbie, l'aînée, nous décrit ce qu'ils ressentent tous en cet après-midi de juin dans le jardin du Fonds social juif unifié de Strasbourg par cette simple phrase : « C'est le voyage d'une vie. »

Les trois aînées sont déjà venues à Strasbourg en 2015. Elles s'étaient alors rendues au cimetière israélite de Strasbourg-Cronenbourg, sur la pierre tombale qui porte le nom de leur grand-mère, Alice Simon, et des 85 autres victimes du médecin allemand August Hirt. C'est sous l'impulsion de ce professeur d'anatomie de l'université nazie de Strasbourg que 86 personnes juives avaient été sélectionnées dans le camp de concentration d'Auschwitz en 1943, transportées peu après dans les Vosges puis assassinées dans la chambre à gaz du camp de concentration de Natzweiler-Struthof.

August Hirt avait l'intention de constituer une collection de squelettes juifs, mais il n'a pas pu achever son projet avant de quitter Strasbourg en 1944, juste avant la libération de la ville par les Alliés. Les cadavres des 86 victimes, dont celui d'Alice Simon, ont été découverts par les soldats américains dans le sous-sol de l'institut d'anatomie.

Betsy Simon nous explique que, pendant longtemps, ils savaient uniquement que leur grand-mère était décédée en Europe pendant la guerre. Ils se demandaient avec une certaine appréhension si elle avait pu être déportée parce qu'elle était juive. Ce n'est qu'en 1994 que son père, Carl Simon, et sa mère ont fait le voyage en Europe : ils ont visité Auschwitz et y ont trouvé une liste des détenus mentionnant l'arrivée d'Alice Simon. Les cinq frères et sœurs se souviennent : « Notre père en a déduit qu'elle

n'avait pas quitté Auschwitz vivante. » Carl Simon a appris la vérité de la bouche du journaliste Hans-Joachim Lang en 2001. Ce dernier avait réussi à identifier les victimes retrouvées à l'institut d'anatomie de Strasbourg.

Cela fait quelques jours que les petits-enfants d'Alice Simon ont rejoint, en Alsace, d'autres membres des familles des 86 pour une rencontre avec des chercheurs et des étudiants des universités de Strasbourg et Tübingen.



Les cinq frères et sœurs Elizabeth, Joanne, John, Deborah et Christine Simon
(de gauche à droite).

Jusqu'à ces dernières années, l'université de Strasbourg avait du mal à accepter de se souvenir d'August Hirt et de ses crimes. « Pendant longtemps, Strasbourg n'a pas considéré la période de l'annexion nationale-socialiste comme faisant partie de son histoire », nous explique l'historien Christian Bonah. Durant cette période difficile, l'université française s'était repliée au centre de la France, dans la ville de Clermont-Ferrand. Sous la pression croissante de l'opinion publique, l'université a fini par abandonner cette position. Depuis, elle ne se dérobe plus et aborde l'annexion en toute conscience. Un rapport scientifique paru en 2022 fait état de

cette histoire collective. Mais comment vit-on avec la vérité quand sa propre grand-mère fait partie des 86 personnes assassinées ?

Les petits-enfants d'Alice Simon se sont mis en route en direction de l'institut d'anatomie de Strasbourg et des Vosges. Ils ont visité l'ancien camp de concentration et la chambre à gaz qui est de nouveau ouverte au public depuis l'automne dernier après des travaux de rénovation. Debbie nous explique que le fait d'être déjà venues a aidé les trois aînées. Les deux plus jeunes, John et Betsy, avaient été préparés mentalement par les autres, grâce à des photos et des récits. Pourtant, John nous raconte qu'il s'y est senti comme « en pilote automatique », comme anesthésié. Betsy décrit ses émotions de la façon suivante : « Je ne sais pas, c'est trop à encaisser. » Pour autant, il était essentiel pour eux de voir ces lieux de leurs propres yeux.

Quelque chose d'autre a troublé leur visite du camp de concentration de Natzweiler-Struthof. Dans le cadre de la rénovation, la famille Simon avait fait don au mémorial de l'alliance de leur grand-père, Herbert Simon, à l'intérieur de laquelle est gravé le nom d'Alice, leur grand-mère.

Avec le changement de direction du lieu, l'organisation de l'exposition a été confiée à une autre équipe qui semble avoir oublié que l'on avait annoncé à la famille que l'anneau serait présenté dans un lieu de recueillement spécifique.

Dans les faits, l'alliance est visible dans une vitrine de l'une des salles du bâtiment depuis l'automne 2022. Chris regrette qu'elle y soit exposée d'une façon qui empêche de lire le nom d'Alice. Debbie déclare : « Nous l'avons vu de nos propres yeux, les gens ne comprennent pas ce que cette bague fait là. » Ils sont également consternés par la sobriété de la présentation. Ils déplorent qu'il n'y ait pas davantage d'explications pour tous ceux qui se rendent jusque dans la chambre à gaz sans guide, comme si on n'osait pas confronter les gens à l'horreur. « Maintenant, tout est bien propre », dit Chris.

Quelques jours avant notre discussion, ils ont déjeuné avec les étudiants du séminaire et Guillaume d'Andlau, l'actuel directeur du site. « Les étudiants ont d'emblée exprimé leur indignation, raconte Debbie. Cela nous a donné le courage de prendre la parole

et finalement, la discussion a été assez animée. » La réaction de la direction la laisse sans voix : en concevant l'exposition, ils ont voulu laisser à chacun la liberté de se faire sa propre expérience. « Ils ont dû penser que cette simplicité voulait tout dire, constate Chris. Comme si les gens voulaient voir ça comme ça, comme si c'était mieux de ne pas trop en savoir sur ce qui s'est passé à cet endroit. »

Il est plus facile pour eux de parler de leur père qui a passé sa vie à combattre les discriminations dans sa nouvelle patrie américaine, et de son rapport à la vérité et à l'Allemagne. « Je ne peux pas en vouloir à ceux qui n'y sont pour rien », cite Chris. « Mais il est clair qu'il ressentait aussi de la colère », admet Betsy dans le récit à plusieurs voix de la famille.

Carl Simon, décédé en 2014 à l'âge de 92 ans, a quitté l'Allemagne durant l'été 1936 avec un *Kindertransport* (opération humanitaire de sauvetage d'enfants, NdT) en direction de l'Angleterre. Un an plus tard, sa sœur jumelle, Hedda, a suivi le même chemin. « Alice a dû tout mettre en œuvre pour que les jumeaux soient en sécurité », dit Debbie. Carl, son père, a pu s'expatrier aux États-Unis en 1939 grâce au soutien d'une bienfaitrice aisée. Il y a fait ses études et est devenu pasteur presbytérien. Son père, Herbert Simon, avocat et soldat de la Première Guerre mondiale plusieurs fois décoré, était décédé à Berlin en janvier 1936 à l'âge de 55 ans. C'est là-bas qu'Herbert et Alice s'étaient rencontrés, qu'ils s'étaient convertis au luthéranisme et qu'ils s'étaient mariés. Alice, quant à elle, avait voulu rester à Berlin pour s'occuper de sa belle-mère.

Les nombreuses anecdotes des quatre sœurs et de leur frère prouvent que la frontière entre traumatisme et heureux hasard est ténue. Par exemple, la façon dont Hans-Joachim Lang, celui qui a identifié les victimes à partir des numéros des corps de l'institut d'anatomie de Strasbourg, a retrouvé Carl Simon et lui a révélé la vérité sur la mort de sa mère. « Père venait de s'acheter un nouvel ordinateur et il faisait quelques recherches pour s'essayer à internet », se souvient Debbie. Sur le site de la *Gedächtniskirche* [église du Souvenir] de Berlin où il avait été baptisé et confirmé, il a écrit : « Bonjour, je suis Carl Simon, mes parents étaient Alice et Herbert Simon, quelqu'un sait-il quelque chose sur ma famille ? » Hans-Joachim Lang a découvert ce message au cours de sa quête. Il a su tout de suite qui était Carl Simon.

***Tribune juive*, n° 1694, 22.06.2023. « Quatre journées autour des 86 juifs gazés au Struthof »**

À l'été 1943, 86 juifs furent acheminés au camp du Struthof pour y être assassinés et transformés en pièces de collection afin de garder une trace de la « race repoussante ». Une rencontre exceptionnelle a permis de réunir durant quatre jours des parents de ses victimes particulières de la Shoah.

Alice Simon, née Remak, juive allemande et veuve d'un ancien combattant juif de l'armée allemande, fut déportée à Auschwitz en mai 1943. Elle y est sélectionnée pour le projet d'une collection de squelettes de la « race juive » en voie d'élimination, initié par l'institut d'anatomie de la *Reichsuniversität* de Strasbourg (en Alsace annexée) et dirigé par le sinistre professeur August Hirt. Elle est conduite au camp de concentration de Natzweiler-Struthof, le seul situé sur l'actuel territoire français, et gazée le 11 août, dans la petite chambre à gaz installée à côté du camp. Mais ses descendants ignoraient tout des détails de sa mort jusqu'à ce que l'admirable historien allemand Hans-Joachim Lang parvint en 2003, après une longue enquête – très bien relatée dans le film *Le Nom des 86*, disponible sur internet – à retrouver les noms de ces êtres humains assassinés dans le cadre de cette alliance sans équivalent dans le système nazi entre le monde universitaire et l'univers concentrationnaire.

Cinq des petits-enfants d'Alice Simon, tous domiciliés dans l'État américain du Wisconsin, ont participé à ce séminaire de grande qualité accueilli en Alsace du 12 au 15 juin. Au lendemain d'une journée de conférences, réservée aux parents des 86 et aux spécialistes du sujet (Jeanne Teboul, enseignante à l'université de Strasbourg et coordinatrice du séminaire, prépare par exemple un livre consacré à la mémoire de ce crime en Alsace), les membres de cette famille très soudée se sont recueillis longuement devant la chambre à gaz où périt leur grand-mère. À leurs côtés se trouvaient des descendants de plusieurs des 85 autres victimes, venus spécialement d'Israël, de Suisse, de Paris ou du Royaume-Uni ainsi que des universitaires et étudiants français ou allemands et des responsables divers d'institutions mémorielles.

C'est au fécond partenariat entre l'université de Strasbourg, l'université allemande de Tübingen, le Fonds social juif unifié et l'Office national des combattants et victimes de guerre que l'on doit ce séminaire humainement et intellectuellement très dense.

33 | **Actualité juive**
N° 1694 - 22 JUIN 2023

ALSACE

Quatre journées autour des 86 juifs gazés au Struthof

A l'été 1943, 86 juifs furent acheminés au camp du Struthof pour y être assassinés et transformés en pièces de collection afin de garder une trace de la « race repoussante ». Une rencontre exceptionnelle a permis de réunir durant quatre jours des parents de ses victimes particulières de la Shoah.

Alice Simon, née Remak, juive allemande et veuve d'un ancien combattant juif de l'armée allemande, fut déportée à Auschwitz en mai 1943. Elle y est sélectionnée pour le projet d'une collection de squelettes de la « race juive » en voie d'élimination, initié par l'Institut d'anatomie de la Reichsuniversität de Strasbourg (en Alsace annexée) et dirigé par le sinistre professeur August Hirt. Elle est conduite au camp de concentration de Natzweiler-Struthof, le seul situé sur l'actuel territoire français, et guetée le 11 août, dans la petite chambre à gaz installée à côté du camp. Elle avait auparavant pu envoyer ses parents, Carl et Hedda, en Angleterre. Mais ses descendants ignoraient tout des détails de sa mort jusqu'à ce que l'admirable

historien allemand Hans-Joachim Lang parvint en 2003, après une longue enquête - très bien relatée dans le film « *Le Non des 86* », disponible sur Internet - à retrouver les noms de ces êtres humains assassinés dans le cadre de cette alliance sans équivalent dans le système nazi entre le monde universitaire et l'univers concentrationnaire.

Cinq des petits-enfants d'Alice Simon, tous domiciliés dans l'État américain du Wisconsin, ont participé à ce séminaire de grande qualité accueilli en Alsace du 12 au 15 juin. Au lendemain d'une journée

de conférences, réservée aux parents des 86 et aux spécialistes du sujet (Jeanne Teboul, enseignante à l'université de Strasbourg et coorganisatrice du séminaire, prépare par exemple un livre consacré à la mémoire de ce crime en Alsace), les membres de cette famille très soudée se sont recueillis longuement devant la chambre à gaz où périt leur grand-mère. À leurs côtés se trouvaient des descendants de

plusieurs des 85 autres victimes, venus spécialement d'Israël, de Suisse, de Paris, ou du Royaume-Uni ainsi que des universitaires et étudiants français ou allemands et des responsables divers d'institutions mémorielles.

C'est au fécond partenariat entre l'université de Strasbourg, l'université allemande de Tübingen, le Fonds social juif unifié et l'Office national des combattants et victimes de guerre que l'on doit ce séminaire humainement et intellectuellement très dense. ■

Nathan Katz



Cinq descendants d'Alice Simon, autour de la chambre à gaz du camp du Struthof

Article paru dans *Tribune juive* n° 1694 du 22 juin 2023.

[illegible]

Perspectives

Projet CIERA : « L'Histoire de l'Autre ? Mémoires et politiques mémorielles concernant la *Reichsuniversität Straßburg* de part et d'autre du Rhin (1941-2023) »



fr de en

LE CIERA • FORMATION • MOBILITÉ • RECHERCHE • VALORISATION •

Contact Lettre d'info Se connecter S'inscrire

Accueil / Recherche / « Réseaux et terrains »

L'HISTOIRE DE L'AUTRE ? MÉMOIRES ET POLITIQUES MÉMORIELLES CONCERNANT LA REICHUNIVERSITÄT STRABBURG DE PART ET D'AUTRE DU RHIN (1941-2023)

PRÉSENTATION

Reposant sur une collaboration pluridisciplinaire (histoire, anthropologie, médecine) entre une équipe française (Université de Strasbourg) et une équipe allemande (Université de Tübingen), ce programme vise un double objectif. D'une part, contribuer à la production de connaissances sur l'histoire de la *Reichsuniversität Straßburg* (1941-1944) et les mémoires / politiques mémorielles qu'elle suscite aujourd'hui dans les sociétés française et allemande. D'autre part, former les étudiant·es de Master et doctorat à la pratique de la recherche pluridisciplinaire, à partir de sources et matériaux variés (archives, récits oraux, images, observations ethnographiques, collectes et fouilles archéologiques contemporaines) dans un contexte d'échanges binationaux favorisé par des séminaires semestriels et deux ateliers conjoints.

ORGANISATION

Jeanne TEBOUL

ÉTABLISSEMENTS

Établissement organisateur
Université de Strasbourg
Établissements partenaires
Eberhard-Karls-Universität Tübingen

MANIFESTATIONS

Dates	Titre
26/03/2024	Conférence de Madame Ilse Hilbold, historienne, coordinatrice scientifique du Monument numérique Alsace-Moselle 1939-1945 : « Le monument numérique Alsace Moselle 1939-1945 »

EBERHARD KARLS
UNIVERSITÄT
TÜBINGEN



Universität
de Strasbourg



Ludwig-Uhland-Institut für Empirische Kulturwissenschaft

Private (family) memories of
the Holocaust

Franco-German politics of
remembrance

The future of memory

16. - 17. May, University of Tübingen

Le Centre interdisciplinaire d'études et de recherches sur l'Allemagne (CIERA), basé à Paris, promeut et soutient la coopération scientifique entre la France et l'Allemagne par le biais d'un soutien aux activités dans les deux pays.

En ligne : <https://www.ciera.fr>

(à gauche) : Prospectus du programme CIERA pour la conférence conjointe des 16 et 17 mai 2024 au *Ludwig-Uhland-Institut* de l'université de Tübingen.



Le projet CIERA et une rencontre à Tübingen pour commencer

Le séminaire de juin 2023 a fait naître le souhait de poursuivre et d'inscrire dans le temps des collaborations pédagogiques et de recherche entre les équipes de l'université de Tübingen et celles de l'université de Strasbourg.

À l'été 2023, un programme de formation et de recherche (PFR) porté par Jeanne Teboul, Christian Bonah, Hans-Joachim Lang et Reinhard Johler a été financé par le Centre interdisciplinaire d'études et de recherches sur l'Allemagne (CIERA). Le CIERA est un groupement d'établissements français d'enseignement supérieur et de recherche qui favorise et soutient la coopération scientifique entre la France et l'Allemagne. Outre Jeanne Teboul, Christian Bonah de Strasbourg ainsi que Reinhard Johler et Hans-Joachim Lang de Tübingen sont également partie prenante de ce projet.

Intitulé « L'Histoire de l'Autre ? Mémoires et politiques mémorielles concernant la *Reichsuniversität Straßburg* de part et d'autre du Rhin (1941-2023) », ce programme cherche à permettre le développement de recherches et de projets pédagogiques franco-allemands sur la question des mémoires de la *Reichsuniversität*, sous la forme de séminaires et de colloques communs, ainsi que de publications rédigées ensemble.

Reposant sur une étroite collaboration pluridisciplinaire (histoire et anthropologie) entre une équipe française (université de Strasbourg) et une équipe allemande (université de Tübingen), ce programme « L'Histoire de l'Autre ? » vise un double objectif de recherche et de formation. Il s'agit de : 1) contribuer à la production de connaissances sur l'histoire de cette institution et les mémoires qu'elle suscite aujourd'hui dans les sociétés française et allemande à travers des recherches empiriques encadrées par des séminaires ; 2) former les étudiants de master et doctorat à la recherche à partir de sources, matériaux et outils méthodologiques pluridisciplinaires (archives, récits oraux, images, observations ethnographiques) dans un contexte de dialogue binational et européen. Dans ce volet formation, une attention particulière est portée aux questions éthiques, épistémologiques et déontologiques, particulièrement

vives lorsqu'il s'agit – comme c'est le cas dans ce projet – de traiter de sujets absents, sensibles ou encore minorés dans la littérature.

Sur la période 2023-2025, le PFR a permis de pérenniser la collaboration franco-allemande amorcée dans le cadre du séminaire de juin 2023 et de structurer l'équipe en favorisant les échanges scientifiques et pédagogiques entre ses membres et avec des chercheurs, étudiants et doctorants travaillant sur la thématique en France et en Allemagne ; il a offert des espaces de dialogue venant nourrir des séminaires indépendants (université de Strasbourg et université de Tübingen) et des initiatives communes (deux ateliers/journées d'études permettant de croiser et confronter les approches, les sources, les méthodes et les résultats des enquêtes réalisées dans le cadre des séminaires). Les résultats de ces travaux ont fait l'objet d'une valorisation sous la forme de publications scientifiques et digitales (science ouverte) et d'actions de science participative.

Les 16 et 17 mai 2024 ont marqué la première étape importante de ce projet avec le colloque coorganisé au *Ludwig-Uhland-Institut für Empirische Kulturwissenschaft* de Tübingen et intitulé *Private (Family) Memories of the Holocaust – Franco-German Politics of Remembrance. The Future of Memory* (« Mémoires privées [familiales] de la Shoah – Politiques mémorielles franco-allemandes. L'Avenir de la mémoire »). L'événement a commencé par la visite de lieux de mémoire importants : le *Gräberfeld X* (« carré X ») du cimetière municipal de Tübingen, l'institut d'anatomie de Tübingen (et l'exposition en cours à ce moment-là : *Entgrenzte Anatomie*) et la nouvelle Aula (où le rectorat de la *Reichsuniversität Straßburg* transférée à Tübingen a trouvé refuge dans quelques salles en 1944). Ensuite, les étudiants ont participé à un séminaire franco-allemand consacré à la culture mémorielle puis, dans la soirée, les résultats de la rencontre de Strasbourg en juin 2023 ont été présentés devant une assistance composée d'une cinquantaine de personnes. Le lendemain, huit exposés ont dressé un panorama des recherches en cours sur la culture mémorielle à Strasbourg et à Tübingen. Enfin, une discussion générale a permis de définir les thèmes des rencontres à venir.

Michaël Landolt est depuis le 1^{er} novembre 2023 le nouveau directeur du mémorial installé sur le site de l'ancien camp de concentration de Natzweiler-Struthof. Ce mémorial dont le nom officiel est « Centre européen du résistant déporté », est administré par l'Office national des combattants et victimes de guerre et dépend du ministère de la Défense. M. Landolt est un archéologue qui connaît bien ce site historique pour y avoir travaillé pendant de nombreuses années et y avoir dirigé plusieurs fouilles.

Entretien avec Michaël Landolt

Pourriez-vous vous présenter et présenter votre parcours ?

Je suis Michael Landolt, directeur du CERD depuis le 1^{er} novembre 2023. Je suis mosellan, passionné d'histoire et d'archéologie depuis mon enfance. En parallèle de mes études en archéologie à l'université de Strasbourg, au cours desquelles je me suis spécialisé sur la protohistoire, j'ai participé à de nombreux chantiers de fouilles dans toute la France et en Allemagne. En 2005, j'ai été embauché par le département du Bas-Rhin qui créait alors un service d'archéologie, qui s'est progressivement développé pour devenir « Archéologie Alsace ». J'ai participé à la création puis à la mise en place de ce service. Au cours de mes recherches sur l'âge du Fer, j'ai eu l'occasion de fouiller pour la première fois des vestiges contemporains. En 2011, j'ai participé à une fouille importante à Carspach (Haut-Rhin) sur une galerie allemande de la Première Guerre mondiale qui s'est effondrée le 18 mars 1918. C'est assez étonnant, car mon arrière-grand-père, dont je n'ai pas encore parlé, qui était déporté au camp de Natzweiler, a été arrêté le 18 mars 1944. Cette date du 18 mars résonne étrangement dans ma vie. Parallèlement à cette vie professionnelle, je suis engagé dans l'association du fort de Queuleu à Metz, un camp spécial de la Gestapo, antichambre de la déportation pour les opposants et les résistants. Plus de 1 400 personnes sont passées par ce lieu et près de 900 ont été déportées dans le complexe de Natzweiler, donc il y a un lien très étroit entre ces deux lieux de répression. Mon arrière-grand-père était passeur entre la Moselle annexée et la zone occupée. Il faisait passer des prisonniers de guerre, des Alsaciens-Mosellans réfractaires à l'armée allemande. Il s'est fait arrêter le 18 mars 1944, a été interrogé au fort de Queuleu avant d'être envoyé à Natzweiler le 20 mai 1944. Il a été transféré dans plusieurs camps jusqu'en mai 1945 où il s'est échappé d'une marche de la mort. Je ne l'ai pas connu, mais j'ai été influencé par son histoire et ses objets : un fragment de sa tenue de déporté, ses plaques de déporté, un petit carnet qu'il a tenu.

En 2015, je suis entré à la DRAC à Metz, car je souhaitais diversifier mes activités. Quelques années plus tard, en 2021, nous avons lancé avec Juliette Brangé un programme de fouilles

archéologiques à Natzweiler, dans la carrière. Et puis en 2023, le poste de directeur du CERD s'est libéré. Quand on fait des recherches archéologiques sur un site, on voit des choses, on a des idées et j'avais envie de m'impliquer ; c'était une excellente opportunité de se lancer.

Quels ont été les thèmes de vos recherches archéologiques à Natzweiler et quelles sont les conclusions principales auxquelles vous êtes parvenus ?

Les questions que l'on se posait sont simples. Quand on visite le musée [au CERD], on a accès à un camp figé. Mais le camp n'est pas sorti de terre comme cela, du jour au lendemain. La première question était donc celle de la topographie, de l'histoire, de l'évolution et de la construction du camp. La deuxième question concernait la carrière [le lieu de travail du camp] de manière plus spécifique ; comment fonctionnait-elle ? Il fallait faire un état des lieux et des recherches pour mieux comprendre son organisation et son fonctionnement. Je pense que l'archéologie a beaucoup à apporter à l'histoire des lieux et à la compréhension de leurs usages. Mais elle ouvre aussi des questions mémorielles liées à l'emplacement de la mémoire.

En tant qu'archéologue, vous avez l'avantage de pouvoir puiser de manière particulière dans les profondeurs du terrain historiquement chargé. Comment pouvez-vous en tirer parti pour les projets à venir ?

D'une part, je pense que pour pouvoir expliquer les choses, il faut les avoir étudiées. Les recherches archéologiques – comme d'autres méthodes : le travail sur archives, l'analyse de photographies ou de témoignages – nous permettent de mieux comprendre le site et son fonctionnement. D'autre part, l'un des problèmes au CERD concerne le manque d'objets. Dans le contexte actuel, marqué par le décès des derniers survivants, comment évoquer les victimes et l'histoire du camp, en l'absence de matérialité ? Les recherches archéologiques, qu'elles soient programmées ou préventives, fournissent ces éléments matériels indispensables pour faire l'histoire d'une personne ou d'une thématique et la valoriser. Par exemple, dans le cadre de la restauration des miradors et de la chambre à gaz, des sondages ont été menés par « Archéologie Alsace » qui ont permis de découvrir un filtre de masque à gaz

et quelques objets. D'autres opérations conduites dans la toiture du bâtiment abritant la chambre à gaz ont permis de collecter des objets : par exemple un triangle rouge de déporté en tissu et de nombreux fragments de chaussures. Des chaussures d'enfants, d'adultes, de femmes, d'hommes et des inscriptions qui semblent provenir de l'Est de l'Europe. Tout cela pose des questions et invite à poursuivre les recherches.

Quels sont justement les projets en cours et à venir ?

Ils sont nombreux. Nous travaillons actuellement sur la programmation et la révision de la scénographie à l'échelle du site complet : le bâtiment du CERD, le musée dans le camp, la baraque-cuisine, en intégrant également la chambre à gaz dans cette réflexion pour créer davantage de cohérence. Sur le plan du discours et des informations transmises, les recherches tout comme les chiffres ont évolué et cela doit être pris en compte pour mieux contextualiser et expliquer les choses. Le parcours de visite actuel ne contextualise sans doute pas suffisamment le système concentrationnaire et n'explicite pas assez les liens du KL-Natzweiler avec d'autres camps, et Auschwitz en particulier. Cela aiderait les visiteurs à faire des liens, à comprendre que les détenus ont souvent été transférés d'un camp à l'autre par exemple. Sur un autre plan, des questions liées aux visiteurs, au personnel et aux parcours de visite se posent également. L'un des enjeux concerne la gestion de la fréquentation du site, qui a beaucoup augmenté. En 2023, nous avons reçu 225 000 visiteurs, dont 50 % de scolaires. L'objectif principal, pour nous, n'est pas l'augmentation de la fréquentation, mais plutôt l'amélioration de l'expérience des visiteurs, en travaillant sur l'accueil des publics, sur la création de parcours adaptés aux différents publics ou encore sur la formation de guides, ce qui passe notamment par le renforcement des liens avec la recherche. L'un des objectifs de l'année 2025 concerne la création d'un centre de documentation. Nous avons beaucoup de ressources bibliographiques, qui sont dispersées. Nous aimerions avoir un vrai lieu, une vraie bibliothèque pour accueillir des chercheurs, des étudiants ou des familles qui font une recherche. Un endroit adéquat pour consulter des ouvrages, des archives ou des objets. Enfin, les partenariats devraient aussi être renforcés. Nous avons envie de travailler avec les collectivités, avec la communauté de communes et la Région notamment.

Qu'en est-il de la dimension franco-européenne de ces partenariats ?

Merci d'avoir posé la question. Il s'agit en effet d'une dimension fondamentale. Le lieu est le Centre *européen* du résistant déporté, mais jusqu'à présent, ce sont principalement les témoignages de détenus français qui ont été représentés. La nouvelle scénographie devra remettre les pays à leur place, car les Français représentent une minorité. Sur la question des visiteurs étrangers, l'enjeu est important aussi. Il me semble indispensable de pouvoir proposer des visites guidées comme des documents pédagogiques en allemand, ainsi qu'une version bilingue de notre site internet.

On a renoué des projets avec le VGKN, l'association allemande des camps annexes, avec laquelle on travaille. Nous organiserons notamment un colloque en septembre 2025 ensemble.

De façon plus spécifique, pourriez-vous nous parler des projets qui concernent la chambre à gaz ? Les familles des 86 victimes juives assassinées dans cet espace ont émis des critiques à l'encontre de l'exposition ouverte en novembre 2022, soit avant votre mandat. Ces critiques peuvent-elles être prises en compte et qu'est-il prévu pour ce lieu ?

Pour cet espace, nous sommes désormais très conscients des points à améliorer : les textes difficilement lisibles car trop petits, les problèmes de traduction en allemand de certains termes, la question des objets et celle de l'explicitation des lieux. La pièce manque d'informations. Il faudrait expliquer à quoi elle servait avant, au début du camp, pendant la période médicale, après, et aujourd'hui. Par exemple, dans le bâtiment, on voit des bacs, on voit des lavabos, tout cela sans explication. C'est un aspect à améliorer, en lien avec les travaux que vous conduisez. Nous avons d'ailleurs eu une première réunion à ce sujet. Puis, il y a tous les problèmes liés aux objets [de l'exposition]. Dans la perspective de l'inauguration, il y a probablement eu un peu de précipitation à l'origine de certaines imperfections. Avec des objets qui étaient prévus pour être présentés, qui ne le sont pas. Tout cela doit être repris. Aussi avec des vitrines peut-être plus adaptées qui s'ouvrent plus facilement. Il y a plein de questions autour des objets.

Et puis il y a la dernière salle, la salle mémorielle. Je vais très souvent écouter et regarder le public. Au-delà des livres d'or ou des commentaires laissés sur TripAdvisor, les réactions des visiteurs me paraissent essentielles. En observant, je me suis aperçu que les gens rentrent dans la chambre à gaz et y restent peu ; ils lisent rarement les textes, font un tour et repartent. Cela manque d'un lieu mémorialisé, calme, pour se recueillir. La mise en place d'une salle mémorielle devrait permettre cela : rendre hommage aux victimes en mettant un visage sur chacune d'elles. La pièce mémorielle devrait être évolutive, afin de pouvoir être actualisée en fonction des avancées de la recherche, en temps réel. Un dispositif numérique permettrait d'inclure des photographies, car un mémorial avec des noms ne produit pas le même effet que des visages. Je m'en aperçois aussi à titre personnel : j'éprouve plus d'émotions devant un visage et la photographie, comme la biographie, me paraît fondamentale. Il faut donc lier la recherche à cette mémoire, pour ne pas que les choses soient figées. La recherche évolue et les dispositifs numériques permettent d'informer en temps réel. Sur ces sujets qui peuvent susciter du révisionnisme, on n'a pas le droit à l'erreur ni à l'approximation.

Vous parliez des visiteurs. Vous savez que ce livre est issu d'un séminaire avec les familles des victimes, qui constituent un petit groupe de visiteurs. Cette pièce leur est-elle aussi destinée ?

Il est important qu'il y ait un lieu pour les victimes et leurs proches, effectivement. Et que cette pièce mémorielle soit aussi pour elles, pour les familles de toutes les victimes de la chambre à gaz. Il faut que ces personnes puissent, si elles ont envie, se recueillir et effectuer un geste mémoriel (dépôt d'une fleur ou d'une pierre par exemple) ; il faut que cet espace soit adapté à cela, même si ce n'est que quelques personnes par an. Il en est de même pour les autres visiteurs qui peuvent ressentir les mêmes besoins.

Épilogue

Chaque livre a son histoire propre. Il en est de même pour celui-ci. Il est le résultat d'une rencontre franco-allemande qui a eu lieu en Alsace en juin 2023, avec des descendants de victimes nazies venus des États-Unis, d'Israël, de Suisse et du sud de la France. Il raconte et éclaire une histoire que l'on peut qualifier de particulière tant elle a fait l'objet d'une mémoire fluctuante pendant plus de 80 ans. Pour la rendre tangible, l'équipe éditoriale basée à Strasbourg et à Tübingen a opté à la fois pour un titre long et un plaidoyer court : 86 numéros en héritage.

Au début de l'été 1943, 86 personnes juives ont été sélectionnées par deux anthropologues dans le camp de concentration d'Auschwitz puis transportées à travers l'Europe pour arriver en Alsace annexée par l'Allemagne nazie. Là, ces 29 femmes et 57 hommes ont été assassinés dans la chambre à gaz du camp de concentration de Natzweiler-Struthof. Leurs corps ont ensuite été transférés à l'institut d'anatomie de la *Reichsuniversität Straßburg*, puis entreposés dans des cuves au sous-sol du bâtiment, l'objectif final étant de les transformer en squelettes afin d'enrichir la collection anatomique de l'institut. Cependant, le projet n'a pas abouti à cause de la guerre. Bien que leurs corps aient été en grande partie détruits à l'automne 1944 à l'institut d'anatomie et qu'ils aient été enterrés de façon anonyme à Strasbourg après la fin de la guerre, l'histoire de ces personnes venues d'Allemagne et de pays européens occupés par la *Wehrmacht* n'est pas encore terminée.

En effet, la mémoire de ces 86 personnes n'est pas restée éveillée uniquement dans le cercle privé de familles juives dispersées dans le monde entier qui ont survécu à la Shoah. Elle est également présente – même si c'est de moins en moins le cas depuis de nombreuses années – aux endroits où leur destin s'est noué : à l'université de Strasbourg qui, pour des raisons compréhensibles, n'a pas voulu assumer l'héritage de la *Reichsuniversität Straßburg* en 1945, et à l'université de Tübingen, qui a hébergé la *Reichsuniversität Straßburg* dans ses locaux pendant quelques mois à partir de la fin 1944 (cet épisode a d'ailleurs été très vite oublié après la Seconde Guerre mondiale).

Dès lors, et même si c'était pour des raisons différentes, on a refusé des deux côtés du Rhin de se souvenir des crimes commis à la *Reichsuniversität Straßburg*. Ce sont des chercheurs isolés

particulièrement opiniâtres qui ont initié la première phase du traitement historique de ces crimes à la toute fin des années 1990 : à Strasbourg, Patrick Wechsler et Jacques Héran puis, quelques années plus tard, Georges Federmann, Roland Knebusch et Raphaël Toledano du Cercle Menachem Taffel ; à Tübingen, Hans-Joachim Lang qui, après des recherches intensives, a réussi en 2003 à identifier et à rendre publics les noms des 86 personnes juives assassinées. Après des années d'hésitation, l'université de Strasbourg a finalement décidé de faire la lumière sur les crimes méthodiquement commis entre ses murs par les médecins nazis. À cet effet, elle a nommé une Commission historique internationale indépendante pour l'histoire de la *Reichsuniversität Straßburg*, en lui donnant notamment pour mission de faire la lumière sur les recherches menées à l'époque à la faculté de médecine et à l'hôpital civil et de s'intéresser en détail aussi bien aux criminels qu'aux victimes.

Le rapport scientifique que la Commission a publié en mai 2022 a élucidé de nombreux points. En même temps, il a servi de catalyseur à de nouvelles activités dans le champ de la culture mémorielle. C'est ainsi que nous avons invité tous les descendants des 86 personnes juives assassinées que nous avons pu recenser à nous rencontrer à Strasbourg en juin 2023. Les organisateurs de ce projet lui ont donné à dessein une dimension franco-allemande et l'ont méticuleusement préparé avec leurs étudiants au cours de deux séminaires, l'un à l'université de Strasbourg, l'autre à l'université de Tübingen. De fait, les missions confiées aux étudiants étaient parfois lourdes et exigeantes sur le plan méthodologique. Il s'agissait pour douze étudiants (quatre de Strasbourg et huit de Tübingen) de participer à la rencontre par équipes mixtes, d'observer de près ce qui s'y passait, d'interroger les descendants des victimes en faisant preuve de sensibilité et d'esprit d'ouverture, et finalement de consigner ce qu'ils avaient vu, entendu, vécu et ressenti.

Leurs comptes-rendus détaillés de ce rassemblement qui a eu lieu du 12 au 15 juin 2023 sont inclus dans ce livre, de même que le programme extrêmement exigeant auquel tous les participants ont été conviés. Cet ouvrage contient également les réflexions détaillées, les éloges et les critiques des quinze membres des familles des victimes qui ont pu se rendre à Strasbourg : Sara et Shai Bell, Henri Bober, Erika et Sheira Kates, Béatrice et Philippe Saltiel,

Deborah Simon Konkol et Ron Konkol, Joanne Simon Weinberg et Don Weinberg, Christine Simon Halverson et James Halverson, Elizabeth Simon et John Simon.

Nous tenons à les remercier tout particulièrement pour leur participation, leur ouverture d'esprit et leur propension au dialogue. Nous avons approfondi différents sujets : l'impact transgénérationnel de ce crime au sein des familles, l'évolution des cultures mémorielles après le décès des derniers survivants de la Shoah, ainsi que la médiation éducative et pédagogique que cette évolution requiert, par exemple dans les sites commémoratifs. Mais il est également nécessaire que nous fassions notre autocritique : notre programme était si dense que les membres des familles n'ont pas pu avoir entre eux les conversations nourries qui leur auraient permis de partager leurs expériences.

C'est donc aussi à cela que ce livre entend contribuer. Enfin, cet ouvrage veut réitérer un appel commun qui s'est fait entendre à maintes reprises lors de notre rencontre de Strasbourg en juin 2023, parfois fortement, souvent plus discrètement, en différents lieux, par différentes personnes : Nous nous souvenons !

Notes

- 1 « Adresse du Cercle catholique de Québec à Monsieur le marquis de Lévis et à Monsieur le marquis de Nicolay », in Thomas Chapais, *Discours et conférences*, Québec, Demers, 1897, p. 333.
- 2 <https://www.unistra.fr/universite/notre-histoire/rapport-de-la-commission-historique-pour-lhistoire-de-la-reichsuniversitaet-strassburg-rus> (consulté le 10 novembre 2025).
- 3 <https://dhvs.unistra.fr/ressources-humanites-numeriques/plateforme-wiki-rus-med/> (consulté le 10 novembre 2025).
- 4 <https://www.unistra.fr/universite/notre-histoire/rapport-de-la-commission-historique-pour-lhistoire-de-la-reichsuniversitaet-strassburg-rus> (consulté le 10 novembre 2025).
- 5 *Ibid.*, p. 43.
- 6 Outre François Hollande, le président du Conseil de l'UE, Donald Tusk, la première ministre lettone, Laimdota Straujuma (dont le pays assurait alors la présidence de l'UE), le président du Parlement européen, Martin Schulz, et le secrétaire général du Conseil de l'Europe, Thorbjørn Jagland, étaient également présents.
- 7 La ministre des Affaires étrangères s'est trompée en parlant du début du mois de juin 1943. Il s'agit en fait du 2 août 1943.
- 8 Discours de la ministre allemande des Affaires étrangères Annalena Baerbock lors de la cérémonie des 75 ans du Conseil de l'Europe, 16 mai 2024. <https://www.auswaertiges-amt.de/de/newsroom/2657518-2657518> (consulté le 19 février 2026).
- 9 Ces étudiants étaient Anna Devlamynck, Hélène Goefft, Marie-Christelle Laré et Ariel-Harel Segev de Strasbourg et Maren Kolb, Benita Müller, Teresa-Annalena Pohl, Arno Schmidt, Franziska Schmid, Paris Siaperas, Simon Zauner et Shuai Zang de Tübingen.
- 10 Henry Rousso, *Face au passé. Essais sur la mémoire contemporaine*, Paris, Belin, 2016, p. 40.
- 11 L'expression est fréquemment utilisée dans la presse, comme dans le débat public.
- 12 Annette Wieviorka, *L'ère du témoin*, Paris, Plon, 1998.
- 13 Il semble illusoire de vouloir dresser un inventaire exhaustif des témoignages disponibles de survivants de la Shoah. Citons simplement la collecte réalisée par la *Shoah Foundation* (créée en

- 1994), qui a rassemblé à ce jour plus de 54 000 témoignages relatifs à l'Holocauste dans plusieurs dizaines de langues. Plusieurs initiatives francophones sont également à signaler, comme celle de l'INA et de la Fondation pour la mémoire de la Shoah.
- 14 Ianis Roder, *Sortir de l'ère victimaire. Pour une nouvelle approche de la Shoah et des crimes de masse*, Paris, Odile Jacob, 2020, p. 178.
 - 15 Maurice Halbwachs, *La topographie légendaire des Évangiles en Terre Sainte*, Paris, PUF, 1941, p. 7.
 - 16 Il ne s'agit pas ici de nier l'existence des critiques, parfois très vives, adressées au « devoir de mémoire », au « trop de mémoire » et autres « abus » de la mémoire mais de poser le caractère aujourd'hui institutionnalisé et acquis de la présence de la mémoire de la Shoah.
 - 17 Nicole Lapiere, « Le cadre référentiel de la Shoah », *Ethnologie française*, 2007, vol. 37 (3), p. 475-482, <https://doi.org/10.3917/ethn.073.0475> (consulté le 10 novembre 2025).
 - 18 Henry Rouso, *Vichy. L'événement, la mémoire, l'histoire*, Paris, Folio, 2001.
 - 19 Cette thèse du « silence » ayant entouré le génocide dans les décennies suivant la guerre est aujourd'hui discutée dans les travaux historiques, qui font notamment valoir les témoignages parus immédiatement après la guerre et composant une « première mémoire de la Shoah ». Dans un ouvrage paru en 2015, François Azouvi remet en cause ce qu'il qualifie de « mythe du grand silence ». Pour un aperçu relatif à ces débats, voir notamment : Simon Perego, « La mémoire avant la mémoire. Retour sur l'historiographie du souvenir de la Shoah dans la France de l'après-guerre », *20^e et 21^e. Revue d'histoire*, 2020, n° 145 (1), p. 77-90.
 - 20 Henry Rouso, *Le syndrome de Vichy (1944-1987)*, Paris, Seuil, 1987.
 - 21 Citons notamment, dans ce mouvement, le rôle-clef joué par Serge et Beate Klarsfeld. L'association qu'ils créent en 1979, « Fils et filles de déportés juifs de France » contribue à défendre les droits des descendants des déportés juifs, à rechercher les responsables de la Shoah et à collecter et diffuser les mémoires du génocide.
 - 22 Pensons notamment à la résolution de l'ONU en novembre 2005, proclamant le 27 janvier, jour anniversaire de la libération du camp d'Auschwitz, « Journée internationale de commémoration en mémoire des victimes de l'Holocauste ».

- 23 Nicole Lapierre, « Le cadre référentiel de la Shoah », *op. cit.*, p. 475.
- 24 Johann Michel, *Gouverner les mémoires. Les politiques mémorielles en France*, Paris, PUF, 2010.
- 25 Au-delà du champ mémoriel, la figure de la victime s'est imposée comme figure centrale dans le contemporain. À ce sujet, voir notamment : Didier Fassin & Richard Rechtman, *L'empire du traumatisme : enquête sur la condition de victime*, Paris, Flammarion, 2007.
- 26 Hans-Joachim Lang, *Des noms derrière des numéros. L'identification des 86 victimes d'un crime nazi. Une enquête*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2018.
- 27 *Ibid.*, p. 25.
- 28 L'un des espaces-clefs de la visite est d'ailleurs la « Salle des noms », ouverte au public en 1968 et qui abrite à ce jour plus de 2,7 millions de feuilles de témoignage. Ces formulaires d'un seul feuillet, déposés par des rescapés, des membres de la famille ou des proches du disparu visent à redonner à chaque victime son identité personnelle.
- 29 Site internet de Yad Vashem : <https://www.yadvashem.org/fr/archives/la-salle-des-noms/les-noms-des-victimes-de-la-shoah.html> (consulté le 10 novembre 2025).
- 30 Les murs des noms constituent désormais un dispositif mémoriel très courant en Europe. Citons par exemple le mémorial de la Shoah, inauguré à Paris en 2005 et sur lequel figurent les noms des 75 568 Juifs déportés de France entre 1942 et 1944.
- 31 De très nombreux projets pédagogiques reposent sur cette idée ; voir par exemple le « Mémorial des anciens élèves du collège Jean-Baptiste Clément, victimes de la Shoah », soutenu par la FMS : <https://www.fondationshoah.org/enseignement/memorial-des-anciens-eleves-du-college-jean-baptiste-clement-victimes-de-la-shoah> (consulté le 10 novembre 2025).
- 32 L'initiative de Ruth Zylberman sur l'immeuble situé 209, rue Saint-Maur à Paris a donné lieu à un documentaire (2017) et un ouvrage (2020).
- 33 Annette Wieviorka, *Tombeaux. Autobiographie de ma famille*, Paris, Seuil, 2022.

- 34 Ivan Jablonka, *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus*, Paris, Seuil, 2012.
- 35 Bastien François, *Retrouver Estelle Moufflarge*, Paris, Gallimard, 2024.
- 36 Notamment défendue dans l'ouvrage suivant : Claire Zalc, Tal Bruttman, Ivan Ermakoff, Nicolas Mariot (dir.), *Pour une microhistoire de la Shoah*, Paris, Seuil, 2012.
- 37 Jacques Revel, « L'histoire au ras du sol », préface à Levi Giovanni, *Le pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1989.
- 38 Voir notamment : Nicolas Offenstadt, *Le pays disparu. Sur les traces de la RDA*, Paris, Stock, 2018 et Nicolas Offenstadt, *Urbex RDA. L'Allemagne de l'Est racontée par ses lieux abandonnés*, Paris, Albin Michel, 2019.
- 39 Pierre Nora, *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1984-1992.
- 40 Propriétés de l'État, ces hauts lieux perpétuent la mémoire des grands conflits contemporains auxquels la France a participé : <https://www.defense.gouv.fr/sga/memoire-culture-archives/memoire/hauts-lieux-memoire-nationale> (consulté le 10 novembre 2025).
- 41 Le projet artistique européen des *Stolpersteine*, créé par l'artiste berlinois Gunter Demnig et présent dans de nombreuses villes européennes, s'inscrit dans cette perspective. Il s'agit de commémorer les victimes du nazisme sur les lieux de leur dernier domicile.
- 42 L'exemple le plus célèbre est probablement celui de Riga ; l'ancienne synagogue de la ville abrite un mémorial en hommage aux Juifs assassinés en Lettonie.
- 43 Il existe une abondante littérature sur les visites scolaires des lieux de mémoire liés à la Shoah, Auschwitz en particulier. Voir notamment le numéro thématique de la *Revue d'Histoire de la Shoah* paru en 2010 : « Enseigner l'histoire de la Shoah. France 1950-2010 ». Voir également : Jacques et Ygal Fijalkow, *Les élèves face à la Shoah. Lieux, histoire, voyages*, Albi, Presses du Centre universitaire Jean-François Champollion d'Albi, 2012.
- 44 Piotr Cywinski, « Auschwitz, site mémoriel au XXI^e siècle : réalités, enjeux, questions », in Annette Wieviorka et Piotr Cywinski (dir.), *Le futur d'Auschwitz*, Paris, Les Cahiers Irides, 2011, p. 13.

- 45 Jacques Le Goff, « Le temps national retrouvé », *Le Monde*, 5 février 1993.
- 46 Sur la mémoire européenne, voir notamment : Valérie Rosoux, « Mémoire(s) européenne(s) ? Forces et limites de l'intervention politique dans la mise en scène de l'histoire », *Politiques et sociétés*, 2003, vol. 22 (2), p. 17-34 ; Klaus Eder & Willfried Spohn (dir.), *Collective Memory and European Identity. The Effects of Integration and Elargement*, Aldershot, Ashgate, 2005 ; Majerus Benoît *et al.*, *Dépasser le cadre national des « lieux de mémoire »*. *Innovations méthodologiques, approches comparatives, lectures transnationales*, Bruxelles, Peter Lang, 2009 ; Étienne François, « Lieux de mémoire européens », Paris, La Documentation française, *Documentation photographique*, 2012, n° 8087.
- 47 Sarah Gensburger & Sandrine Lefranc, *À quoi servent les politiques de mémoire ?*, Paris, Presses de Sciences Po, 2017, p. 17.
- 48 Cette idée semble particulièrement forte pour ce qui concerne le rappel public de la Shoah, motivé par l'idée du « Plus jamais ça ».
- 49 Ce texte et le suivant sont basés sur des recherches publiées pour la première fois en 2004 dans une monographie qui a été actualisée lors de sa publication en français. Hans-Joachim Lang, *Des noms derrière des numéros. L'identification des 86 victimes d'un crime nazi. Une enquête*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2018. Les questions qui subsistaient concernant les auteurs de ce crime sont traitées dans le rapport de la Commission historique mise en place par l'université de Strasbourg. Hans-Joachim Lang, « N'y avait-il qu'August Hirt ? Éléments de réponse à quelques points controversés sur les auteurs de ce crime », in Christian Bonah, Florian Schmaltz, Paul Weindling (dir.), *La faculté de médecine de la Reichsuniversität Straßburg et l'hôpital civil sous l'annexion de fait nationale-socialiste 1940-1945. Rapport final de la Commission historique pour l'histoire de la faculté de médecine de la Reichsuniversität Straßburg*, Strasbourg, 2022, p. 217-245.
- 50 *Das Erscheinungsbild der Juden. Eine interessante Sonderausstellung des Naturhistorischen Museums. In 6-Uhr-Abendblatt aus Wien vom 8. Mai 1939*. Citation tirée de Bernhard Purin, *Beschlagnahm. Die Sammlung des Wiener Jüdischen Museums nach 1938*, Katalog zur gleichnamigen Ausstellung des Jüdischen Museums der Stadt Wien vom 12. Oktober bis 26. November 1995, Wien, 1995, p. 12.
- 51 Archiv des Naturhistorischen Museums Wien, Abteilung für Archäologische Biologie und Anthropologie. Ordner Korrespondenz 1941-1947 (Archives du musée d'Histoire naturelle

de Vienne, Département d'archéobiologie et d'anthropologie.
Dossier Correspondance 1941-1947).

- 52 *Ibid.*
- 53 Vernehmung von Lagerkommandant Josef Kramer durch Major Jadin am 26. Juli 1945 in Celle – Nürnberger Prozess-Dokument NO-807. National Archives, RG 238, Box 19, Entry 174. (Interrogatoire du commandant du camp, Josef Kramer, par le major Jadin le 26 juillet 1945 à Celle).
- 54 *Ibid.*
- 55 Sur le sujet mais du point de vue de la faculté de médecine : Patrick Wechsler, *La faculté de médecine de la Reichsuniversität Straßburg (1941-1945) à l'heure nationale-socialiste*, thèse de doctorat, faculté de médecine, Strasbourg, 1991.
- 56 Les numéros-matricules figurent dans la thèse de Robert Steegmann et en note de bas de page dans son ouvrage *Le Struthof KL-Natzweiler. Histoire d'un camp de concentration en Alsace annexée 1941-1945*, Strasbourg, La Nuée bleue, 2005.
- 57 Courrier de Freddy Raphaël à l'auteur, 1^{er} octobre 2001.
- 58 En réalité, leur nombre n'aurait même pas dû figurer dans les rapports d'effectif du camp de concentration de Natzweiler. Déclaration de Robert Nitsch lors du procès de Metz. Cité d'après une copie du dossier, Staatsarchiv Ludwigsburg, B 162/2065, Blatt 1829. Magnus Wochner, chef de la section politique du camp de concentration de Natzweiler, a affirmé au cours du procès de Natzweiler (29 mai-1^{er} juin 1946) à Wuppertal qu'il n'aurait pas dû créer de dossier, ni enregistrer les décès, ni les déclarer. Anthony M. Webb (dir.), *The Trial of Wolfgang Zeuss, Magnus Wöchner, Emil Meier, Peter Straub, Fritz Hartenstein, Franz Berg, Werner Rohde, Emil Bruttel, Kurt aus dem Bruch and Harberg (The Natzweiler Trial)*, London/Edinburgh/Glasgow, 1949, p. 89.
- 59 Henri Henrypierre, l'assistant-anatomiste alsacien d'August Hirt en a parlé dans son récit autobiographique. Henri Henrypierre, *Mémoire et vie d'un homme double*, tapuscrit non publié, Strasbourg, 21 septembre 1945.
- 60 Le dispositif de macération destiné à la réalisation de préparations osseuses avait été commandé le 6 septembre 1941. Hirt s'est plaint

de ce manque à de nombreuses reprises. Hirt an Sievers 5.10.1942, Bundesarchiv Berlin, NS 21/905 (Courrier de Hirt du 5 octobre 1942 à Sievers).

- 61 Heinz Salvador Kounio, président de la communauté juive de Thessalonique, m'a transmis cette information en juin 2001, à partir de documents datant de 1943.
- 62 En l'occurrence, Béatrice Saltiel, qui vit dans le Sud de la France, m'a aidé à obtenir un résultat sans équivoque en 2002 grâce à ses propres recherches généalogiques intensives. Elle a participé avec son mari, qui est un parent d'Alberto Saltiel, à la rencontre de juin 2023 à Strasbourg.
- 63 Le 9 juillet 2015, en suivant les indications d'une lettre du médecin légiste Camille Simonin de 1952 retrouvée au Dépôt central des archives de la justice militaire au Blanc, le médecin et historien Raphaël Toledano parvient à identifier avec le concours du directeur actuel de l'institut de médecine légale de Strasbourg, le professeur Jean-Sébastien Raul, deux éprouvettes et cinq prélèvements tissulaires de Menachem Taffel (n° 107 969) dans la collection de l'institut de médecine légale de Strasbourg.
- 64 La faculté de médecine de l'université de Strasbourg est transférée à Clermont-Ferrand en 1939 et y poursuit ses activités d'enseignement et de recherche jusqu'en juillet 1945, c'est-à-dire après la libération de Strasbourg le 23 novembre 1944. Le conseil de faculté du 9 juillet 1945 décide d'envoyer les professeurs Charles Kayser, Robert Tulasne et Jean Fourcade à Tübingen et Freudenstadt pour retrouver les biens de l'université et de l'hôpital (soit l'équivalent du chargement de 150 camions environ) emportés par les Allemands, et les renvoyer à Strasbourg. *L'hôpital des réfugiés alsaciens et lorrains*, c'est-à-dire la partie de l'hôpital civil de Strasbourg qui était restée en France, rentre de Clairvivre en juin 1945. La faculté de médecine commence son retour à Strasbourg à la fin du mois d'avril avec le retour définitif des professeurs Fontaine et Keller. La première réunion de la faculté à Strasbourg a lieu le 6 septembre 1945 dans la bibliothèque de la clinique infantile, la Salle des Actes ayant été détruite.
- 65 Archives de la faculté de médecine de Strasbourg, compte-rendu du conseil de faculté, 9.06.1945 – 31.05.1951, p. 5.
- 66 Le 31 mars 1947, l'université de Strasbourg reçoit la Médaille de la résistance française avec rosette qui reconnaît la résistance des universitaires et étudiants à Clermont-Ferrand et rend hommage à ceux qui ont été victimes des persécutions nationales-socialistes.

- 67 À la demande et sous la pression du *Gauleiter* Robert Wagner, l'hôpital civil de Strasbourg évacué est sommé de rentrer à Strasbourg en juillet 1940. Cette demande conduit à un conflit et à une division au sein des employés de l'hôpital, une partie du personnel restant à Clairvivre où ils organisent l'*hôpital des réfugiés alsaciens et lorrains* tandis que l'autre partie retourne en Alsace pour faire fonctionner ce que l'on appelle désormais le *Bürgerspital Straßburg*. Christian Bonah, Sandrine Gaume, Hans-Joachim Lang, Loïc Lutz, Gabriele Moser, Florian Schmaltz, *La médecine nazie contre l'humanité. Expérimentations médicales au camp de concentration de Natzweiler-Struthof*, Paris, Tallandier, 2024, p. 22. Christophe Woehrle, *La Cité silencieuse. Strasbourg - Clairvivre (1939-1945)*, Beaumontis-en-Périgord, Les Éditions Secrets de Pays, 2019.
- 68 Robert Waitz est d'abord mobilisé comme médecin-capitaine et dirige un hôpital militaire. Après sa démobilisation en juin 1940, il rejoint la faculté de médecine de Strasbourg évacuée à Clermont-Ferrand.
- 69 Archives de la faculté de médecine de Strasbourg, Département des ressources humaines, faculté de médecine – personnel, 1931-1972.
- 70 Archives de la faculté de médecine de Strasbourg, Département des ressources humaines, dossier Robert Waitz, lettre du 14 février 1967 de Robert Waitz au ministre de l'Éducation nationale concernant l'extension de son poste de professeur à la faculté de médecine. J. Bernard, « Éloge de Robert Waitz (1900-1978) », *Bulletin de l'Académie nationale de médecine*, 1981, vol. 165 (9), p. 1171-1177. Georges Mayer, Simone Mayer, « Le professeur Robert Waitz », *Revue française de transfusion et d'immuno-hématologie*, 1978, vol. 21 (4), p. 911-915.
- 71 Cercle d'étude de la déportation et de la Shoah – Amicale d'Auschwitz, Robert Waitz. *Médecin, résistant, dans les camps d'Auschwitz III (Buna-Monowitz) et de Buchenwald*, Paris, CEDS, 2011, p. 30.
- 72 Laure-Marie-Xaviere Lotti, M^{me} Fournier, *La vie et l'œuvre de Camille-Léopold Simonin : ancien élève de l'École du service de santé militaire, professeur de médecine légale et de médecine sociale à la faculté de médecine de Strasbourg (1891-1961)*, Haguenau, Imprimerie de Haguenau, 1962.
- 73 Camp de concentration du Struthof, rapport d'expertise de MM. les professeurs et docteurs Simonin, Piédelièvre, Fourcade. Strasbourg, le 15 janvier 1946, p. 1. Archives de l'institut de médecine légale et de médecine sociale, faculté de médecine de Strasbourg.

- 74 Jacques Hérin (dir.), *Histoire de la médecine à Strasbourg*, Strasbourg, La Nuée bleue, 1997, p. 569-623.
- 75 Anrich, III 427, cité dans Rainer Möhler, *Die Reichsuniversität Straßburg. 1940-1944. Eine nationalsozialistische Musteruniversität zwischen Wissenschaft, Volkstumspolitik und Verbrechen*, thèse d'habilitation, université de la Sarre, Sarrebruck, 2019, p. 513. ADBR, 1558 W 556, dossier n° 42675 (Frédéric-Auguste Schaaff), lettre de la NSDAP-Kreisleitung au Medizinrat Dr Walther, 3 décembre 1940.
- 76 Robert Waitz, M. Ciepielowski, « Le typhus expérimental au camp de Buchenwald », *La presse médicale*, 1946, vol. 23, p. 322-323 ; G. Wellers, Robert Waitz, « Effets de la misère physiologique prolongée sur l'organisme humain », *Journal de physiologie*, 1946-1947, vol. 39 (1), p. 59-74 ; Robert Waitz, « Contribution à l'étude des pneumopathies aiguës dans les camps de concentration, *La presse médicale*, 1948, vol. 47, p. 562-564 ; Robert Waitz, « La pathologie des déportés », *La semaine des hôpitaux*, 1961, vol. 37 (33), p. 1977-1984.
- 77 Léonard Singer, « Témoignage », in Christian Bonah et al. (dir.), *Nazisme, science et médecine*, Paris, Glyphe, 2006, p. 209-218.
- 78 Léon-Alfred Kieffer, *La stérilisation eugénique en Allemagne et son application en Alsace occupée de 1940 à 1944*, thèse de médecine, Strasbourg, 1946.
- 79 Klaus Dörner, Angelika Ebbinghaus, Karsten Linne, Karl Heinz Roth, Paul Weindling (dir.), *Der Nürnberger Ärzteprozeß 1946/47. Wortprotokolle, Anklage- und Verteidigungsmaterial, Quellen zum Umfeld*, München, 2000, Abt. 2/1211 und 3/1510. Le terme *affidavit* vient du droit romain. Les parties l'invoquent dans les procès où le droit anglo-saxon s'applique, comme dans les procès de Nuremberg. Il s'agit d'une déclaration sous serment faite par une partie ou par un témoin devant un *solicitor* (conseiller juridique dont le rôle est proche de celui d'un notaire en France) dans les pays régis par la *common law*.
- 80 Christian Bonah, Florian Schmaltz, « From Witness to Indicttee: Eugen Haagen and his Court Hearings from the Nuernberg Medical Trial (1946-47) to the Struthof Medical Trials (1952-54) », in Paul Weindling, *From Clinic to Concentration Camp: Reassessing Nazi Medical and Racial Research, 1933-1945*, Abingdon, Routledge, 2017, p. 293-313.
- 81 Cercle d'étude de la déportation et de la Shoah – Amicale d'Auschwitz, Robert Waitz, *op. cit.*, p. 30.

- 82 Robert Waitz, « Auschwitz III (Monowitz) », in *De l'université aux camps de concentration, Témoignages strasbourgeois*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 1996, p. 467-499.
- 83 P. F., « La Faculté de Médecine de Strasbourg honore la mémoire de ses héros », *L'Alsace*, 16 juin 1946.
- 84 *Ibid.*
- 85 Christian Bonah, Florian Schmaltz, « From Nuremberg to Helsinki: The Preparation of the Declaration of Helsinki in the Light of the Prosecution of Medical War Crimes at the Struthof Medical Trials, France 1952-4 », in Ulf Schmidt, Andreas Frewer, Dominique Sprumont, *Ethical Research*, Oxford, Oxford University Press, 2020, p. 69-100. Christian Bonah et al., *La médecine nazie contre l'humanité*, op. cit.
- 86 Ce constat est quelque peu schématique. Les poursuites judiciaires ne sont pas synchronisées en Allemagne et en France ; elles vont plutôt en sens inverse. Les poursuites judiciaires britanniques et américaines prennent fin vers 1949. Celles qui ont été initiées par les Français trouvent une conclusion provisoire au milieu des années 1950. En revanche, ces procédures ne commencent pas réellement en Allemagne avant le début des années 1960.
- 87 En 1949, Germain Muller (1923-1994), auteur dramatique, acteur, poète et homme politique alsacien, écrit sa pièce majeure, *Enfin... Redde m'r nimm devun* (« Enfin... N'en parlons plus »), une tragi-comédie en alsacien en deux parties et onze tableaux qui mêle fiction et événements réels. Elle raconte les tribulations et les traumatismes successifs d'une famille alsacienne pendant la Seconde Guerre mondiale. Ève Cerf, « Le Barabli de Germain Muller, un théâtre à la frontière », *Revue des sciences sociales*, 1989, vol. 17, p. 173-183.
- 88 Henry Rousso, *Le syndrome de Vichy*, op. cit., p. 19. Pour résumer : Christian Bonah, Florian Schmaltz, Paul Weindling (dir.), *La faculté de médecine de la Reichsuniversität Straßburg*, op. cit., p. 447-466.
- 89 Cette présentation sommaire comporte forcément des lacunes. Les vives polémiques qui ont suivi la parution du livre de Robert O. Paxton, *La France de Vichy, 1940-44* (Paris, Seuil, 1973), et l'embrasement des débats sur le négationnisme dans les années 1970 touchent également la mémoire alsacienne, mais de manière très marginale.
- 90 Les témoins directs qui ont fait ces déclarations sont le professeur Simon Schraub, Françoise Monnet, Marc Gaudry et, sous une forme légèrement différente, Uzi Bonstein. Entretiens et échange

de courriels avec Christian Bonah (2012-2024). D'autres rumeurs surgissent jusque dans les années 1990, comme le témoignage de Charles Mager en août 1993 dans le mensuel *Le Monde diplomatique*. Jeanne Téoul, « Enquête : sur la piste des 86, mémoires d'un crime nazi », *The Conversation*, 24 janvier 2024. <https://theconversation.com/enquete-sur-la-piste-des-86-memoires-dun-crime-nazi-220899> (consulté le 10 novembre 2025).

- 91 Christian Bonah, Florian Schmaltz, Paul Weindling (dir.), *La faculté de médecine de la Reichsuniversität Straßburg*, op. cit., p. 371-430.
- 92 Pierre Karli, *Souvenirs de guerre*, manuscrit non publié, 1998, 12 pages.
- 93 Léonard Singer, « Témoignage », op. cit.
- 94 Léonard Singer, « Du délire au génocide », in *Comptes-Rendus, Congrès de psychiatrie et de neurologie de langue française 1995*, tome IV, Paris, Masson, 1997, p. 23-58. Léonard Singer, Jean Garrabe, « Les crimes contre les malades mentaux perpétrés par les nazis », in Thierry Alberne, *Criminologie et psychiatrie*, Paris, Ellipses, 1997, p. 381-392.
- 95 Patrick Wechsler, *La faculté de médecine de la Reichsuniversität Straßburg (1941-1945)*, op. cit.
- 96 Cette opinion est soutenue par son fils, François Héran, professeur au Collège de France, qui souligne les points suivants dans un échange de courriels avec l'auteur de ce texte daté du 3 mai 2022 : « C'est mon père, contre l'avis de la plupart de ses collègues (il nous en parlait à la maison), qui avait décidé de consacrer un chapitre entier de cet ouvrage aux expérimentations d'August Hirt au Struthof et à l'université de Strasbourg et, surtout, de le rédiger en personne. Il a consacré à ce travail de recherche une énergie considérable. Son chapitre dénonce avec force le crime contre l'humanité perpétré par Hirt et ses complices, y compris le non-respect des restes humains. Il a tout fait pour que cet épisode tragique refasse surface dans la mémoire collective officielle de l'université. Il réfutait l'argument selon lequel l'Alsace avait été annexée par l'Allemagne et pas simplement occupée : ce qui s'était passé dans les murs de l'université à cette époque devait être remis en mémoire malgré tout. La fille d'un des tortionnaires (peut-être la fille de Hirt lui-même, je n'oserais l'affirmer) lui avait demandé rendez-vous à la suite de cette publication, et c'est mon père qui lui a confirmé l'ampleur des crimes commis. »
- 97 Jacques Héran (dir.), *Histoire de la médecine à Strasbourg*, op. cit., p. 569-623.

- 98 Freddy Raphaël, « L'identité-stigmate. L'extermination de malades mentaux et d'asociaux alsaciens durant la Seconde Guerre mondiale », *Revue des sciences sociales de la France de l'Est*, 1990/91, n° 18, p. 38-62. Lea Münch, *Innenansichten der Psychiatrie im Elsass zur Zeit des Nationalsozialismus. Lebensgeschichten zwischen Strassburg und Hadamar*, Dissertation Fachbereich Geschichte, Universität Strasbourg, 2023, p. 363-419.
- 99 Les premières lettres publiques adressées à l'université ont été rédigées par Jacques Morel et Bruno Escoubès avant la création du Cercle Menachem Taffel. Jeanne Teboul, « Enquête : sur la piste des 86 », *op. cit.*
- 100 Hans-Joachim Lang, *Des noms derrière des numéros*, *op. cit.*
- 101 Christian Bonah *et al.* (dir.), *Nazisme, science et médecine*, *op. cit.*
- 102 Raphaël Toledano, *Les expériences médicales du professeur Eugen Haagen de la Reichsuniversität Strassburg. Faits, contexte et procès d'un médecin national-socialiste*, thèse de médecine, université de Strasbourg, 2010.
- 103 Raphaël Toledano, Emmanuel Heyd, *Le Nom des 86*, documentaire Dora Films, 2014.
- 104 Les galets matricules étaient des cailloux qui servaient à identifier les cendres des personnes décédées après leur crémation dans le camp de concentration de Natzweiler-Struthof. Ces pierres apparaissent dans le rapport photographique de l'expert médico-légal Camille Simonin. Cabinet du Commandant Jadin (Tribunal militaire de la X^e région, *Camp de concentration du Struthof. Médecin experts commis MM les Professeurs Simonin et Piedelievre et M. le Docteur Fourcade*, Strasbourg, 1945).
- 105 Christian Bonah, Florian Schmaltz, Paul Weindling (dir.), *La faculté de médecine de la Reichsuniversität Straßburg*, *op. cit.* <https://rus-med.unistra.fr> (consulté le 10 novembre 2025).
- 106 La première évocation publique du crime d'August Hirt par Léonard Singer a lieu en juin 1995, dans le cadre du Congrès de psychiatrie et de neurologie de langue française à Saint-Malo. Georges Federmann précise qu'étaient notamment présents les professeurs Jean-Marie Danion et Anne Danion-Grillat de Strasbourg, ainsi que le professeur Jean-Jacques Kress de Brest.
- 107 Durant l'entretien, Georges Federmann tient à préciser que le pavillon de psychiatrie de Strasbourg se trouve en face du pavillon

René Leriche (1879-1955). Ce chirurgien et physiologiste, spécialiste du traitement de la douleur, fut le premier président de l'Ordre national des médecins créé en octobre 1940 par le régime de Vichy, qui joua notamment un rôle important dans l'exclusion des médecins Juifs. Une tribune de Georges Federmann revient sur cette figure et sa postérité : <https://www.judaisme-alsalor.fr/perso/gyfeder/leriche.htm> (consulté le 10 novembre 2025).

- 108 Hirt am 16.09.1944 an Sievers, BArch Berlin, NS 21/908 (Courrier de Hirt du 16 septembre 1944 à Sievers).
- 109 Hirt am 12.10.1944 an Sievers, BArch Berlin, NS 21/908 (Courrier de Hirt du 12 octobre 1944 à Sievers).
- 110 Hirt am 28.10.1944 an Sievers, BArch Berlin, NS 21/908 (Courrier de Hirt du 28 octobre 1944 à Sievers).
- 111 Breuer am 7.10.1944 an Regierungsdirektor Kock im Amt Wissenschaft des Reichserziehungsministeriums, BArch Berlin, R 4901/13190 (Courrier de Breuer du 7 octobre 1944 à M. le directeur Kock, bureau de la Science du ministère de l'Éducation du *Reich*).
- 112 *Ibid.*
- 113 Schmidt am 5.10.1944 an das Reichsministerium für Wissenschaft, Erziehung und Volksbildung, BArch Berlin, R 4901/13190 (Courrier de Schmidt du 5 octobre 1944 au ministère de la Science, de l'Éducation et de la Formation populaire du *Reich*).
- 114 À cette époque, l'intitulé officiel allemand était *Kultministerium*.
- 115 Reichsminister für Wissenschaft, Erziehung und Volksbildung am 18.12.1944 an Kurator Breuer, BArch Berlin, R 4901/13190 (Courrier du ministre de la Science, de l'Éducation et de la Formation populaire du *Reich* du 18 décembre 1944 au curateur Breuer).
- 116 Décompte personnel basé sur les répertoires alphabétiques des enseignants et des fonctionnaires figurant dans les annuaires et catalogues de cours de l'université Eberhard-Karl pour le semestre 1944-1945.
- 117 À Tübingen, les cours ont été suspendus le 16 février 1945, faute de matériel de chauffage suffisant, et ils n'ont pas repris pour le semestre d'été 1945.

- 118 Ce terme très connoté n'a pas d'équivalent en français. Il désigne une compréhension « ethnique » de la communauté d'appartenance qui, dans le national-socialisme, a comme point de référence la race, l'espace, le sang et la terre. (NdT)
- 119 Hans-Joachim Lang, « SS-Wissenschaftler ließen 86 KZ-Häftlinge ermorden: Für den Aufbau einer Skelettsammlung. Dunkle Querverbindungen zum „Tübinger Anatomenlager“ », *Schwäbischen Tagblatt* (21 décembre 1985) ; Hans-Joachim Lang, « Alle Welt suchte den Anatomie-Professor. Wie sich der SS-Mediziner August Hirt hier und anderswo der Verantwortung entzog », *Schwäbischen Tagblatt* (8 juillet 1995) ; Hans-Joachim Lang, « Nicht alles ging nach Plan. Der SS-Anatom August Hirt: sein mörderisches Wirken, sein Verschwinden und sein Verbleib », *Frankfurter Allgemeine Zeitung* (21 mars 1998, édition du week-end), p. II.
- 120 Hans-Joachim Lang, *Die Namen der Nummern. Wie es gelang die 86 Opfer eines NS-Verbrechens zu identifizieren*, Hamburg, Hoffmann und Camp, 2004. Hans-Joachim Lang, *Des noms derrière des numéros*, op. cit.
- 121 Joachim Lerchenmüller, « Das Ende der Reichsuniversität Straßburg in Tübingen », *Bausteine zur Tübinger Universitätsgeschichte*, 2005, vol. 10, p. 115-174.
- 122 Horst Junginger, *Von der philologischen zur völkischen Religionswissenschaft*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1999.
- 123 Hans-Joachim Lang, « Transfert à Tübingen puis réexpédition à Strasbourg. Où est passé le matériel de l'institut d'anatomie de la Reichsuniversität Straßburg qui a été déplacé ? », in Christian Bonah, Florian Schmaltz, Paul Weindling (dir.), *La faculté de médecine de la Reichsuniversität Straßburg*, op. cit., p. 245-255.
- 124 Hirt am 9.12.1944 an Sievers, BArch Berlin, NS 21/908 (Courrier de Hirt du 9 décembre 1944 à Sievers).
- 125 Concernant les expérimentations au gaz toxique de A. Hirt sur les détenus de camps de concentration, voir notamment Florian Schmaltz, « Les expérimentations humaines criminelles au gaz moutarde d'August Hirt et Karl Wimmer au camp de concentration de Natzweiler », in Christian Bonah, Florian Schmaltz, Paul Weindling (dir.), *La faculté de médecine de la Reichsuniversität Straßburg*, op. cit., p. 261-322.
- 126 Leonie Braam, Benigna Schönhagen, Henning Tümmers, Stefan Wannenwetsch (dir.), *Entgrenzte Anatomie*, Tübingen, MUT, 2023.

- 127 Freddy Raphaël, Geneviève Herberich-Marx, *Mémoire plurielle de l'Alsace. Grandeurs et servitudes d'un pays des marges*, Strasbourg, Publications de la société savante d'Alsace et des régions de l'Est, 1991.
- 128 Freddy Raphaël, Utz Jeggle (dir.), *D'une rive à l'autre. Kleiner Grenzverkehr. Rencontres ethnologiques franco-allemandes. Deutsch-französische Kulturanalysen*, Paris, Éditions de la MSH, 1997. Freddy Raphaël, « ...das Flüstern eines leisen Wehens... », *Beiträge zu Kultur und Lebenswelt europäischer Juden. Festschrift für Utz Jeggle*, Konstanz, UVK, 2001.
- 129 Paul Ricœur, *Temps et récit*, tome 3, *Le temps raconté*, Paris, Points, 1985.
- 130 *Ibid.*, p. 445.
- 131 André-Jean Tudesq, « Histoire et Mémoire : une relation ambiguë et contradictoire », in *Actes de l'Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, 5^e série, tome XXX, Bordeaux, 2006.
- 132 <https://www.struthof.fr/agenda/actualites/default-title/lobjet-du-mois-2> (consulté le 10 novembre 2025).
- 133 Définition du Centre national des ressources textuelles et lexicales, <https://cnrtl.fr>.
- 134 <https://www.struthof.fr/agenda/actualites/default-title/lobjet-du-mois-2> (consulté le 10 novembre 2025).
- 135 Xavier Dectot, *Les tombeaux des familles royales de la péninsule ibérique au Moyen Âge*, Turnhout, Brepols, 2009, p. 179-180.
- 136 André-Jean Tudesq, « Histoire et Mémoire : une relation ambiguë et contradictoire », *op. cit.*
- 137 *Ibid.*
- 138 *Ibid.*
- 139 Association à but non lucratif qui réunit onze confessions historiques dans le but de promouvoir le dialogue, la compréhension et l'esprit de communauté. (NdT)

Présentation des auteurs

Christian BONAHE est professeur des sciences de la vie et de la santé à la faculté de médecine de l'université de Strasbourg. Il y enseigne l'histoire médicale contemporaine et les sciences politiques du vivant. Ses axes de recherche sont la santé, le corps et l'histoire des sciences.

Anna DEVLAMYNCK est étudiante en master d'histoire des mondes germaniques à l'université de Strasbourg. Elle s'intéresse à l'histoire de la mode, en particulier en Alsace pendant l'annexion de fait (1940-1945).

Reinhard JOHLER est professeur au *Ludwig-Uhland-Institut für Empirische Kulturwissenschaft* de l'université de Tübingen (<https://uni-tuebingen.de/de/3239>, consulté le 10 novembre 2025). Ces principaux domaines de recherche sont la diversité, l'histoire des sciences et les migrations.

Maren KOLB est étudiante en licence de sociologie à l'université de Tübingen. Elle s'intéresse à l'interface entre société et politique et, dans ce cadre, aux questions de justice sociale.

Hans-Joachim LANG est professeur honoraire au *Ludwig-Uhland-Institut für Empirische Kulturwissenschaft* de l'université de Tübingen. Ses recherches concernent les cultures mémorielles, les mondes juifs présents et passés, et la Shoah considérée sous l'angle de la biographie des personnes concernées.

Marie-Christelle LARÉ a obtenu son master de sciences politiques de l'université de Strasbourg avec un mémoire intitulé *L'émergence d'une préoccupation de politique mémorielle à l'université de Strasbourg : la gestion de la question de l'Histoire de la Faculté de Médecine sous la Reichsuniversität Straßburg*. Elle travaille actuellement au Pôle Mémoire des hommes de la Direction de la mémoire, de la culture et des archives du ministère français des Armées où elle est responsable du suivi de la politique et des projets de numérisation.

Teresa-Annalena POHL est étudiante en master de théorie littéraire et culturelle à l'université de Tübingen. Elle s'intéresse particulièrement à la recherche de provenance des œuvres d'art, objets et biens culturels, aux études postcoloniales et au développement d'une langue qui prenne en compte les

discriminations. Elle a traduit ce livre en anglais avec Simon ZAUNER. Leur traduction paraîtra sous forme de livre numérique.

Franziska SCHMID est étudiante en licence d'anthropologie historique et culturelle à l'université de Tübingen. Elle s'intéresse particulièrement à la négociation des rôles genrés à l'ère numérique, ainsi qu'aux cultures des fans et à leurs dynamiques sociales.

Arno SCHMIDT est étudiant en licence d'anthropologie historique et culturelle à l'université de Tübingen. Il s'intéresse particulièrement à la critique du capitalisme et aux théories des révolutions.

Ariel-Harev SEGEV est titulaire d'un master en sciences de l'information de l'université de Bar-Ilan, d'un master en droit de l'université de Jérusalem et d'un master en sciences politiques de l'université de Tel-Aviv. Il est actuellement inscrit à l'université de Strasbourg. Ses thèmes de recherche sont l'histoire des sciences, l'antisémitisme et la communauté juive en France pendant la Seconde Guerre mondiale.

Paris SIAPERAS est étudiant en licence d'anthropologie historique et culturelle et de sociologie à l'université de Tübingen. Il se concentre sur les cultures mémorielles, les migrations et les cultures politiques.

Jeanne TEBOUL est maîtresse de conférences en anthropologie à la faculté de sciences sociales de l'université de Strasbourg. Ses travaux se situent dans le champ de l'anthropologie de la mémoire. Elle s'intéresse notamment à la relation actuelle de l'Alsace avec son passé national-socialiste.

Simon ZAUNER est étudiant en master de théorie littéraire et culturelle à l'université de Tübingen. Ses axes de recherche sont les études muséales et la culture mémorielle. Il a traduit ce livre en anglais avec Teresa-Annalena POHL. Leur traduction paraîtra sous forme de livre numérique.

Shuai ZHANG est étudiant en master d'anthropologie historique et culturelle à l'université de Tübingen. En parallèle, il travaille comme réalisateur vidéo. Il a tourné le film intitulé *We Remember. A German French Project in Strasbourg by Students*,

Teachers and Family Members of the 86 People Murdered in a Nazi Scientific Crime (« Nous nous souvenons. Un projet franco-allemand à Strasbourg mené par des étudiants, des enseignants et des membres des familles de 86 personnes victimes d'un crime scientifique nazi »).

Lien vers la version anglaise de l'ouvrage : <https://www.epubli.com/shop/we-remember-the-86-9783819718014>



Remerciements

À l'université de Strasbourg et aux professeurs Philippe Clavert (Anatomie), Freddy Raphaël, Mathieu Schneider (vice-président de l'université) et Jean Sibilia (doyen de la faculté de médecine), ainsi qu'à Franck Meyer, Thérèse Vicente, Frédéric Stahl et Fatiha Bouazziz ;

À la Région Grand Est et en particulier à Frédérique Neau-Dufour ;

Au Fonds social juif unifié et à son directeur général, Laurent Gradwohl ;

À l'Office national des combattants et victimes de guerre et en particulier à Benjamin Foissey ;

À l'équipe du Centre européen du résistant déporté : Guillaume d'Andlau, Sandrine Garcia et Sandrine Gaume ;

À l'équipe d'« Alice dans les villes » et en particulier Clarisse Garcia ;

Au docteur Raphaël Toledano, à Emmanuel Heyd et au docteur Georges Yoram Federmann pour leur présence active lors de la projection du film *Le Nom des 86* ;

Au Centre Interdisciplinaire d'études et de recherche sur l'Allemagne pour son soutien ;

À Michael Blume, délégué du gouvernement du Land de Bade-Wurtemberg auprès de la communauté juive et contre l'antisémitisme pour son généreux soutien financier ;

À l'université de Tübingen et au *Zentrum für frankophone Welten* (Centre des mondes francophones) ;

À la *Tübinger Vereinigung für Empirische Kulturwissenschaft* (Association d'anthropologie historique et culturelle de Tübingen), et en particulier à Karin Bürkert et Magrit Stickel pour l'impression de la version allemande et la supervision de l'édition anglaise de ce livre ;

À Élisabeth Fischer et Florine Héraud pour les traductions en français et l'accompagnement éditorial dans cet ouvrage ;

À Caroline Leriche-Fouyer pour la mise en page et le formatage du fichier numérique qui permet la diffusion de cet ouvrage ;

À Demian Bern pour la conception graphique de la couverture des trois éditions (allemande, anglaise et française) de l'ouvrage.

Cette publication a bénéficié d'une aide de l'Agence Nationale de la Recherche, dans le cadre du projet Pri-MI « Faire siens les morts incertains » coordonné par Jeanne Teboul, n° ANR-23-CE27-0015-01.

Christian Bonah · Reinhard Johler · Hans-Joachim Lang · Jeanne Teboul (dir.) :
86 numéros en héritage. Mémoires publiques et privées d'un crime nazi en Alsace

Pour l'édition française :

Traduction : Élisabeth Fischer et Florine Héraud

Mise en page : Caroline Leriche-Fouyer

Conception graphique de la couverture : Demian Bern

Pour les éditions allemande et anglaise :

Conception graphique et couverture : Demian Bern

Strasbourg : MeSaSo - A-25 Rhinfilm, 2026

ISBN : 978-2-9553536-2-2

Tous droits réservés.



© MeSaSo - A-25 Rhinfilm, 2026



La première de couverture présente les photographies de 20 des 86 hommes et femmes juifs assassinés (de gauche à droite, de haut en bas) : Sigurd Steinberg, Sabi Dekalo, Moshe Frances, Alice Simon, Alberto Hasday Saltiel, Marjem Kempner, Heinz Frischler, Sara Bomberg, Elisabeth Klein, Jean Kotz, Brandel Grub, Günther Benjamin, Ichay Litchi, Frank Sachnowitz, Hugo Cohn, Marie Urstein, Siegbert Rosenthal, Jeanette Passmann, Kurt Driesen et Marie Sainderichin.

Des photographies de 21 des 86 hommes et femmes juifs assassinés ont été retrouvées à ce jour.

Quatre-vingt ans après les faits, des crimes médicaux de guerre commis à Strasbourg, comment et pourquoi continuer à faire du passé une réalité présente ?

Ce livre retrace le chemin et la rencontre d'étudiants et d'enseignants français et allemands avec des membres des familles de 86 victimes juives assassinées à des fins supposées scientifiques au camp de concentration KL-Natzweiler en août 1943. Transgénérationnelles et transfrontalières, les pratiques et les politiques mémorielles concernant les 86 victimes s'explorent dans ce livre au quotidien d'observations d'étudiants qui participent au séminaire, qui visitent les lieux, qui interrogent les familles, faisant un chemin de mémoire ensemble. Une observation et un récit d'anthropologie de la mémoire vécus à la première personne et au pluriel.

